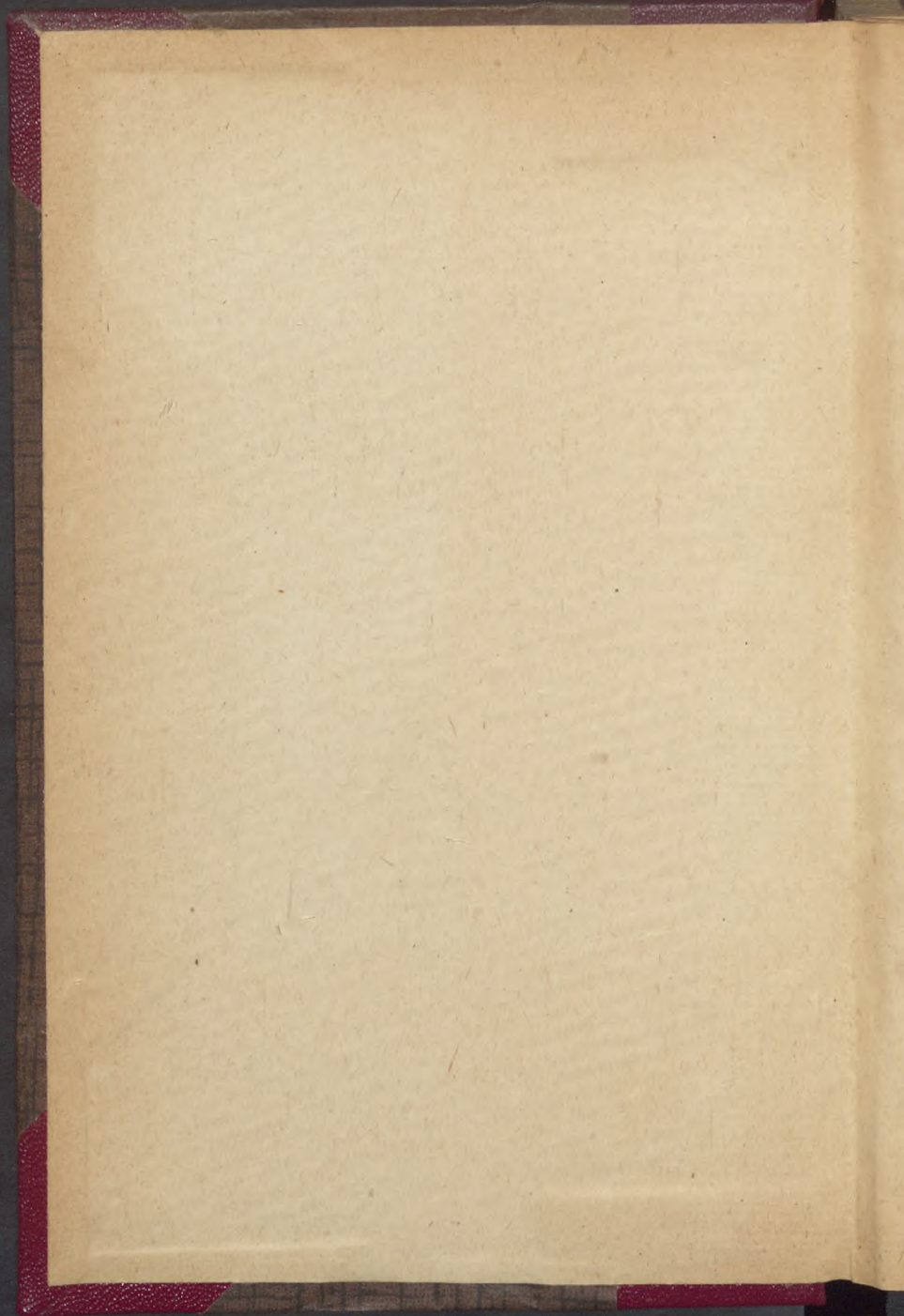
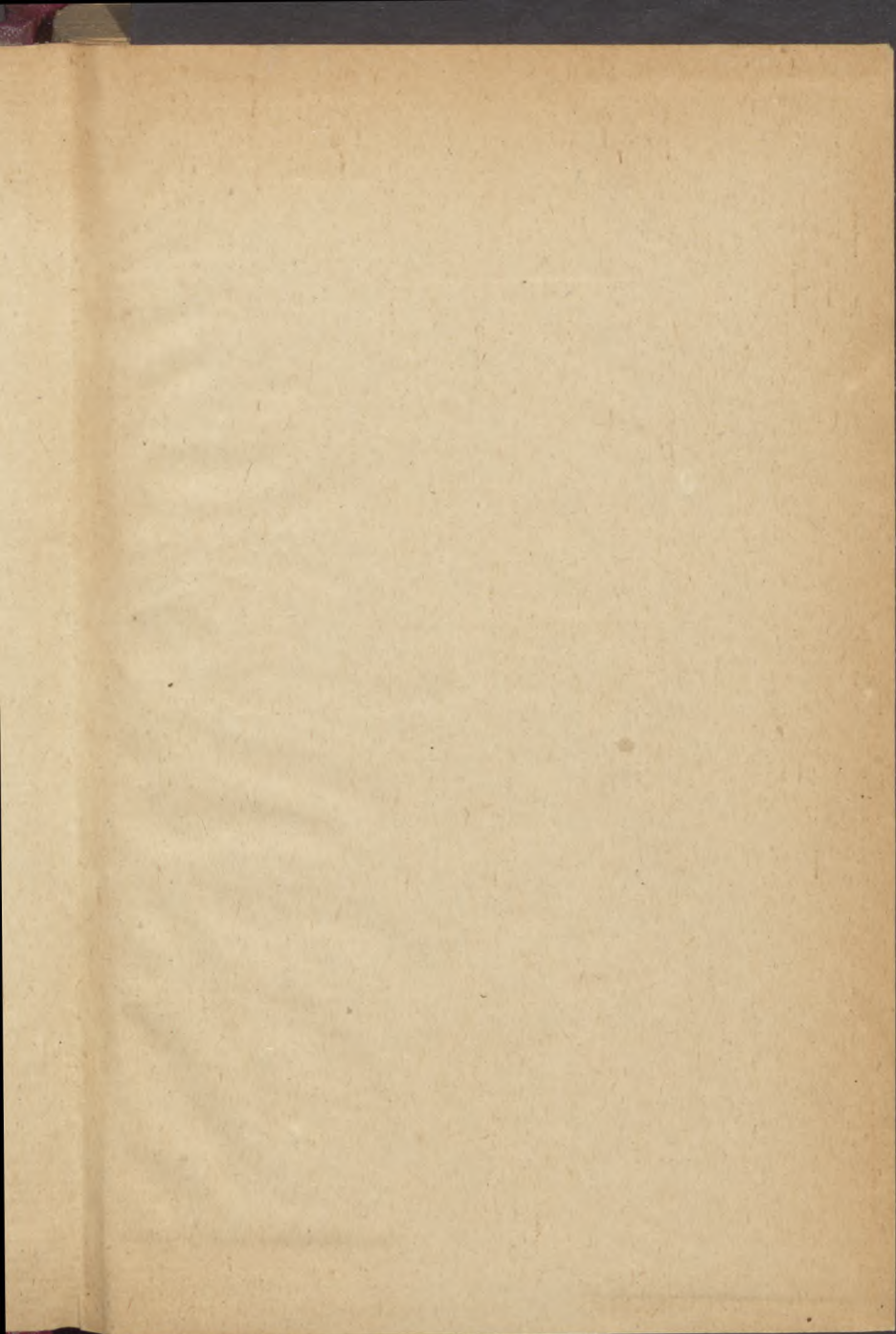


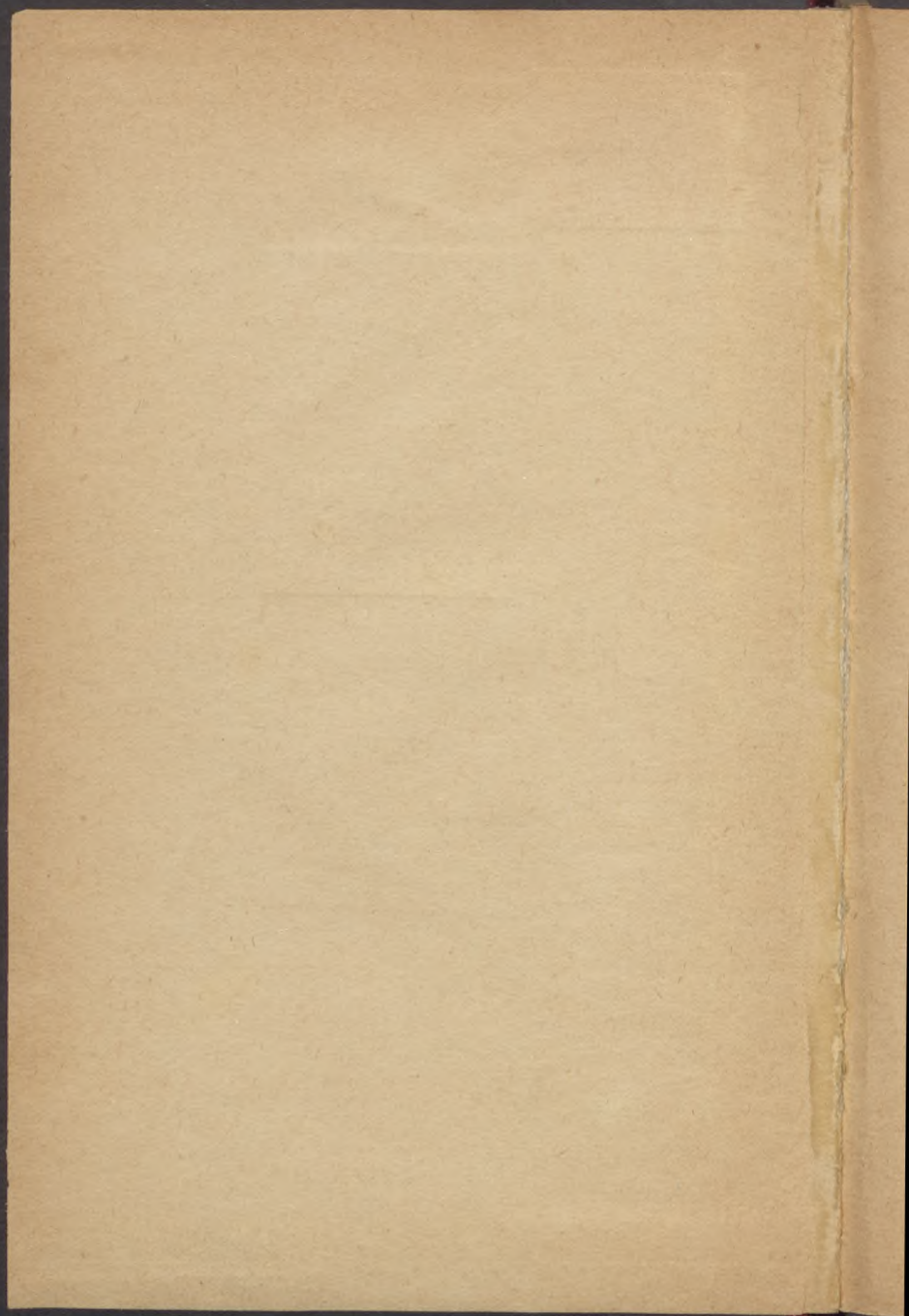
803.311



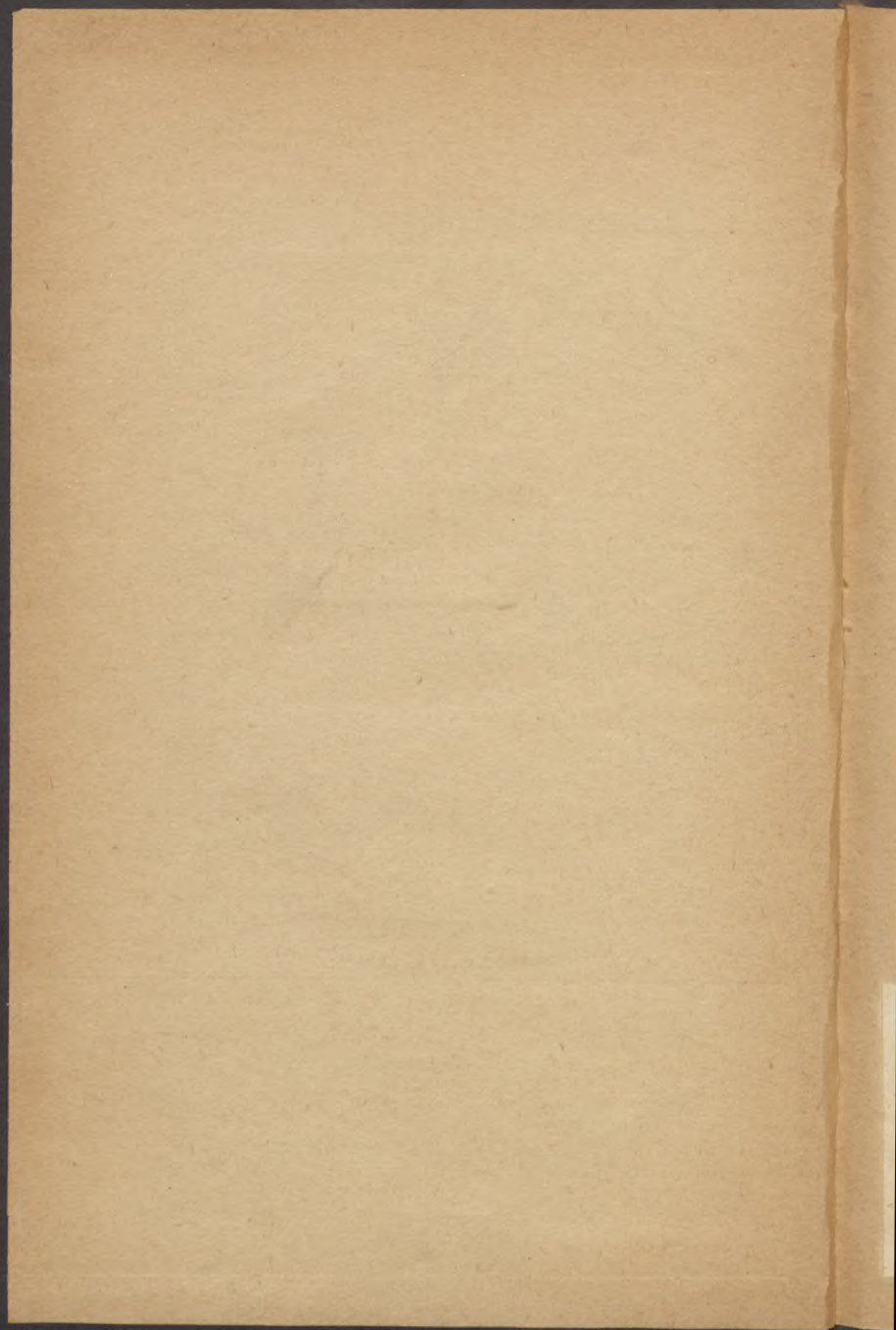


118138

803311



VIE DE MOZART



ANDRÉ DE HEVESY

VIE
DE
MOZART



LIBRAIRIE DE PARIS
FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}, ÉDITEURS
56, rue Jacob

*Il a été tiré de cet ouvrage
20 exemplaires sur velin pur
fil Lafuma numérotés de 1 à 20
et 16 exemplaires sur velin
pur fil Lafuma numérotés
de 1 à XVI (hors commerce).*



803311

Országos Széchényi Könyvtár

Leltári szám:

B7854

1959.



Tous droits de traduction, reproduction et adaptation réservés
pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Copyright Editions des Portiques 1933 — Printed in France.

L'ENFANT PRODIGE

C'était en 1756. A Versailles, Louis XV regardait tomber le crépuscule à côté de Madame de Pompadour, la taille toujours fine en dépit de ses quarante ans passés. Dans la *Bourg* de Vienne, près d'un immense poêle en faïence blanche, Marie-Thérèse, alourdie par les maternités, couvait du regard son cher François de Lorraine. Dans une hostellerie suisse, entre les lumières vacillantes des girandoles, serré dans son habit de lustrine grise à ramages, ses yeux d'oiseau de proie ombragés par de gros sourcils noirs, Giacomo Casanova taillait un pharaon. A Francfort, dans la maison de M. le Conseiller Goethe, un petit garçon nommé Wolfgang débutait dans les lettres — celles de l'alphabet — une imposante plume d'oie à la main.

Sous les stucs dorés des chancelleries, penchés sur leur vaste bureau en bois de rose, orné de bronzes capricieux, des ministres en perruque poudrée méditaient des provinces à prendre au voisin, en glissant un regard complaisant vers leur poitrine couverte de croix et d'étoiles. Les véritables étoiles apparurent de bonne heure au milieu du ciel, ce soir du vingt-sept janvier. Le firmament semblait particulièrement bien constellé au-dessus de Salzbourg. Mille et mille brillantes lumières jaunes

clignotaient vers les cimes couvertes d'une neige cristalline. Son Eminence, le prince archevêque les contemplait en prenant une dernière prise. Sigismond de Schrattenbach aimait Dieu, la musique et le tabac d'Espagne. Rien ne troublait la conscience du Primat de Germanie, tranquille comme la cité endormie à ses pieds.

On n'entendait plus de bruit, hormis le grondement de la Salzach, le murmure des forêts et quelques rares pas, résonnant sur le pavé désert. La ville était oblongue comme une boîte de Nuremberg. Elle contenait de quoi faire le bonheur des grands et des petits enfants : un château-fort perché sur un rocher ; des églises tendant leurs beffrois vers le château ; enfin, pressées les unes contre les autres, une multitude de maisonnettes noires aux fenêtres éclairées.

Vers huit heures du soir, dans un vieil hôtel de l'étroite *Getreide-Gasse*, la rue aux Blés, des ombres s'agitaient autour de la lampe. De son palais, Sigismond de Schrattenbach, Primat de Germanie, ne pouvait suivre ce va-et-vient, ni se douter de sa cause : dans un modeste logis de son diocèse, habité par la famille Mozart, le Primat de la musique venait de naître.

Ces Mozart descendaient d'une lignée d'artisans originaires d'Augsbourg. Au cours du seizième siècle elle produisait un peintre, Anton Mozart, imitateur de Breughel. En 1643, David Mozart, maçon, obtenait la bourgeoisie de l'industrielle cité. Cinquante ans plus tard, on y rencontre Johann-Georg Mozart, maître relieur de son état. Le père habillait les livres. Son fils, Léopold, montra quelques velléités à les feuilleter. Il prit ses inscriptions à l'Université de Salzbourg. Mais il tâta du droit avec une telle mollesse que la faculté finit par le reléguer. Seule la musique passionnait l'étudiant. Il avait

chanté et tenu l'orgue dans les églises de sa ville natale. Son habileté au violon lui valut une situation de valet de chambre avec quatre cents florins de gages chez le comte J. B. de Thurn-Valsassina, chanoine du chapitre de Salzbourg. Quelques années après, le fils du relieur passait au service de l'archevêque en qualité de compositeur et de *Hofmusicus*, musicien de la cour.

Une fois casé, Léopold s'empressa de prendre femme. Elle s'appelait Marie-Anne ; son père, le sieur Bertel, occupait une modeste charge de fonctionnaire à Saint-Gilgen, bourgade autrichienne qui se mire au bord du lac de Sanct-Wolfgang. Le mariage eut lieu en novembre 1747. Un vicaire de la cathédrale et le maître de danse des pages du Primat servirent de témoins.

Léopold possédait donc un violon et une épouse. Il usait assidûment de l'un et de l'autre. Le ménage eut sept enfants. Deux seulement restèrent en vie : une fillette, Marie-Anne, et le garçon qui venait de naître : Jean-Chrysostome-Wolfgang-Gottlieb.

Le culte de Saint-Wolfgang était fort répandu dans la région. Selon la légende, le fameux monastère de Mondsee aurait été construit par ce pieux évêque de Ratisbonne. On le représentait tenant d'une main la hache, de l'autre le modèle d'une église. Le nom du bienheureux architecte semblait trop sévère pour le petit blondin aux yeux bleus ; aussi l'appelaient-on familièrement Wolferl, tandis que sa sœur portait le surnom de Nannerl.

Les premiers pas des jeunes Mozart les menèrent vers le clavecin.

N'étaient-ils pas nés à l'époque de l'Europe sonore ? La musique accompagnait toutes les manifestations de la vie. Dans les auberges, les buveurs chantaient en chœur de vieux *lieds*. La cadence du

menuet balançait les couples sous les ormes du village. Aux veillées, des airs naïfs animaient les mains des fileuses. Dans les ateliers, les joyeux refrains des apprentis se mêlaient au fracas des marteaux. Le bourgeois se délassait de la journée de labeur penché sur le clavecin ou en maniant l'archet, entouré d'un quatuor familial. Les séminaires accordaient un soin particulier à l'enseignement de la musique. Des nefs auréolées de cierge, les vagues puissantes de l'orgue montaient vers le ciel.

Dans les palais, une tribune destinée à l'orchestre surplombait la salle à manger. Il en était de même dans les manèges : les pur-sang exécutaient la haute-école au rythme des fifres et des hautbois. En ville ou aux champs, la journée du prince finissait invariablement par un concert. Même dans son pavillon de chasse, entre le cerf que Monseigneur venait de forcer et la favorite qui lui promettait des émotions plus tendres, un divertissement musical préparait l'heureuse transition.

La nuit aussi résonnait de musique. Partout les amoureux pinçaient la guitare, roucoulaient la romance sous le balcon de leur belle. Dans les Allemagnes, ces soupirs lyriques ne suffisaient pas. Il fallait de la *Nachtmusik* : un concert vocal en plein air, accompagné d'un trio, d'un quatuor, parfois d'un orchestre complet. Les fenêtres s'ouvraient, les gens du quartier accouraient, le bonnet de nuit enfoncé jusqu'aux oreilles, les yeux rayonnants d'une joyeuse surprise. La veille des fêtes patronymiques les plus répandues, comme la Sainte-Anne ou la Sainte-Thérèse, les galants se disputaient les violons et la ville entière se transformait en une vaste salle de concert éclairée par les étoiles.

L'Europe du dix-huitième siècle possédait plus d'instruments de musique que celle d'aujourd'hui.

d'automobiles ou de motocyclettes. La musique tenait la place qui revient de nos jours à la locomotion, au cinéma et à la T. S. F. réunis. Besoin de distraction, de recueillement, d'oubli, de dépaysement, d'enthousiasme, toutes les nuances du sentiment cherchent un dérivatif dans la musique. Elle s'attache aux pas des raffinés et des simples, des riches et des gueux. Chacun y met ce qu'il porte en soi. Le goût musical de Léopold Mozart nous donnera la mesure de l'homme.

Il connaissait à fond son métier : il jouait divers instruments, de préférence les instruments à cordes. Son *Ecole approfondie du Violon* eut l'honneur d'être publiée en 1756 à Augsbourg. L'infériorité de cet excellent praticien se manifeste dans ses compositions. On lui doit un grand nombre de messes, de symphonies, de sonates. A côté de ces œuvres correctes et peu personnelles, il pratique la musique narrative. Dans ce domaine, il verse en plein dans le travers de son époque : il se pique de rendre tous les bruits de la terre, du tintamarre des noces villageoises et de l'éclat du carnaval jusqu'à l'aboiement de la meute et aux grelots des chevaux. Lui-même considérait comme son chef-d'œuvre un morceau intitulé *Course de traîneaux musicale*. Le chétif garçonnet fut bercé par le cliquetis des clochettes courant sur la neige. Et quand son père le mit au clavecin, à l'âge de quatre ans, ce furent sans doute les laborieuses compositions paternelles qui l'initièrent à la musique.

Dans un portrait conservé au *Mozarteum* à Salzbourg, un peintre anonyme a fixé les traits de Léopold. Il se tient debout près d'une table ; sa main repose sur un exemplaire richement relié de son *Ecole de Violon*. Le modèle ne s'est pas contenté de s'affubler de son costume d'apparat, agrémenté d'un

jabot en dentelle : il s'est composé un masque de penseur.

En face de cette effigie où tout indique le provincial un peu guindé, qu'Anne-Marie Mozart paraît simple et allègre ! Certes, elle n'est pas belle, avec son visage oblong et ce nez proéminent qu'elle passera en héritage à Wolfgang. Mais combien bonne femme, vive, ingénue, le regard empreint d'une tendre humilité ! Entre ses deux mains, elle tient un ouvrage de dame, sans doute fruit de ses veillées, qu'elle exhibe avec une naïve fierté. Pourtant n'avait-elle pas fait mieux en donnant le jour à l'enfant qui allait broder les plus étonnantes mélodies humaines ?

Madame Mozart n'occupait qu'une place effacée au foyer. Monsieur dominait. Il témoignait une profonde affection à ses enfants, auxquels il enseigna tant le piano que le violon, avec beaucoup de sollicitude et cette sévérité qui passait, dans ce temps, pour le premier principe pédagogique. Quand Léopold se rendit compte du talent exceptionnel de Wolfgang et de Nannerl, il abandonna la composition pour préparer la carrière des deux petits. Dès sa quatrième année, Wolfgang était destiné au rôle de soutien de famille.

En 1762, — le garçonnet avait six ans, la fillette douze — Léopold décida de produire le duo nain à Vienne.

La générosité des princes constituait alors la source de toute fortune, de toute gloire. Mozart père se voyait déjà au milieu de la cour, félicité par l'impératrice, comblé de bourses gonflées d'or, de tabatières en vermeil, pourvu de quelque grasse prébende musicale.

Pour réaliser ces rêves, il fallait de l'argent. Léopold n'eût qu'à tendre la main : il en trouva.

Au milieu de cette vie patriarcale, le propriétaire même prenait une figure affable et bienfaisante. On le désignait du terme de "Hausherr", le seigneur de la maison. Pour les Mozart, M. Lorenz Hagenauer, épicier en gros, apparaissait comme une sorte de divinité tutélaire. Il avança des fonds à son locataire quand Léopold entreprit, en 1762, son premier voyage à Vienne. Aussi le musicien s'empressa-t-il d'entretenir son protecteur de toutes les péripéties de l'expédition. A Linz, Wolferl fut convié à donner une audition à l'évêché. A Ibbs, il se mit à l'orgue et faillit « faire mourir d'étonnement » les pères franciscains. Aux portes de Vienne, l'enfant prodige joua un menuet. Orphée de l'octroi, il humanisa les gabelous. Léopold, Nannerl, le violon et le clavier traversèrent sans encombre l'enfer douanier.

Les Mozart croyaient arriver en inconnus dans la capitale. Pourtant la renommée avait devancé le coche d'eau. Un jeune comte Palffy qui se trouvait parmi les auditeurs de Wolferl à Linz, s'empressa de vanter sa prodigieuse habileté en présence de l'archiduc Joseph, fils aîné de l'impératrice. Celui-ci parla à sa mère du virtuose à peine plus haut que son archet. Les rêves audacieux de Léopold allaient devenir des réalités.

Marie-Thérèse était mariée depuis un quart de siècle à François de Lorraine. Au moment de leurs fiançailles, elle lui avait adressé un billet aussi polyglotte que ses sujets : « Adieu, Mausl (1), je vous embrasse de tout mon cœur, ménagez vous bien. Adieu, caro viso (2). Je suis votre sponzia dilectissima » (3). Depuis, la "petite souris" était devenu un quinquagénaire d'une belle prestance, sans que

(1) Petite souris.

(2) Cher visage.

(3) Fiancée la plus affectionnée.

l'engouement de son épouse se fut relâché. Leurs majestés continuaient à faire chambre commune. La famille impériale était nombreuse et unie comme une tribu de bûcherons.

Des seize enfants de Marie-Thérèse, tous chantaient ou touchaient le clavecin. Elle-même avait eu pour éducateurs deux Italiens, : Jomelli et Mancini, enfin un Allemand italianisant, Hasse. Ce n'était pas le premier venu : l'Italie entière portait aux nues celui qu'elle appelait familièrement *Il Sassone*. Le Saxon — marié d'ailleurs à une fameuse cantatrice italienne — s'était en tout point conformé aux mœurs et au génie de son pays d'adoption.

Son élève impériale, elle aussi, n'appréciait que le charme de la mélodie et le brillant de l'exécution. Avec cela, cette excellente mère de famille se plaisait à divertir ses enfants. Le petit phénomène promettait donc de flatter le goût musical de l'impératrice et d'amuser les archiducs.

Nos provinciaux sont priés de se rendre à Schoenbrunn, le Versailles autrichien. L'espiègle Wolferl glisse sur le parquet ciré. Il tombe. Emoi général ! Avec la spontanéité de ses sept ans, Marie-Antoinette lui tend la main et l'aide à se relever. La maladresse du petit Salzbourgeois donnait à la jeune archiduchesse l'occasion d'un geste gracieux. Ce fut le premier et le dernier acte de courtisan de Mozart.

Cette scène et le babil de l'enfant avaient bien disposé Marie-Thérèse. Elle prend le petit sur ses genoux. Elle l'embrasse, il l'embrasse. Après ces préambules, Wolfgang et Nannerl se mettent au clavecin. Tous les invités s'extasient.

Le même jour, un carrosse blasonné de l'aigle d'Autriche, dépose à l'hostellerie du *Bœuf Blanc*, domicile des Mozart, les cadeaux de la souveraine : pour " maître " Wolferl, un costume mauve en drap

fin, bordé d'un large galon d'or ; pour Nannerl, coquette de douze ans, une robe blanche en taffetas broché ; enfin, pour Léopold, un rouleau de cent pièces d'or.

Celui-ci s'empresse de communiquer ces événements à Lorenz Hagenauer qu'il appelle : « Monsieur mon très cher ami... » A la manière des gens de qualité, le musicien commence sa lettre en français. La suite est en allemand. Elle nous apprend que la famille Mozart adressa des oraisons à Saint-Laurent, patron du généreux épicier, et sollicita ce dernier de faire dire quatre messes à Salzbourg. « Toutes les dames sont amoureuses de mon garçon » — mande l'heureux père. Mais il ajoute que Wolferl ne se soucie guère de leurs caresses et préfère grimper sur les genoux des officiers aux uniformes chamarrés.

Un peintre viennois l'a représenté revêtu du fameux costume mauve (1) ; on est frappé par la grosseur de la tête et la faiblesse des jambes. Le médiocre portraitiste avait un sens presque caricatural de la réalité : il nous montre une sorte de marionnette humaine, un homme en miniature, aux cheveux frisés et poudrés ; seuls les yeux candides trahissent l'enfant.

« J'étais chez Thurn, consignait dans son journal un mémorialiste autrichien, le comte Charles Zinzendorf, où le garçonnet de Salzbourg et sa sœur jouaient du piano. Le pauvre petit gars joue admirablement. Il est intelligent, vif, charmant. Sa sœur est une petite virtuose. Il l'applaudit. Mlle de Gudenus, bonne pianiste, l'embrassa, sur quoi il s'essuya la bouche. »

L'ambassadeur de France, le chancelier Kaunitz, tous les seigneurs de bon ton voulaient avoir l'enfant prodige. La scarlatine interrompit la fête. On bourra

(1) Au Mozarteum, à Salzbourg.

le petit de « poudre de Margrave ». Et on paya le docteur par une aubade.

Presbourg n'était qu'à trois heures de Vienne. C'est là que se réunissait chaque année le parlement de Hongrie. A la société mélomane de la ville se joignait pendant la saison législative une foule de personnalités friandes de musique. Dans les palais presbourgeois, le débutant fut accueilli comme le seront plus tard Beethoven et Liszt. Aux bénéfices des auditions s'ajoute pour Léopold la satisfaction des fréquentations nobiliaires.

Enhardi par ces succès, son regard errait sur le réseau des châteaux et des gentilhommières couvrant le Continent. Cependant la guerre entre l'Autriche et la Prusse empêche les déplacements. La paix de Hubertsbourg met enfin un terme aux hostilités. Tout sujet loyal se réjouissait du nouvel état des choses, particulièrement Léopold. Les princes, opinait-il, lèveront moins de soldats et accorderont des subsides plus généreux aux musiciens. Dans l'interval, l'archevêque l'avait nommé deuxième chef d'orchestre, tout en lui accordant un congé. Le neuf juin 1763, Léopold, Marie-Anne et les deux enfants partaient donc pour leur tour d'Europe. L'itinéraire devait comporter les cours d'Allemagne, Versailles et Londres.

A Paris, les voyageurs comptaient sur l'appui de l'envoyé de Bavière, le comte Van Eyck, marié à Mlle d'Arco, fille du grand chambellan archiepiscopal de Salzbourg. Cette dame avait proposé à ses compatriotes de les héberger pendant leur séjour dans la capitale française.

La première étape fut Nymphenbourg, petit Versailles tombé du ciel aux portes de Munich. Au bas de l'ample perron, deux lions bavarois mordillaient leur blason doré. Des statues trop blanches

sous un ciel trop bleu se dressaient au milieu des pelouses. D'odorants tilleuls se miraient dans l'eau lente du canal. A travers les sous-bois, des chemins sinueux conduisaient vers les fantasques demeures dont François de Cuvilliers avait parsemé le parc : la *Maison de Plaisance*, l'*Ermitage*, la *Maison des Indes*, que les Allemands appelaient "Pagodenburg"; enfin la merveille des merveilles : le pavillon de chasse de la princesse Amélie.

Albert de Bavière l'avait fait élever pour sa femme, Marie-Amélie d'Autriche, au milieu de noirs sapins et de pins élancés, aux troncs roux. Au-dessus de la porte d'entrée, une Diane en pierre souriait à l'amour, tenant ses chiens en laisse. Il ne demandait qu'à les abandonner, à juger du coup d'œil malicieux des satyres peuplant les niches de la façade.

Un prince délicat et un artiste fécond en ressources avaient réuni dans ce cadre restreint tout ce qui pouvait enchanter une fille d'empereur. Des amours jouaient parmi les frondaisons des panneaux sculptés. Des cabinets recouverts de chinoiserie en faïence de Delft alternaient avec des pièces décorées de guirlandes fleuries et de figures capricieusement entrelacées. Dans la chambre des souverains, le Hollandais Horemans avait brossé des sites de son pays; l'Anglais Hamilton, des chasses au faucon; le Français Le Verd, les vues de Meudon et de Saint-Cloud. Les boudoirs étaient couleur de paille ou de soufre, aux rinceaux rehaussés d'argent. La salle de musique, en rotonde, brillait d'un doux éclat argenté. Ses parois bleu-azur, les lustres et les glaces de Murano répandaient une lumière de clair de lune en plein jour.

Dans ce décor de féerie, devant l'Electeur et sa suite, Wolfgang, accompagné par sa sœur, exécuta un concert pour violon. Quand il levait la tête, il

apercevait parmi les arabesques des stucs, des chinois, des fleurs, des oiseaux, enfin une panoplie d'instruments de musique : violon, violoncelle, trompette, flûte, cor de chasse, timbale, et en guise de chef d'orchestre, un chérubin joufflu.

Il ne lui ressemblait guère, le garçonnet dont les glaces de Venise reflétaient le pâle visage. Nannerl, plus âgée, résistait aux fatigues de la vie errante. Mais le petit violoniste souffreteux poussait un soupir résigné quand on l'arrachait dès l'aube de son lit pour courir la route. Le soir, c'étaient d'autres stucs, d'autres flambeaux, d'autres dames et d'autres seigneurs. On fit halte à Ludwigsbourg, résidence d'été du duc de Wurtemberg. Puis on repartit sur la chaussée cahoteuse. Les auberges défilaient comme des images de lanterne magique : les *Trois Mores* à Augsbourg, la *Roue Dorée* à Ulm, le *Géant* à Bruchsal, la *Maison Rouge* à Schwetzingen. Ce bourg devait son illustration au palais d'été de l'Electeur Charles-Théodore. Autrefois, les électeurs palatins résidaient à Heidelberg. Après la guerre du Palatinat, ils se fixèrent au confluent du Rhin et du Neckar, à Mannheim. L'électeur Charles-Théodore avait le goût des arts : il fit terminer par le Lorrain Nicolas Pigage le château de sa nouvelle capitale. A mi-chemin entre Heidelberg et Mannheim, à Schwetzingen, Pigage traça des jardins qui auraient fait honneur à Louis XIV. Son Altesse Electorale partageait ses loisirs entre sa galerie de tableaux et les ombrages de son parc.

Ce franc mélomane sut donner dans ses Etats un bel essor à la musique. Parmi les artistes qu'il réunit, nous rencontrons deux noms qui reviendront souvent dans la vie de Wolfgang, le flûtiste Wendling et Cannabich, chef de cet orchestre de Mannheim qui passait pour le meilleur ensemble du Continent.

Salzbourg avait beau être un pays de jardins, les Mozart restèrent bouche bée devant ceux de Schwetzingen.

Que les bosquets de Mirabell — maison d'été du Primat — semblaient pauvres comparés aux splendeurs du parc électoral, vaste île de verdure dans laquelle le promeneur allait de surprise en surprise. Il descendait les marches de la terrasse flanquée des deux Atalante de Bouchardon, suivait l'allée plantée de tilleuls de Hollande, et se trouvait en face de deux immenses cerfs en plomb. Immobiles sous les poids de la meute accrochée à leurs flancs, un jet d'eau jaillissait de leur bouche comme un cri de bête aux abois. Plus loin, la clameur aiguë des faisans et le son de crécelle des paons animaient les volières, coiffées de toits à la chinoise. Au milieu des gazons, on apercevait des obélisques ou des aiguilles surmontées de boules dorées. De sveltes peupliers chuchotaient autour des ruines romaines. Près de ce Palatin artificiel, la pièce d'eau surnommée « La Petite Mer » offrait une vision inattendue : dans ce miroir, on voyait se refléter ensemble les coupoles, les minarets d'une mosquée et la chaîne bleuâtre des Vosges. Non loin de cette évocation du mystérieux Orient, de majestueuses statues personnifiaient le Danube et le Rhin.

A l'orée d'un bois de sapins, le temple d'Apollon dressait ses colonnes ioniques. Les ferronneries de l'édifice représentaient des soleils dorés. Séparée du sanctuaire par un étang glauque, une plate-forme en marbre attendait la troupe des acteurs ou la bande des musiciens.

L'enfant ne comprenait rien à ces figures en pierre, à cette Égypte, à cette Grèce, à cette Rome transportées sous le ciel germanique. Pourtant, ce temple frappe sa jeune imagination. A l'âge d'homme, il

reviendra pour s'arrêter devant ses blanches colonnes.

Ces jardins silencieux étaient pleins de musique. Cuvilliès, le créateur de Nymphenbourg, n'avait-il pas planté près de Dresde un bosquet surnommé *Stille Musik* ? (Musique silencieuse). Wolfgang aussi percevait les mélodies qui se dégageaient du bouillonnement des cascades, du bruit des râtaux et de la chute des feuilles sur le sable des allées.

Une fois en route, bercé par les cahots de la chaise de poste, le garçonnet fermait les yeux. La vision des paons bleus et des faisans dorés s'évanouissait. Mais les mystérieuses harmonies champêtres l'accompagnaient jusqu'au seuil du sommeil. Le petit être, tout musique, écoutait les fées aux ailes d'or lui chanter tout bas leurs contes merveilleux.

La Providence n'avait pas pourvu chaque ville des Allemagnes d'une habitation seigneuriale, fleurie de jardins. En ces endroits, faute de prince, les deux Mozart allaient rendre visite à l'orgue. Le petit musicien se dressait sur la pointe des pieds pour examiner les tuyaux du majestueux instrument. Après quoi il s'installait sans peur au clavier, allongeait ses jambes maigrelettes, et l'église se remplissait de puissantes harmonies.

Parfois Léopold organisait le soir un concert à l'auberge. Ou encore quelque noble mélomane conviait les voyageurs. A Mayence, ils sont reçus par le baron Kerpen, père de neuf enfants, maniant tous le clavecin, le violon ou le violoncelle.

Léopold ne négligeait pas la publicité. Grâce à ses soins, journaux locaux et feuilles volantes célébraient les prouesses des petits virtuoses de passage. A Francfort, pour l'audition du trente août 1763, il lance un prospectus emphatique :

« L'admiration générale qu'a éveillée dans l'esprit de tous les auditeurs l'habileté inouïe des deux enfants

de M. Léopold Mozart, Kapellmeister du prince de Salzbourg, s'est accrue au cours des trois exécutions de ce concert qui ne devait être donné qu'une fois. En raison de l'admiration générale et du désir de différents grands connaisseurs et amateurs, aujourd'hui, le trente août, à la salle Scharf, au Liebfrauenberg, à six heures du soir aura lieu irrévocablement, un dernier concert. La jeune fille âgée de douze ans et le garçon âgé de sept ans joueront non seulement des concerts sur le clavecin ou le flûgel (1), et même les morceaux les plus difficiles des plus grands maîtres, mais le garçon jouera aussi un concerto sur le violon et accompagnera des symphonies au clavecin, le manuel et les touches entièrement cachés par une étoffe, et il jouera aussi bien sur ce drap que s'il avait le clavier sous les yeux. En outre, il nommera exactement de loin toutes les notes ou accords qu'on lui donnera au moyen du clavier ou de tout autre instrument imaginable, cloches, verres, montres, etc. Enfin il improvisera non seulement au clavecin, mais encore sur l'orgue aussi longtemps qu'on voudra l'entendre, dans tous les tons, même les plus difficiles qu'on lui indiquera, pour montrer qu'il connaît la manière de jouer de l'orgue, manière qui est très différente de celle du clavecin.

« Chaque personne paiera un thaler. On peut avoir des billets au Lion d'Or. »

Les mains prestigieuses de l'enfant courent sur le drap noir recouvrant le clavier. Les applaudissements font trembler les chandelles du *Lion d'Or*. Parmi les auditeurs, il y a un collégien de quatorze ans qui porte, lui aussi, le nom de Wolfgang. Mais que le sort de ces deux êtres sera différent ! L'un, Goethe, laissera mûrir son génie au soleil. L'autre, le petit virtuose débile, en sera l'esclave et la victime.

(1) Le piano-forte.

La diligence roule sous le ciel crayeux de l'Allemagne. Heidelberg, Mayence, Coblenze, Bonn, ne sont pour le voyageur alangui que des souvenirs brumeux. Près de Bonn, voilà un nouveau jardin : *Falkenlust*, la Joie des Faucons. Dans cette campagne de S. A. S. de Cologne, Clément-Auguste, frère du châtelain de Nymphenbourg, François de Cuvilliers avait donné libre cours à son goût plein de liberté et de fantaisie. Des reliefs qui représentaient des enfants jouant avec des faucons ornaient le vestibule. Au-dessus de la cheminée du grand salon, on voyait le portrait de l'électeur en robe de chambre bleue et blanche. La tasse de chocolat fumant que le prince tenait dans la main fut pour Wolfgang un sujet d'étonnement bien plus vif que les cabinets en laques de Chine et les consoles chargées de porcelaines. Au dehors, des châlets indiens, une faisanterie enfouie dans un labyrinthe de charmillas, des allées formées d'arbres centenaires montraient encore un de ces ensembles où le ciel, la pierre, l'eau et la verdure s'unissent dans une douce symphonie pour ceux qui savent traduire en musique les aspects de la nature.

Mais le postillon sonne au départ. Adieu, calmes ombrages ! Le mat soleil automnal endort le petit voyageur. Il vit dans une sorte de demi-sommeil. Le soir, il en est arraché par le crin-crin des violons. Les excellents orchestres, les brillants virtuoses recrutés par les princes allemands le raniment. En un clin d'œil, il oublie sa fatigue, retrouve la vivacité de son âge. L'enfant de sept ans suit les notes de musique comme ses camarades se lancent à la poursuite des papillons.

A Aix-La-Chapelle, Mme Amélie de Prusse, sœur de Frédéric II, reçut la famille d'artistes. Cette princesse ne cessait d'embrasser Wolfgang et voulait

décider son père à changer de route pour passer par Berlin. Léopold restait insensible à ces avances : « Elle n'a pas d'argent, mandait-il à son ami Hagenauer. Si les caresses qu'elle prodigue à mes enfants, surtout à maître Wolfgang, étaient des louis d'or, nous serions heureux. Toutefois ni l'aubergiste, ni le maître des postes n'acceptent des baisers au lieu d'écus. »

Wolfgang, qui ne vit que par l'oreille, distingue un soir les sons d'un langage inconnu. On était à Liège et bientôt on allait arriver à Bruxelles. Le petit prodige rencontre l'accueil le plus flatteur. Léopold ajoute des rouleaux de louis d'or à la provision de thalers faite en Allemagne. Les cadeaux pleuvent. L'archevêque de Malines et le général de Ferraris lui offrent de magnifiques épées. « Nous pourrons bientôt ouvrir une boutique de tabatières, d'éteils et d'autres bibelots semblables » mande Léopold à Lorenz Hagenauer. Et il ajoute avec une naïve fierté : « Si Salzbourg a admiré mes enfants, il en sera étonné, s'il plaît à Dieu que nous y revelations. »

Une chaise de poste, attelée de quatre chevaux, les emporte sur la route de Mons. On passe par Valenciennes, d'où, un demi-siècle auparavant, un autre garçonnet pâle était parti chercher fortune à Paris. Les mêmes nuages qu'Antoine Watteau avait suivis autrefois attiraient les regards de Wolfgang Mozart. Comme alors, le givre de décembre saupoudrait les branches des arbres et une longue traînée de feu, au bord de l'horizon, annonçait la fin du jour. Les sabots des chevaux battaient la cadence et les colliers de grelots jetaient une note gaie dans le crépuscule d'hiver.

II

PARIS

Un soir brumeux de novembre 1763, le brusque arrêt de la diligence fit tinter *thalers* et louis d'or dans l'escarcelle de Léopold. Marie-Anne entoura de ses bras protecteurs enfants, valises et cabas. Wolfgang et Nannerl se frottaient les yeux. On était à la barrière de Paris.

Des cohortes d'aubergistes au ventre arrondi, aux tabliers d'un blanc douteux assaillirent les arrivants. Léopold les écarta. Il confia ses effets à des crocheteurs et la petite caravane s'achemina vers l'hôtel de Beauvais, en plein Marais.

Les voyageurs s'arrêtèrent devant une haute façade qui supportait un majestueux balcon à grille ajourée. Dans son renforcement en demi-cercle, la porte cochère semblait inexorablement close. Mais le claquement du marteau résonna dans la rue silencieuse. La porte chanta sur ses gonds. Le suisse souleva sa lanterne pour éclairer le visage des arrivants. Les hôtes de Monsieur l'Envoyé de Bavière virent un péristyle circulaire et une vaste cour de la même forme. Des têtes de béliers grimaçaient sur les corniches, entremêlées de doubles B-s entrelacés, en l'honneur de Catherine Bellier, épouse de Pierre de Beauvais, qui avait élevé cette seigneuriale demeure.

L'accueil fut cordial. Dans ce temps-là, la bonhomie des grands servait de correctif à l'inégalité des classes. Mme la comtesse Van Eyck assigna une chambre à la famille Mozart et y fit transporter son propre clavecin. La bonne dame caressait les enfants, surtout le garçonnet, et lui parlait dans l'idiome de Salzbourg. La maison était pleine de mystères. Dans le fond de la cour, trois portes surmontées de mascarons s'ouvraient sur les écuries. On sentait l'odeur de la paille et du crottin. On entendait les sabots des chevaux tambouriner sur les dalles. Le soir, la voûte tremblait au passage des carrosses. La lumière filtrait à travers les volets à demi-clos des salons. Le tintement de l'or se mêlait à l'éclat des voix. Comme tous les ambassadeurs, l'Envoyé de Bavière avait dans sa maison la franchise du jeu et en usait. Les émules de Manon Lescaut et du chevalier des Grieux abandonnaient parfois l'hôtel de Transylvanie et traversaient la Seine afin de tenter la chance rue Saint-Antoine. Mais cela dût se passer à des heures où l'enfant dormait les bras croisés sur la poitrine, pour que les mauvais esprits ne puissent atteindre son cœur.

Cependant Léopold ne chômait pas. Avec sa ténacité habituelle, il multipliait ses démarches pour la conquête de Paris. Il y séjournait pour la première fois, mais pouvait trouver conseil auprès de ses compatriotes, fort nombreux dans la capitale. Au vingt-neuf du Quai des Augustins, Jean-Georges Wille maniait le burin, pendant que son fils, habillé en hussard, jouait dans l'atelier rempli d'objets rares et précieux. Le graveur saxon recevait là les Allemands et les Nordiques : jeunes princes accompagnés par leur précepteur, gentilshommes, collectionneurs, artistes, artisans, musiciens. Wille se plaisait à réunir^{ses} ses hôtes avec ses amis français :

érudits, peintres, amateurs distingués. Dans la maison du Quai, l'étranger pouvait pénétrer de plein pied dans ce qu'il y avait de plus séduisant, de plus original, de plus vif dans Paris.

Léopold dédaigna d'aller frapper à la porte de cet humble compatriote. De son propre aveu, le Salzbourgeois se faisait une règle d'éviter les gens du commun et de tenir à distance même ses confrères. Il recherchait surtout la société des dames et des seigneurs de haut parage. En effet, seuls ceux-ci pouvaient assurer la renommée et la subsistance d'un artiste à cette époque où l'on ne donnait que rarement des concerts payants et où la publication des œuvres musicales se faisait par souscription. Ajoutez à cela que la colle de l'atelier paternel rendait le fils du relieur particulièrement sensible aux parfums nobiliaires.

Certes, il ne manquait pas d'habileté pour se créer des relations. Des puissants personnages qui lui témoignaient quelque bienveillance, Léopold sollicitait séance tenante des lettres d'introduction auprès de leurs amis ou de leurs parents. Son expérience du monde lui avait également enseigné l'importance de Messieurs les valets de chambre et de Mesdames les chambrières. Aussi rencontre-t-on dans son carnet de voyage pêle-mêle les noms de gens de qualité, de maîtres d'hôtels, de lingères, de banquiers et de musiciens. (1)

Mesdames les duchesses d'Aiguillon, de Mazarin, d'Anville, la marquise de Pompadour, les princesses de Robech, de Carrignan, la présidente Manchon, Mmes de l'Aigle, de Tessé, d'Egmont, de Chabot, de Rohan-Chabot, de Civrac, de Saint-Julien, de La Requières, d'Epinay — voici quelques-unes des

(1) Léopold Mozart, *Reise-Aufzeichnungen 1763-1771*. Publ. par le Dr. Arthur Schurig, Dresde, 1920.

femmes dont Léopold a consigné l'adresse.

Du côté des hommes, on rencontre le duc de Chartres, les princes de Conti, de Condé, Louis de Rohan, co-adjuteur de Strasbourg, M. de Saint-Florentin, le président de Ronay, M. de Martine, M. de la Live, introducteur des ambassadeurs, M. de la Ferté, intendant, M. d'Hebert, trésorier des menus plaisirs, MM. d'Angivilliers et de Maillebois, deux peintres : Vanloo et Carmontelle, enfin le Friseur de Mme la Dauphine.

Cependant dans ce Paris de bon ton, personne n'en imposait autant à notre provincial que Frédéric-Melchior de Grimm.

Quel singulier personnage que ce Parisien de Ratisbonne ! Il débarqua sur les bords de la Seine en mince équipage, fut précepteur des enfants du comte de Schomberg, lecteur du prince héréditaire de Saxe-Gotha. Las de ces places précaires, Grimm découvrit une mine d'or : l'engouement des princes allemands pour la France. Ceux-ci pouvaient faire venir de Paris architectes et décorateurs, expédier dans leurs châteaux, tableaux, potiches, livres et parfums. Pourtant l'éclat de la conversation, le charme insaisissable de l'atmosphère parisienne ne se mettaient pas en flacon. Grimm eut l'idée ingénieuse de remplir cette lacune. Il se fit placier en choses de l'esprit.

Admis dans la familiarité de Diderot, d'Alembert, de Rousseau, jonglant avec les grandes idées, ne dédaignant pas les commérages, il publiait depuis 1753 la *Correspondance Littéraire*. Cette feuille et de nombreuses épîtres tenaient les Altesses germaniques au courant des événements de la République des Lettres ainsi que des cancans, des modes de la capitale. Avec cela, le remuant Ratisbonnais servait de guide aux étrangers de distinction, battant monnaie de sa connaissance des salons, coulisses et ruelles de

Paris. Son prestige égalait celui des grands couturiers de nos jours. D'un esprit subtil, mais avantageux et superficiel, cet introducteur des gens à succès ne marchandait pas ses témoignages d'amitié à ceux qui promettaient de réussir.

Comment ne se serait-il pas emparé de ces musiciens qui apportaient de si précieuses recommandations et qui faisaient courir les belles dames de Paris ? Il s'attacha à la fortune des Mozart. Quant à Léopold, celui-ci ne jurait que par lui et le consultait avant d'entreprendre quoi que ce soit ; chaque fois que le Salzbourgeois avait un billet à tourner, il s'adressait par la petite poste à l'auteur de la *Correspondance Littéraire*.

Dans sa gazette, Grimm comblait d'éloges l'intéressante famille :

« Un maître de chapelle de Salzbourg, nommé Mozart, — écrivait-il — vient d'arriver ici avec deux enfants de la plus jolie figure du monde. Sa fille, âgée de onze ans, touche le clavecin de la manière la plus brillante ; elle exécute les plus grandes pièces et les plus difficiles avec une précision à étonner. Son frère, qui aura sept ans au mois de janvier prochain, est un phénomène si extraordinaire, qu'on a de la peine à croire ce qu'on voit de ses yeux et ce qu'on entend de ses oreilles. C'est peu pour cet enfant d'exécuter avec la plus grande précision les morceaux les plus difficiles avec des mains qui peuvent à peine atteindre la sixte ; ce qui est incroyable c'est de le voir jouer de tête pendant une heure de suite, et là s'abandonner à l'inspiration de son génie et à une foule d'idées ravissantes qu'il sait encore faire succéder les unes aux autres avec goût et sans confusion. Le maître de chapelle le plus consommé ne saurait être plus profond que lui dans la science de l'harmonie et de modulations

qu'il sait conduire par les routes les moins connues, mais toujours exactes. Il a un si grand usage du clavier qu'on le lui dérobe par une serviette qu'on étend dessus, et il joue sur la serviette avec la même vitesse et la même précision. C'est peu pour lui de déchiffrer tout ce qu'on lui présente : il écrit et compose avec une facilité merveilleuse, sans avoir besoin d'approcher du clavecin et de chercher ses accords...

Les enfants de M. Mozart ont excité l'admiration de tous ceux qui les ont vus. L'empereur et l'impératrice les ont comblés de bonté ; ils ont reçu le même accueil à la cour de Munich et à la cour de Mannheim. C'est dommage qu'on se connaisse si peu en musique en ce pays-ci. Le père se propose de passer d'ici en Angleterre, et de ramener ensuite ses enfants par la partie inférieure de l'Allemagne.» (1)

M. de Grimm, guide consommé à travers Paris, semblait d'une compétence moins établie au regard de la musique. Il avait beau en faire avec Jean-Jacques Rousseau, en cette matière, son éducation restait aussi sommaire que celle du citoyen de Genève. Dans sa *Lettre sur la musique française*, Jean-Jacques n'avait-il pas proclamé l'exclusivité de la mélodie ? L'orchestre, selon lui, n'était que du « remplissage », et le chant français un « abolement » ? Il soutenait avec l'assurance de sa candeur que le français ni l'allemand ne se prêtaient à la musique et que seule, la langue italienne pouvait lui convenir.

M. de Grimm, bien que moins absolu dans ses jugements, marchait sur ses brisées. Dans son opuscule intitulé *Le Petit Prophète de Boehmischbroda*, sous le masque d'un étudiant en théologie de Bohême, Grimm railla les querelles qui divisaient les « connaisseurs ». Jamais on n'avait tant parlé musique ! A

(1) Grimm, Correspondance Littéraire. Ed. Tournoux, V. 410.

l'Opéra, « le coin du roi » s'opposait au « coin de la reine ». Le souverain et Madame de Pompadour étaient partisans de la musique française. Marie Leczinska tenait pour les Italiens. On avait surnommé cette querelle « La guerre des bouffons. »

Le gazetier se tira habilement de la bataille : « J'épouse tous les plaisirs, proclamait-il, et je n'épouse aucun parti. »

Pendant que le baron tenait des propos étincelants sur les auteurs et leurs interprètes, son protégé, le petit Salzbourgeois, écoutait. Il venait à Paris à une époque de transition, où les jeunes, pris d'une fringale de nouveauté, renient les idoles de leurs pères. On répudiait le solennel ; Lulli, Campra, Rameau faisaient bâiller. On courait à la *Comédie-Italienne* pour applaudir la musique gracieuse et légère.

A l'*Académie Royale de Musique* et au *Concert Spirituel*, Wolfgang put entendre les anciens, mesurés et graves ; à la *Comédie Italienne*, les novateurs qui avaient pris à l'*opéra-buffa* sa verve et son aimable badinage. Les auteurs à succès de la saison : Favart, Philidor, Duni, Monsigny ne pouvaient certes pas se ranger parmi les compositeurs de génie. Mais c'étaient des Français sobres, libres d'emphase, ayant le sens de la précision et de la mesure, pourtant pleins d'entrain, ne craignant pas de glaner dans les chansons populaires. Ces fraîches romances, ces rondeaux aux joyeux refrains ravissaient le garçonnet. Son père, au contraire, n'avait que du mépris pour cette franche gaieté.

Ce qu'il admirait avant tout à Paris, c'était la sarabande des louis d'or. Pour le reste, il demeurait plein de préventions. Les préjugés nationaux restaient inconnus à l'homme du XVIII^e siècle. Les siens étaient d'ordre moral : pour cet austère provincial, la France apparaissait comme le foyer de

l'irréligion et de la licence, la patrie du fard et de Voltaire. Léopold, dans ses lettres adressées à Laurent Hagenauer, épicier d'une haute dévotion, se complaisait à exagérer ce rôle de moraliste. Au regard de la musique, plein de déférence pour les Italiens, il se rangeait aux avis de son oracle, M. de Grimm. Toutefois, quant à la musique française, Mozart père s'exprimait avec moins de ménagements diplomatiques ; selon lui, elle ne valait pas le diable !

Cependant, dans les grandes églises de Paris, le père et le fils entendirent des maîtrises parfaites et des organistes remarquables. Rameau et Couperin n'avaient-ils pas débuté par l'orgue ? Ces traditions n'étaient pas perdues et pouvaient satisfaire le goût de Léopold pour l'art savant.

Les Italiens avaient donné un nouvel essor à l'opéra français. Pour la musique instrumentale, l'impulsion vint des Allemagnes. Les vieilles gens s'extasiaient à Lully et Rameau ; les jeunes amateurs ne juraient que par Stamitz, le réformateur de l'orchestre : Mannheim était leur Bayreuth. Les instrumentistes affluaient à Paris. Le fermier général La Popelinière réunissait vers le milieu du siècle un corps de musique formé en grande partie d'Allemands. Ceux-ci prédominaient également pour le clavecin. Enfin les éditeurs parisiens rivalisaient à publier les œuvres des compositeurs étrangers. L'année même où Wolfgang descendait à l'hôtel de Beauvais, le marchand de musique Venier faisait graver un recueil sous le titre collectif : *Les Noms Inconnus*. Parmi ces « modernes » se trouvait le « Signor Heyden ». Ce fut sans doute dans la capitale française et sous ce déguisement italien que Mozart entendit pour la première fois un morceau de celui qui allait devenir son maître et son ami.

Pour l'enfant précoce, l'esprit ouvert à toutes les impressions auditives, Paris était une admirable école. Des compositeurs et des exécutants de tous les pays du Continent se réunissaient dans cette Babel musical. Aucun d'eux ne dépassait la popularité du petit prodige. Grâce à M. de Grimm, secrétaire des commandements du duc d'Orléans, il fut convié au Palais Royal.

La maison du premier prince du sang de France se trouvait au cœur de Paris. Louis-Philippe, premier du nom, exerçait une large hospitalité. Les jours d'opéra, toutes les personnes présentées pouvaient venir souper sans invitation. Les *petits jours* réunissaient une société intime : de jolis visages et de beaux esprits. M. de Carmontelle ne manquait à aucune de ces réunions.

Son père cultivait la vigne dans le pays de Mirepoix. Au commencement du siècle, le vigneron est devenu cordonnier à Paris, établi rue du Cœur-Volant. Les métamorphoses du fils sont autrement surprenantes. Il débute dans l'échoppe paternelle. Vingt ans après, il habite le château de Dampierre, commensal des ducs de Luynes. Ses hôtes ignoraient les humbles origines du Languedocien affiné à Paris. Celui-ci possédait tous les talents de société : sa verve de causeur était intarissable, il improvisait des saynètes, peignait des portraits et découpait savamment la dinde.

Ces qualités le servirent dans la paix et à la guerre. Il fit celle de Sept-Ans comme officier-ingénieur dans Orléans-Dragon. Il ne devait plus quitter le service de cette maison. La paix rétablie, l'habile homme obtenait la charge de lecteur du duc d'Orléans.

Carmontelle remplissait ces fonctions auprès d'un maître qui ne lisait guère. Louis-Philippe était un

brave homme de prince, poupin, naïf, débonnaire. Mlle Marquis, danseuse de la Comédie-Italienne, lui avait donné trois enfants et le goût de l'opéra. Mme de Montesson — fine mouche qui finit par se faire épouser en mariage secret — inculqua à son gros soupirant la passion des spectacles de société : Monseigneur montait sur les planches, Mme de Montesson donnait la réplique ; toute la maison jouait la comédie. Au Palais-Royal, à Saint-Cloud, à Villers-Cotteret, Carmontelle ne chôma plus. A force de lire des pièces, il finit par en écrire lui-même. On lui en connaît une centaine. Sa matinée suffisait au fécond auteur pour mettre sur pied un proverbe.

Le lecteur de Monseigneur d'Orléans maniait le crayon mieux que la plume. Il croquait avec une habileté incroyable tous ceux qui l'approchaient. Il dessinait les contours de la figure à la sanguine, le reste à la pierre noire, et avait l'ensemble à la gouache ou à l'aquarelle. En une heure, il campait sur son feuillet la silhouette du modèle. La fidélité de la ressemblance égalait la délicatesse de la facture.

Carmontelle a rendu avec pénétration ce qu'il y avait d'apprêté dans Grimm : ses « gros yeux troubles » — dont parle Jean-Jacques Rousseau — son sourire de courtisan, éclairant un visage blanchi à la céruse, son petit air de supériorité condescendante, sa démarche souple comme son caractère.

Que le peintre paraît plus libre et plus sincère : il s'est représenté lui-même en habit de velours grenat, perruque poudrée à cadenettes, vaste front, menton proéminent ; on dirait Voltaire sans rictus (1).

Ces deux hommes, si différents, servaient le même prince et s'entendaient à merveille. Aussi rien de plus naturel qu'un soir, chez la comtesse de Tessé, le peintre amateur ait entrepris de croquer les protégés

(1) A Chantilly.

de son ami : Léopold, debout, en habit à basques, bas blancs, son violon à la main ; Wolfgang, dans un costume richement brodé, penché sur le clavecin, l'expression pleine d'assurance en dépit de ses courtes jambes perdues dans le vide ; en face, Nannerl tient un cahier de musique et semble fort impressionnée par son auditoire invisible.

Carmontelle conserva l'aquarelle. Par la suite, celle-ci allait entrer avec le recueil de ses œuvres dans les collections de Chantilly. Pourtant l'ami de M. de Grimm autorisa Léopold à répandre par le burin l'image du groupe charmant. Il eut deux reproductions successives : l'une du Bâlois Christian Mechel, élève de Wille, l'autre de J. Ch. Delafosse.

Ces estampes furent d'admirables moyens de publicité dans les mains expertes de Mozart père. Il en fit envoyer un paquet à Salzbourg et sans doute dans d'autres villes d'Allemagne. A Paris, on s'arrachait la gravure que le sieur Bordet, marchand de musique, rue Saint-Honoré, vis-à-vis le Palais-Royal, vendait au prix de vingt-quatre sols.

Après le Palais-Royal, Grimm introduisit ses amis salzbourgeois au Temple.

Le prince de Conti avait obtenu en 1749, la dignité de grand-prieur de France ; en dehors de cent-dix-mille livres de rentes, cela lui valait l'avantage d'habiter la magnifique demeure située au milieu du vaste enclos du Temple. La fleur des femmes de Paris s'ingéniait à consoler son veuvage. Des hommes d'esprit et des artistes formaient la société habituelle du prince frondeur, fin et sceptique.

Il avait choisi comme peintre Michel-Barthélémy Ollivier, l'un de ces petits maîtres que parfois un moment d'heureuse inspiration élève au niveau des grands. Ce fut le cas d'Ollivier, lorsque Son Altesse le chargea de broser quelques tableaux des événe-

ments mémorables qui illustrèrent sa résidence. L'un était la réception du prince héritier de Brunswick, l'autre — éclatant témoignage de la réputation acquise par l'enfant de neuf ans — le concert du jeune Mozart.

Ce morceau fut exposé en 1777 sous le titre : *Thé dans le salon des Quatre Glaces du Temple, avec toute la cour du prince de Conty.* (1)

Deux hautes fenêtres éclairent la sobre boiserie blanche sans dorures. La lumière tombe sur le groupe des musiciens. Wolfgang est installé au clavecin. Derrière lui, le chanteur Jelyotte pince la guitare ; à sa droite, le maréchal de Beauvau lit une partition. Dans l'embrasure d'une fenêtre, le prince cause avec M. de Trudaine, intendant des finances. Les autres convives sont installés auprès de trois tables et boivent du thé ou grignotent des gâteaux, le regard plein d'attente tourné vers le claveciniste juvénile, en habit vert pomme, aux joues vermeilles. Au milieu de la pièce, on aperçoit deux épagneuls, qui, eux aussi semblent prendre le masque de grave expectative des connaisseurs.

Parmi les charmantes mélomanes, voici Mlle Bagarotti, en robe de soie rayée blanc et cerise ; la maréchale de Mirepoix, en noir, remplit la tasse de l'imposante maréchale de Luxembourg ; Mme de Vierville, frileuse, se serre dans sa fourrure bleue. Sous l'une des doubles appliques, on reconnaît Mlle de Boufflers et le prince d'Hénin.

A la seconde table, la comtesse Egmont douairière prépare le thé pour le président Hénault. L'homme aux traits expressifs, penché vers elle, n'est autre que Pont de Veyle, amateur d'asperges et rimeur d'occasion, ainsi que le prouve le quatrain inscrit sur un cahier de musique placé aux pieds du clavecin :

(1) Aujourd'hui au Louvre.

« De la douce et franche gaité
« Chacun ici donne l'exemple ;
« On dresse des autels au Thé :
« Il méritait d'avoir un Temple. »

A la table carrée du fond, voici, à droite et à gauche de la maréchale de Beauvau, le vénérable mathématicien d'Ortous de Mairan et le bailli de Chabrillan. En face de lui une serveuse de conte de fées manie un réchaud : c'est la comtesse de Boufflers, « l'idole du Temple », vêtue d'une robe rose vif et d'un tablier à bavette, coiffée d'un bonnet bleu et rose. Au premier plan, la comtesse Egmont, la jeune, sourit sous son chapeau de paille d'Italie ; derrière elle, deux sveltes cavaliers : le comte de Chabot, en bleu ; le vicomte de Jarnac, en rouge.

Les glaces reflètent l'animation des visages, le chatoient des soieries. Ces dames ont abandonné les grands paniers de leurs mères ; elles portent des demi-paniers surnommés *considérations*, ou d'amples robes dites de *soupirs étouffés*, pourtant sans prendre à la lettre cette vertueuse étiquette.

Si l'on entendait les conversations, on pourrait se passer des Mémoires de Bachaumont pour apprendre ce qui occupait Paris. N'y avait-il pas à peine un an que la police arrêtait l'*Emile* de Jean-Jacques Rousseau et que la maréchale de Luxembourg se mettait à la tête de la vente du livre interdit ? On venait d'ensevelir sans bruit l'abbé Prévost et d'élire Marmontel à l'Académie. Le roi expédiait des lettres de noblesse à M. Rameau qui avait déjà un pied dans la tombe.

On cause, on fronde, on fait des couplets. Epigramme et paradoxe sont dans l'air. L'élite de la société française, réunie dans ce cadre exquis, a le persiflage aussi facile que l'engouement. Mais ces nobles dames, ces beaux messieurs, sensibles à la

musique, sont entichés du précocement exécutant. Leur admiration l'encourage ; leurs suffrages pénètrent jusqu'à la cour.

La consécration suprême ne se fait pas attendre : la veille de Noël, l'hôte du Palais-Royal et du Temple est invité à Versailles. L'heureux père écrit le premier février 1764 à Mme Hagenauer :

« Si la rémunération sera à la hauteur du plaisir que mes enfants ont fait à la cour, je n'aurai pas à me plaindre. Il est à remarquer qu'on n'a pas l'habitude d'embrasser les mains du roi et des siens, encore moins de leur présenter des *suppliques au passage* quand ils vont à l'église à travers la galerie et les appartements royaux. Il n'est pas d'usage de marquer son respect en s'agenouillant ou en inclinant la tête. On reste debout, immobile, et on a la liberté de voir passer tout près devant soi le roi et sa famille. Vous pouvez imaginer l'impression qu'a fait sur les français attachés au cérémonial de cour, quand les filles du roi s'arrêtaient en apercevant mes enfants : elles allaient vers eux, se laissaient baiser les mains et s'embrasser à profusion. Mme la Dauphine en fit autant. Mais ce qui devait sembler le plus extraordinaire à Messieurs les Français, c'est qu'au grand couvert, la nuit du jour de l'an, non seulement que nous fûmes placés tous à la table royale, mais encore mon Wolfgang se trouvait près de la reine et avait l'honneur de s'entretenir avec elle, lui embrasser les mains et de manger les mets qu'elle lui mettait sur son assiette. La reine parle l'allemand aussi bien que nous. Le roi ignore cette langue ; aussi la reine traduisait-elle tout ce que notre courageux Wolfgang disait. Je me trouvais près de lui. Ma femme et ma fille étaient placées de l'autre côté, celui de M. le Dauphin et Mme Adélaïde. »

Les frais de seize jours à Versailles montèrent à

douze louis d'or. Pas de carrosse de remise ni de fiacres ! Rien que des chaises à porteurs, au prix de douze sols la course ! Mais que de magnifiques cadeaux ! Léopold ne tarit pas à les énumérer dans ses lettres : montres, tabatières, bibelots en écaille ou en vernis-martin, et bien d'autres objets précieux.

Les Menus Plaisirs font remettre « au sieur Mozard » la somme de douze cents livres « pour avoir fait exécuter de la musique par ses enfants en présence de la famille royale. »

Un triste événement intervient au milieu de cette vie mouvementée. La comtesse Van Eyck se meurt. Wolfgang, son visage potelé inondé de larmes, prie pour la bonne dame. Sa tendre pitié ne peut arrêter le destin. La mort vient frapper à la porte majestueuse de l'hôtel de Beauvais.

Les Mozart quittent la maison en deuil et se logent à l'auberge. Des personnages aussi considérables ne sauraient se passer de laquais. Ils habillent de leur livrée le coiffeur Jean-Pierre Potivin, de Saverne en Alsace, qui a l'avantage de parler le français et l'allemand.

Le prix du bois, cinq sols la bûche, épouvante Léopold. Mais les cadeaux offerts à son fils l'enchantent. Mme de Tessé lui donne une tabatière en or ; Mme de Carignan, un encrier de poche et une plume d'argent pour lui permettre d'improviser ses compositions. Mozart père mande à son ami Hagenauer : « Vous devriez voir Wolfgang en habit noir et chapeau à la française ! »

On retourne à Versailles afin de remettre à Mme Victoire les sonates pour clavecin du précoce compositeur. La dédicace est signée « votre très humble, très obéissant et très petit serviteur, J.-C. Wolfgang Mozart. » Le style précieux trahit toutefois son auteur, M. de Grimm :

« Je voudrois, Madame, que la langue de la

musique fut celle de la reconnaissance ; je serois moins embarrassé de parler de l'impression que vos bienfaits ont laissée dans mon cœur. J'en rapporterai le souvenir dans mon pays ; et tant que la Nature, qui m'a fait musicien comme elle fait les rossignols, m'inspirera, le nom de Victoire restera gravé dans ma mémoire avec les traits ineffaçables qu'il porte dans le cœur de tous les François. »

Au printemps, grâce à l'intervention de l'homme de lettres, M. de Sartine, lieutenant-général de la police, accorde aux musiciens bien en cour, la faveur de donner deux concerts au théâtre de M. Félix, Porte Saint-Honoré.

« Il faut que vous sachiez, — écrit Léopold à Hagenauer — qui est cet homme, mon grand ami, ce M. Grimm, par qui j'obtiens tout ici. Il est secrétaire du duc d'Orléans, c'est un savant et un grand ami de l'humanité. Toutes mes autres lettres ne m'ont servi à rien ! Même celle de l'ambassadeur français à Vienne ! Même l'ambassadeur impérial à Paris et le ministre à Bruxelles, le comte Cobenzl ! Même le prince de Conti, la duchesse d'Aiguillon et tous les autres dont je pourrais vous réciter une litanie. Le seul M. Grimm a tout fait, il a arrangé notre affaire à la cour, il a préparé le premier concert, lui seul m'a compté quatre-vingts louis d'or, par conséquent placé trois-cent-vingt billets et encore payé l'éclairage en bougies, car il y avait plus de soixante bougies de table allumées. M. Grimm a obtenu la permission pour le concert, et s'occupera encore du second, pour lequel cent billets sont déjà placés. Voyez ce que peut un homme qui a de la raison et un bon cœur ! »

Léopold s'essouffle à encaisser des rouleaux de louis d'or, expédie une partie de ses fonds dans sa ville natale et en avril 1764, il part avec sa famille pour Londres.

La puissante Albion produisait tous les biens de la terre sauf le vin et la musique. Elle importait le premier d'Espagne, la seconde d'Italie. Pourtant il y eut en Angleterre un cru généreux qui venait d'Allemagne : Haendel. Il avait pris de la bouteille dans son pays d'adoption : il y vécut quarante ans et finit par devenir le musicien national de l'Angleterre.

Depuis 1759, la dépouille de Haendel reposait à l'Abbaye de Westminster. On continuait à exécuter ses œuvres. Le roi restait fidèle au souvenir du vieux maître. Son élève et compagnon, le Bavaois anglicisé Jean-Christophe Smith s'efforçait de maintenir ses traditions. Au théâtre de *Covent-Garden*, Wolfgang put entendre les oratorios de Haendel, ces épopées en musique, larges comme des fleuves. Pourtant le public ne les écoutait que par déférence. Tout comme à Paris, sa faveur allait aux Italiens.

Le beau monde remplissait le *Kings Theater* pour applaudir les opéras de Piccinni ou de l'Allemand italianisant Jean-Christien Bach. Le castrat Manzuoli dominait cette scène. Ce Florentin se prit d'amitié pour le petit virtuose et lui donna des leçons de chant. Ce fut l'initiation de Wolfgang à la musique vocale. Désormais, en dehors du violon et du clavecin, il put se produire en chanteur. Son soprano argentin ensorcela l'un de ses auditeurs, Daines Barrington. L'honorable savant assistait à tous ses concerts, persuadé d'avoir devant soi une fillette travestie. Il ne voulait pas démordre de son idée. Avec une vraie ténacité britannique, il s'adressa à l'Envoyé d'Angleterre auprès de la cour de Bavière afin d'obtenir l'extrait baptismal de Wolfgang. Convaincu de son erreur, il continua néanmoins à témoigner beaucoup d'intérêt pour l'élève de Manzuoli.

De même qu'à Paris, Wolfgang eut ses entrées à

la cour. Il accompagna la reine, elle-même cantatrice distinguée. Le couple royal le prit en affection.

« Le vingt-sept avril, écrivait son père à Hagenauer, nous avons été de six à neuf heures chez la reine et le roi à Saint-James Park in Queen's Palace, c'est-à-dire au parc Saint-Jacques dans le palais de la reine. Nous étions donc à la cour dès le cinquième jour de notre arrivée. Le présent n'a été que de vingt-quatre guinées, cependant la grâce avec laquelle Sa Majesté le roi et la reine nous ont reçus est indescriptible. L'attitude amicale de tous deux nous a fait oublier qu'ils étaient le roi et la reine d'Angleterre. Dans toutes les cours on nous a accueillis avec une politesse extraordinaire, mais la manière dont nous avons fait l'expérience ici dépasse toutes les autres. Chaque jour nous sommes allés nous promener à Saint-James Park : le roi est passé en voiture avec la reine, et bien que nous eussions d'autres vêtements, ils nous ont reconnus aussitôt, et non seulement nous ont salués, mais le roi a ouvert la portière, s'est penché dehors et nous a salués en riant, de la tête et des mains, et surtout notre Master Wolfgang. »

L'enthousiasme des souverains fut suivi par celui du public. Il y eut affluence aux auditions de Mozart. Léopold souriait aux guinées, par contre le climat lui faisait grise mine. Pour se rétablir, il se fixa avec les siens à Chelsea, le Passy londonien.

Dans ce riant faubourg situé au bord de la Tamise, la plume d'argent offerte par Mme de Carignan ne chômait pas. Wolfgang s'adonnait avec ardeur à la composition. Deux courants le portent : l'un, inconscient, la puissance élémentaire de Haendel ; l'autre, intentionnel, l'exemple de son entourage d'Italiens ou d'Italianisants.

Pendant l'été 1764, il se met à écrire une symphonie

qui reste inachevée ; par contre, il termine cinq sonates pour clavecin avec accompagnement d'un violon. Le débutant s'était fait la main par ces exercices de composition. Au commencement de l'hiver, il produisait quelques morceaux dont deux symphonies qui témoignent d'un sérieux progrès dans l'art de l'orchestration. Il possède le métier d'une manière surprenante, il connaît le secret de chaque instrument. Et déjà, à travers les tâtonnements du débutant, sa personnalité se dessine : une tendresse mutine, sans le moindre soupçon de mièvrerie, et une délicieuse cantabilité.

La musique vocale l'attire également : il compose un air pour ténor, sur le texte de Metastase : *Va dal furor portata*, « Va, emporté par ta fureur. »

Lui-même est entraîné par une sorte de douce frénésie de production. A la fin de son séjour en Angleterre, à l'âge de onze ans, il a vingt-huit morceaux à son actif.

L'année de Londres eut un curieux résultat pour l'enfant précoce : la capitale britannique a orienté son imagination vers le Midi. Ses amis, ses impressions musicales, tout lui parlait de Naples, de Florence, de Venise. La petite Italie de Londres inspire aux Mozart le désir de voir la vraie Italie.

Cependant le bruit des succès de Master Wolfgang parvint jusqu'en Hollande. L'envoyé des Pays-Bas invite la famille salzbourgeoise à La Haye de la part de la princesse Caroline de Nassau, qui désirait connaître « le miracle de la Nature ». Léopold renonça donc au projet de rentrer par Milan et par Venise, flatté de produire son fils à la cour du *Staatshouder*, enchanté à l'idée de tâter l'or batave.

Caroline de Nassau, sœur du prince Guillaume d'Orange, à peine âgée de vingt-quatre ans, était bonne musicienne et bonne hollandaise. Elle mettait

dans son accueil le naturel et la simplicité propres à l'hospitalité de son pays. Malheureusement, les froides brumes marines troublèrent le bien-être des voyageurs.

En dépit de la science du médecin qui se manifestait en abondantes saignées, Nannerl fut à la mort. Léopold ouvrit alors l'Évangile à la page « Domine descende, Père, ma fille se meurt ». La fillette guérit. Mais voilà que Wolfgang à son tour est pris par une fièvre ardente. A huit jours d'apathie succédèrent huit jours de délire. « Il n'a plus que la peau et les os » écrivait son père. A peine rétabli, le convalescent se mit à composer dans son lit. Ces travaux de jeunesse, dédiés à la princesse Wilhelmine, furent gravés en Hollande. La popularité de la famille Mozart était telle qu'un imprimeur de Haarlem réédita en langue hollandaise l'*Ecole du Violon* de Léopold.

A Amsterdam, on lui accorda la rare faveur d'organiser une audition publique pendant le carême, car selon l'opinion des autorités de la ville, les dons exceptionnels des deux enfants pouvaient servir à la louange de Dieu. Ces trois concerts eurent lieu dans la salle du Manège.

Pour l'installation de Guillaume V d'Orange ils retournent à La Haye. Wolfgang compose des variations sur la vieille chanson des patriotes bataves : *Guillelmus de Nassau*. Il y ajoute six sonates pour clavecin, enfin un *Galimatias Musicum* sorte de pot-pourri pour clavecin, instrumenté d'une main experte. A une impétueuse danse de hussards, succède un air fort répandu parmi les amoureux d'Allemagne : « Je voudrais qu'il fut nuit. » Tout à coup on entend les violons d'une noce villageoise. Le morceau se termine par une danse paysanne imitant la cornemuse. On voit que l'enfant de génie reste encore soumis au goût paternel.

Les Mozart vécurent dix mois dans cet heureux pays où tout favorise le culte de la musique : le calme des intérieurs, et l'éclatante liesse des réunions corporatives. Wolfgang marche à l'ombre de hautes cathédrales et de majestueuses allées d'ormes noirs ou de hêtres aux feuilles luisantes. Il voit au seuil de sa maison le *mynher* cossu en robe de chambre à ramage, sa femme en paniers blancs, entourée de sa marmaille, écoutant tous le joueur de vielle. Dans les palais dressés au bord du canal paisible, il entend d'habiles instrumentistes que l'or hollandais attire de toutes les parties de l'Europe. Dans le silence des jardins, limités de dimensions, mais abondants en fleurs, où l'iris borde les sentiers pavés de brique rouge, où le cadran solaire se reflète dans le miroir d'eau, l'enfant médite au milieu des carrés de tulipes, à la fois ordonnés et ondoyants comme la coupe d'une sonate.

Dans les Pays-Bas, les exécutants étaient cosmopolites. Mais dans le public, le goût français prévalait. Après l'initiation italienne de Londres, Mozart put se retremper dans la musique française en Hollande.

En avril 1766, voilà la famille Mozart de nouveau à Paris. Ils descendent chez M. Briel, baigneur-étuviste, rue Traversière, vis-à-vis le Clos Georgeot (1). Peu après, Grimm les invite à loger chez Mme d'Epinay, à la Chaussée d'Antin.

Louise-Florence-Pétronille Tardieu d'Esclavelles, fille du gouverneur de Valenciennes, avait épousé son cousin de La Live d'Epinay, fils d'un fermier général. Séparée de son panier percé de mari, après quelques tâtonnements, elle s'attacha à Grimm, vécut avec lui et collabora à son *Courrier Littéraire*.

Rien ne reste de la maison de la Chaussée d'Antin, mais on peut s'imaginer le bel hôtel avec son jardin

(1) Aujourd'hui, 8, rue Molière.

ombragé, son mobilier choisi, au salon une tête de vieillard de Rembrandt accrochée au-dessus de la chaise longue où passe ses journées la dame du logis, le visage exsangue altéré par un tic nerveux, les yeux noirs rayonnant de la plus lumineuse intelligence.

Quel curieux ménage que cette valétudinaire ne vivant que pour les lettres, — cultivant la musique plutôt pour la mode que par conviction, — et ses hôtes : le probe Léopold, élevé dans l'atmosphère austère de sa province, voyant le diable dans chaque bâton de rouge ; son épouse, accorte montagnarde fort inquiète de Paris ; enfin ces deux enfants dont le clavecin et le violon constituent le souci exclusif.

Pour le bureau d'esprit de la Chaussée d'Antin, la famille de Salzbourg représentait une attraction précieuse. Ces ingénus faisaient sourire les malicieux, attendrissaient les cœurs sensibles.

Mme d'Epinay se plut à habiller Marie Anne Mozart et sa fille. Aux grandes occasions, la mère de Wolfgang exhibait fièrement sa robe en taffetas rouge.

M. de Grimm promena ses protégés à travers Paris. L'accueil ne fut pas moins favorable que lors du premier séjour. Le beau monde s'arrachait le petit virtuose.

Quand il vint la première fois à Versailles, à Noël, la neige couvrait les pointes des ifs ; des nuages bas traînaient au-dessus des pièces d'eau glacées. Cette fois-ci, il arrivait en avril. Les parterres étaient émaillés de petites fleurs rustiques. Au milieu des avenues, on rencontrait tout ce qu'il y avait de grande naissance et de grand air dans le pays. Mais sur les branches des hautes futaies, des croquants de rouge-gorges et de rossignols se prélassaient, peu soucieux du sieur d'Hozier. L'enfant, brandissant son grave tricorne de sa main alerte, riait de tout son cœur aux petits musiciens ailés.

Sous le ciel d'un doux gris bleuté, les verdure printanières déployaient leur harmonieuse ordonnance. Les pièces d'eau brillaient comme des glaces préparées pour les coquetteries du soleil. Après tant d'autres jardins, le jardin du roi apportait sa leçon à ce jeune être infiniment impressionnable : le sens de la mesure, de l'unité, de la précision sans raideur, de la belle ligne mélodieuse. Rien de surprenant si son cœur germanique arrive à s'exprimer avec une clarté française.

Cependant l'été approchait. Il fallait penser au départ. Le prince de Condé, gouverneur de la Bourgogne, invitait les voyageurs à faire halte à Dijon.

Le seize juillet 1766, à huit heures du soir, « Messieurs de la Ville » reçurent Louis-Joseph de Bourbon, accompagné d'une suite nombreuse, dans la salle de fête de l'hôtel Rollin. Le galant prince ordonna d'enlever l'estrade qui lui était destinée et s'installa au milieu des dames.

Toute la société dijonnaise était accourue pour fêter « les deux jeunes enfants du maître de musique de l'archiduc de Salzbourg. » Parmi les auditeurs, il y avait un homme au teint sanguin, aux sourcils noirs, à la bouche charnue qui ajoutait à la prestance du haut dignitaire l'enjouement de l'homme du monde. Son entourage le traitait avec beaucoup de considération. C'était le Président de Brosses.

Il pratiquait lui-même la musique et avait dirigé pendant quelque temps des concerts d'amateurs. Il n'allait jamais à Paris sans passer la soirée à l'Opéra. Les mélomanes bourguignons connaissaient bien l'hôtel de Brosses de la place Saint-Jean, avec sa terrasse ornée d'une balustrade de pierre et son grand salon tendu de satinades rayées. Il faut croire que cette fois-ci, tous ces dilettantes s'y réunirent en

l'honneur du garçonnet qui éclipsait la gloire des vieux routiers des salles de concert.

Un beau matin, la famille de musiciens dit adieu à la patrie de Rameau. La chaise de poste roulait sur le pavé du roi. Léopold, toujours un peu bougon, pestait contre les violons dijonnais. Mme Mozart, les yeux à demi-clos, aspirait en imagination les parfums de lavande de l'humble logis de la rue *Aux Blés*. Nannerl, déjà fille à marier, rêvait d'un bel officier ou d'un galant procureur. Le soleil, qui fait mûrir les crus généreux de Bourgogne, réchauffait le visage rondelet de Wolfgang. Sa tête était lourde. Ne venait-il pas de passer par les capitales de l'Europe comme l'abeille au-dessus des champs de fleurs ? Il avait vu trop de choses et restait étourdi du fardeau de tant d'impressions.

Pourtant, l'heure du repos et du recueillement n'avait pas encore sonné. La renommée avançait la fanfare du postillon. La curiosité la plus flatteuse entourait les Salzbourgeois. Il est vrai que M. de Voltaire, en dépit d'une lettre de Mme d'Épinay ne reçut pas le « jeune joueur de clavecin ». Mais patriciens suisses, princes allemands, le comblaient de politesses et de cadeaux. Au milieu de cette avalanche de bagues et de tabatières, l'enfant exténué dépérissait. Son père mandait de Munich à Hagenauer : « Il ne peut se tenir sur ses pieds, il est incapable de remuer ses orteils ou ses genoux. Il ne tolère pas qu'on l'approche. Il vient de passer quatre nuits d'insomnie. Cela l'a fort éprouvé et nous inquiète d'autant plus qu'il a de la fièvre chaque soir. »

Enfin, vers la mi-novembre, après trente mois d'absence, le petit voyageur alangui put se blottir auprès du gros poêle de faïence de la maison natale.

Il se préparait à fêter son onzième anniversaire. C'était un enfant nerveux. La trompette lui inspirait

une peur insurmontable. Pour l'en guérir, un jour, à Salzbourg, Léopold pria son ami le corniste Schachtner de donner de son instrument. Dès que le petit entendit les notes stridentes du cuivre, il blêmit et se jeta à terre. « Si je ne m'étais pas arrêté, ajoute le bon Schachtner, il serait certainement tombé en convulsions. »

A la Tour de Londres, le rugissement des lions lui inspira la même épouvante frénétique.

Son expression, en général, était sérieuse, voire grave. Il semblait moins un enfant qu'un adulte en miniature. Cette particularité frappait ceux qui l'approchèrent et plus d'une de ces personnes dût se poser l'angoissante question : l'homoncule serait-il viable ?

Un portrait exécuté en Angleterre, attribué à tort au peintre Zoffany (1), montre un garçon au teint de cire, au front démesuré, au regard fiévreux. On est frappé par l'éclat morbide des yeux.

L'étrange enfant excita la curiosité des milieux scientifiques de Londres. Daines Barrington entreprit une enquête sur son âge, ses facultés, son caractère. Il en rendit compte dans une lettre adressée à Mathieu Maty, bibliothécaire du British Museum. (2) Au cours de l'entretien, Barrington engagea Wolfgang à composer « un air de fureur ». L'enfant se mit à improviser sur le mot *perfidio* l'air demandé. Le petit chanteur s'était excité à tel point — rapporte son interlocuteur — qu'il frappait ses touches comme un possédé, et parfois se soulevait sur sa chaise, ne pouvant plus tenir en place ». A ce penchant à l'exaltation s'ajoutait une sensibilité extrême ; des louanges démesurées suffisaient pour lui donner une crise de larmes.

(1) Au Mozarteum, à Salzbourg.

(2) Notice sur un jeune musicien très remarquable. *Tractations Philosophiques*, Londres, t. LX., 1770.

On ne compose pas impunément des symphonies à neuf ans. Sa précocité et le surmenage de sa carrière de virtuose font du petit Wolfgang un grand nerveux. Il reste de son âge pour la vivacité et l'enjouement, pour le besoin d'être dorloté et choyé. Quand il passe d'une pièce à l'autre pour chercher un jouet, il improvise une marche sur son violon. Sa foi est naïve et fleurie de tendresse. Il chante ses prières.

« Après Dieu, vient papa ! » ce cri du cœur témoigne d'une affection sans bornes à l'égard de son père. Avant de se coucher, il l'embrassait sur le bout du nez et lui disait souvent : « Lorsque le père sera vieux, je le mettrai sous une cloche en verre pour le préserver de l'air. »

Léopold possède de réelles connaissances musicales. Il renonce à la carrière de compositeur pour se faire l'imprésario de son fils. La famille Mozart n'a pas de bien. Le chef de famille voudrait que chaque coup d'archet du garçonnet fit jaillir un louis d'or, sans se soucier des limites de ses forces. Avec cela, Mozart père professe une admiration excessive pour la virtuosité. N'avait-il pas écrit de Ludwigsbourg à son ami Hagenauer : « J'ai entendu ici un certain Nardini ; on ne peut entendre rien de plus beau pour la pureté, l'égalité du son... Mais il ne joue rien de difficile. »

Vaincre des difficultés, faire éclater le cri de stupéfaction des auditeurs, voilà ce qui semblait à Léopold le comble de l'art. Pourtant son garçonnet, si docile, si soumis, plein d'admiration béate pour ce père, a déjà sa tête quand il s'agit de musique. Son intuition le guide. Il évite le superficiel, le factice ; instinctivement, il se sent attiré par la probité et le talent.

Au cours de ce voyage, il s'attachera à deux hommes de valeur qui exerceront une profonde influence sur son développement musical.

A Paris, ce fut Jean Schobert. Originaire de Silésie, ce pays frontière où se mêlent l'Allemand et le Slave, Schobert se forma à Vienne et à Mannheim. Il finit par se fixer au bord de la Seine, épousa une Française et trouva une place de tout repos dans la maison du prince de Conti.

Schobert passait à Paris pour le premier virtuose du clavecin. Il s'en fit l'émancipateur. Jusque-là, le piano se tenait dans le fond de l'orchestre, borné au rôle effacé d'accompagnateur. Schobert renversa les rôles, sortit le piano de sa servitude, le mit à la place d'honneur, et composa de la musique de chambre dans laquelle les instruments à archet ne servaient que d'accompagnement au clavecin.

En 1764, il publiait par souscription douze sonates pour clavecin « chez le sieur Moria, marchand de musique près de la Comédie française. » Le jeune Mozart n'eut pas besoin de déboursier les quinze livres mensuelles de la souscription : Schobert lui offrit ses œuvres. Le Silésien eut une part active dans la formation de son jeune confrère qui allait devenir le plus fameux pianiste de son siècle. Avec cela, l'enfant trouvait dans cet excellent homme son premier ami.

Ce petit garçon, pétri de poésie, vivait au milieu de personnes qui ignoraient les mouvements du cœur. Mme Mozart était une mère de famille modèle, courageuse au travail, animée de la gaité primesautière des Autrichiennes, toutefois sans l'ombre d'imagination. Nannerl, grande sœur attentive, avait le caractère de sa mère. Léopold ne manquait ni d'intelligence, ni de connaissances. Mais ce brave provincial d'Allemand, avec toutes les qualités de labeur et d'ordre de sa classe, demeurait un être foncièrement terre à terre.

Dans le cercle des siens, Wolfgang était un isolé.



Schobert fut la première âme poétique qu'il approcha. Cette rencontre apportait à l'enfant un réconfort et un encouragement.

En Angleterre, il eut l'occasion de frayer avec un autre compatriote déraciné qui allait exercer une influence décisive sur son évolution musicale : Jean-Christien Bach. Etrange hasard : le fils du plus grand des Allemands allait initier Wolfgang à la musique italienne.

Il y avait autrefois en Thuringe un meunier nommé Bach qui emportait sa cithare au moulin. La meule en mouvement l'aidait à garder la mesure. Son arrière petit-fils, Jean-Sébastien, organiste et chanteur, préparait chaque semaine un morceau pour l'orgue ou pour le chœur dominical. Ce génie, simple et pieux, mourut sans se douter que ses méditations musicales allaient résonner dans la nef de l'éternité.

Des onze fils (sans compter les neuf filles) de Jean Sébastien, un seul passa les Alpes : Jean-Christian.

Ce Bach italianisant termina sa formation auprès d'un musicologue réputé de Cologne : le Père Martini. Jean-Christian abandonna la foi protestante de ses pères et tint le grand orgue au dôme de Milan. Il n'en était pas à sa dernière métamorphose. En 1761, on le retrouve à Naples, où il fait la pluie et le beau temps à l'Opéra. Bientôt, le descendant du meunier de Thuringe est appelé à Londres à titre de représentant de l'école napolitaine. Il continue à fournir des opéras, sans abandonner la symphonie et le piano. Jean-Christian Bach conserve une part de rêverie germanique au milieu de la vivacité napolitaine ; on dirait un chêne dans un champ d'oliviers. Le maître de musique de la reine d'Angleterre fut surtout un honnête homme, plein de bienveillance pour son jeune compatriote ; il l'instruisit, l'endoctrina, l'encouragea, sans jamais exagérer ses

louanges. Wolfgang lui gardait une vive estime et une réelle affection. Longtemps l'influence de ce germano-napolitain se retrouva dans les compositions de Mozart.

Les connaissances musicales du garçonnet sont étonnantes. Ses notions générales sont nulles. Mit-il jamais le pied dans une école ? Traîné de cour en cour, comme un chien savant, il doit renoncer à toute instruction régulière. Sans doute, la finesse de son ouïe lui facilite l'accès des langues ; il apprend avec une rapidité prodigieuse le français, l'anglais et par la suite l'italien. Toutefois personne ne se soucie de lui meubler l'esprit, de lui donner l'habitude de la lecture, d'éveiller sa curiosité. En dépit de ses nombreux déplacements, il se montre indifférent aux arts plastiques et le restera toujours.

Mais Wolfgang est un instinctif. L'âme du musicien, ce creuset infiniment sensible, ne résiste pas à l'empreinte du monde extérieur. Depuis qu'il a quitté le pays natal, il se meut dans des châteaux de contes de fées. L'enfant passe par toutes ces demeures où les fameux architectes du siècle ont uni dans de délicates harmonies le charme secret des lignes, la noblesse des proportions, l'élégance discrète des ornements. Dans ses courts loisirs, il a erré dans les parcs peuplés de statues, foulé les pelouses bordées de buis taillés ; il a écouté le bruissement des feuilles, le chant des fontaines. Il détient en lui-même toutes les ressources de la grâce. Dans ce jeune cerveau, tout prend une forme musicale. Les nobles jardins que le petit virtuose ambulante traversa, les prestigieuses demeures dans lesquelles il fit résonner son archet furent les premiers éducateurs de celui qui sera l'incomparable architecte des sons.

III

VIENNE

Les Mozart ne firent pas long feu à Salzbourg. En octobre 1768, Léopold et Wolfgang débarquaient à Vienne. Chacun serrait sous le bras un violon dans son étui, et une épée dans sa gaine. Il convenait de faire bonne figure dans la capitale, où, six ans auparavant, le petit prodige recevait les applaudissements de la cour et de la ville et où des fêtes brillantes se préparaient pour le mariage de Ferdinand de Naples avec l'archiduchesse Marie-Josepha.

Un auteur du dix-septième siècle, le P. Diego Tafuri, appelait l'Autriche le « colosse angélique ». Cet immense empire qui s'étendait d'Ostende à Trieste était gouverné d'un château vieillot, digne d'un bailli de province. Par contre, la ville entière servait de communs à la cour. Chaque propriétaire avait l'obligation de réserver le deuxième étage de sa maison pour l'usage des gens du souverain.

Les grands n'imitaient guère la simplicité patriarcale du prince. « Monsieur, avait dit Montesquieu à l'un de ces seigneurs, je ne suis pas fâché de voir un pays où les sujets sont mieux logés que le maître. » Il en était de même des chevaux de l'empereur : deux

mille pur-sang battaient de leurs sabots le marbre des écuries somptueuses.

L'Autriche avait étendu sa domination sur l'Italie ; celle-ci, comme autrefois la Grèce, conquît ses vainqueurs. Des artistes de la Péninsule, ou bien des officiers du génie formés en Italie, élevèrent les palais de Vienne. Le lorrain Jadot de Ville d'Issey, qui construisit le bel hôtel de l'ancienne Université, ne put s'implanter dans cette capitale. Au dessin à la française, sobre et léger, les maîtres de l'Autriche préféraient l'ampleur italienne, les puissantes façades soutenues par le torse de géants paresseux.

Le récit d'un contemporain (1) nous introduit dans l'intérieur d'une de ces demeures : » On voyait des papiers peints, enluminés d'immenses citrouilles et de corbeaux indiens ; des tapisseries à figures ; des sièges en vernis blanc, à pieds de bouc ; des tentures chinoises ; des oiseaux empaillés entre des statuettes de Saxe. Du milieu du lourd plafond en stuc, les girandoles en cristal pendaient comme des glaçons menaçants. Ces pièces vieillottes semblaient vides en dépit de ce fouillis. Une douzaine d'êtres s'y mouvaient avec une précision d'horloge ; chacun se bornait aux gestes indispensables et se taisait quand il n'était pas obligé de parler. Une discipline occulte réglait chaque seconde du jour. Les enfants n'approchaient leurs parents qu'à certaines heures, appelant ceux-ci *Votre Grâce*, et terminaient l'entrée ainsi que la sortie, la demande comme le remerciement, par un baise-main et une révérence. »

Marie-Thérèse donnait le ton à cette société. Pieuse, laborieuse, austère, elle administrait son domaine avec l'application, la probité, la minutie d'une fermière couronnée. Dans son esprit, tout sujet

(1) Schoenholz, *Traditionnen*. Munchen, 1913, I. 3.

avait droit à sa bienveillance ; tout talent méritait des récompenses, des encouragements, proportionnés à son utilité pour l'Etat. Les musiciens de Salzbourg pouvaient s'attendre à une réception maternelle et mesurée.

Pour leur malheur, ils furent devancés par une intruse qui pénétrait partout sans se soucier des gardes et des chambellans : la variole. Depuis, la science a anéanti ce mal redoutable. Au dix-huitième siècle, il faisait trembler manants et têtes couronnées. Dans les instructions rédigées par Marie-Thérèse pour l'éducation de ses enfants, cette mère sévère écrivait : » Ne tolérez pas la peur, ni celle de la variole, ni celle de la mort. »

La gracieuse Marie-Josepha obéit-elle aux prescriptions maternelles ? Dans sa robe blanche de fiancée, elle ne devait guère penser au noir fléau. Celui-ci n'eut point pitié de sa tendre jeunesse. En octobre, après une courte maladie, elle mourait de la petite-vérole le jour même de la fête de sa mère.

Vienne pleurait et tremblait. Courtisans, voyageurs s'envolèrent comme une nuée de moineaux. La famille Mozart s'abattit à Brunn en Moravie. De là, elle se dirigea vers Olmutz, berceau des Schrattenbach. A peine descendu dans l'auberge de l'*Aigle Noir*, Wolfgang fut pris d'une fièvre violente. Le soir, il délirait.

A la levée du jour, Léopold courut chez le comte Podstatsky, ancien chanoine de Salzbourg, doyen du chapitre d'Olmutz. Le prélat, bravant la variole, s'offrit à recueillir le petit malade. Son médecin se rendit à l'auberge, on enveloppa l'enfant dans des fourrures et on le transporta dans l'hôtel du chanoine. C'est à cet homme de cœur que le monde doit d'avoir conservé Mozart. Nannerl aussi fut atteinte par la contagion. Tous deux guérèrent. Cependant Wolfgang

restait grêlé. Il composa un air pour le docteur qui l'avait soigné.

Enfin on put retourner à Vienne et demander audience à la souveraine.

Depuis la mort de François de Lorraine, survenue trois ans auparavant, sa veuve attristée ne vivait que pour le bien de l'Etat et le salut de son âme. Elle admettait la musique dans l'intimité du foyer ou au service de l'Eglise, toutefois n'appréciait que médiocrement les « bagatelles et fadesses » du spectacle.

« Pour ce qui en est du théâtre, écrivait-elle en 1772 à sa fille Marie-Béatrice, j'avoue que je préfère le moindre italien à tous nos compositeurs... Ceux-ci peuvent faire çà et là un bon morceau, toutefois les Italiens sont supérieurs pour l'ensemble. Pour l'instrumentation, un certain Haydn a des idées originales, mais ce n'est qu'un commencement. » (1).

Au château, les Mozart furent reçus en anciennes connaissances. On les pria d'attendre dans l'antichambre pendant que la famille impériale prenait le café. L'empereur Joseph lui-même vint les chercher. Marie-Thérèse écouta avec la compassion de la mère de famille le récit des angoisses de Marie-Anne pendant la maladie des enfants. L'empereur parlait musique avec Léopold et Wolfgang. Au cours de cette conversation, Joseph daigna demander au virtuose de douze ans s'il n'avait pas envie de composer un opéra et de le diriger lui-même.

Marie-Thérèse, en deuil de son mari et de sa fille, ne pensait guère à donner de la musique. Son fils, l'empereur, n'aimait pas la dépense. Les seigneurs avaient une crainte excessive de la variole et évitaient le petit pianiste, car le froid faisait ressortir les taches rouges dont son visage était criblé.

(1) Guglia, *Maria Theresia*. Munchen, 1917, II. 283.

Au milieu de cette inaction, Léopold se souvint de la boutade impériale. Il proposa à Affligio, concessionnaire de deux importants théâtres, de lui donner un opéra de Wolfgang. Cette prétention fit beaucoup jaser à Vienne : « Quoi, disait-on, aujourd'hui, c'est Gluck ; demain, ce sera un enfant de douze ans qu'on verra assis au clavecin et diriger son opéra ! »

Gluck était à son apogée. Le fils du garde-chasse du prince Lobkowitz avait conquis toutes les capitales de l'Europe. Depuis 1751, il vivait à Vienne, et y fit entendre tour à tour le grand ballet *Don Juan ou le festin de pierre*, une turquerie, *Le Cadi dupé*, en 1762 *Orphée et Eurydice*, enfin, un an avant l'arrivée de Mozart, *Alceste*.

Mettre en lice l'enfant de génie contre ce grand compositeur en pleine maturité était une folle entreprise. Pourtant Léopold bâtissait des espérances chimériques sur l'*opera buffa* de son fils qui devait assurer sa réputation à Vienne, voire lui ouvrir l'Allemagne et l'Italie.

Ces vues ambitieuses n'allaient pas se réaliser. Affligio choisit un livret médiocre, bâclé par un poète italien en vogue, Marco Coltellini. Wolfgang mit sur pied la partition avec son entrain habituel. Ce sujet burlesque : les artifices d'une coquette pour se faire épouser par un barbon, amusait l'enfant. Il mit son rire en musique. Beaucoup de choses dans ce scénario échappaient à sa compréhension. Comment le petit bout d'homme eut-il pénétré les épanchements amoureux de la belle Giacinta, désireuse d'un mari ?

« Un uomo d'ingegno

« Non fatto da legno »

(Un homme ingénieux - qui ne serait pas de bois.)

De l'inexpérience, de la naïveté, de la fraîcheur et quelques airs charmants, voilà la première œuvre

dramatique de Mozart : *La Finta Semplice*, opéra bouffe en trois actes.

Pourtant la *Fausse Ingénue* ne devait pas voir le feu de la rampe. Léopold cria à l'intrigue, remplit Vienne de ses doléances, qu'il alla porter aux pieds de l'empereur. Le tenace Salzbourgeois s'agita si bien qu'il finit par obtenir des dommages-intérêts.

Le bruit que l'on fit autour de cette affaire eut pour Wolfgang des conséquences heureuses : le docteur Messmer lui demanda un opéra-comique.

Le Badois François Messmer débuta dans la carrière médicale par une thèse ayant pour sujet l'influence des planètes sur le système nerveux. Grâce à l'aimant, il se piquait de conduire à son gré ce fluide à travers les méandres du corps humain. Par la suite, il se rendit compte que ce n'est pas le fer qui guérit, mais la foi dans le magnétiseur. Il abandonna donc l'instrument : sa force suggestive suffisait pour opérer des cures miraculeuses. La science officielle le traita de charlatan. Mais les femmes ne juraient que par lui.

La crédulité publique payait une forte dîme au fameux praticien. Sa maison de la Landstrasse était pourvue d'un théâtre de verdure. C'est pour cette scène que Mozart composa une sorte de pastorale comique. Favart en avait donné l'exemple avec *Bastien et Bastienne*, persiflage du *Devin du village* de Jean-Jacques Rousseau. Un auteur allemand, F. W. Weiskern, s'était plu à adapter la bluette de Favart. Berger, bergère, sorcier ! Que fallait-il davantage pour animer la verve du jeune Wolfgang.

En octobre 1768, sous les arbres dorés par le soleil d'automne, les invités du prince des magnétiseurs entendirent l'ouverture de *Bastien et Bastienne*, rapide introduction à la française, suivie d'une pastorale pleine de grâce alerte. Entre les phrases convention-

nelles de la déclamation, des airs charmants enchantent l'auditeur. tantôt des réminiscences de Philidor et de Monsigny, tantôt des chansons populaires que Wolfgang avait cueillies sur les lèvres des montagnards de Salzbourg ou des villageois autrichiens. C'est la première manifestation de la poésie populaire dans l'œuvre de Mozart.

Dans ce Vienne fin de règne, qui, à cinquante ans de distance, offre beaucoup de similitude avec le Paris de Louis XIV, le monde est digne, cérémonieux, solennel. La musique officielle a le même caractère. Wagenseil, le Lulli viennois, Hasse, Vanhall sont des maîtres pleins de talent, étouffés sous une gravité de président à mortier.

Par contre, dans les faubourg, la vie déborde. Les petites gens adorent le spectacle : arènes, combats de bêtes, arlequinades, tréteaux peuplés de fées, de revenants, de sorciers, voilà ce qu'il faut pour les satisfaire. De la grosse gaieté, la foule passe facilement aux larmes. La forme d'art qu'elle préfère est un mélange de farce et d'attendrissement, accompagné de chant.

Entre la plèbe et la cour, il y a une bourgeoisie cultivée et sensible : fonctionnaires, commerçants aisés, un grand artisanat, comme à Paris. Beaucoup sont des déracinés qui abandonnèrent pour la capitale les sites agrestes de leur enfance. Leur cœur a des balbutiements à la Jean-Jacques. L'expression musicale de cette nostalgie, la fleur des champs dans l'intérieur citadin, c'est le *lied*.

Wolfgang transcrit pour ces amateurs de cantilène un air de *Bastien et Bastienne* sur un texte légèrement modifié qui commence par la strophe :

« Daphné, tes joues de roses... »

On ne serait pas surpris d'entendre dans un salon de Paris cette ariette *Tempo di Menuetto*. Mais à la

même époque, au printemps 1768, il compose un vrai *lied* allemand :

« O joie, reine des sages »

Les paroles amphigouriques sont d'un poète à la mode, J. P. Uz. La mélodie de Mozart les transforme en idylle campagnarde.

Il continue à se produire dans les palais viennois. Il paraît dans les soirées du chancelier Kaunitz, du duc de Bragance, du comte Dietrichstein, de l'ambassadeur de Russie, du ministre de Hollande, du docteur Laugier, médecin de l'impératrice. Il va souvent à l'Opéra. Dans les salons, on lui demande d'improviser des variations sur les airs à la mode. Tous les auteurs à succès lui sont familiers : les Allemands Gluck et Gassmann aussi bien que les Italiens Scarlatti et Piccinni.

Il ne manque aucune des « Académies », où les excellents instrumentistes viennois exécutent des symphonies et tous les genres de la musique de chambre. C'étaient les débuts de cette école viennoise qui allait atteindre avec Joseph Haydn un si haut degré de perfection.

Wolfgang lui-même se remet à écrire des symphonies, exercices de rhétorique musicale, pleins de réminiscences auditives. Toutefois on reste frappé par certains passages d'une réelle originalité ; l'enjouement de l'auteur est voilé ça et là par un accent de mélancolie, bien surprenante à son âge.

L'enfant, élevé à l'ombre de la cathédrale de Salzbourg continue à cultiver la musique d'église. Léopold, toujours en quête d'une place avantageuse pour son fils, se lie avec le confesseur de l'empereur, le P. Parhammer. Cet important personnage venait de transformer et d'agrandir l'orphelinat de Vienne. Dans toutes les maisons dirigées par les P. Jésuites, l'éducation musicale tenait une place considérable.

Pour l'inauguration du nouvel orphelinat, Wolfgang reçut la commande d'une messe et d'un concert pour cors. Ces morceaux sont perdus et nous ne saurons jamais comment les pupilles des Révérends Pères sonnèrent le cor devant la cour et le clergé réunis. Les gazettes parlèrent avec admiration du maître de douze ans qui battait lui-même la mesure.

L'impératrice se montra généreuse ; l'empereur se borna aux louanges. Il promit toutefois son appui à Léopold au cas où celui-ci se déciderait à conduire Wolfgang en Italie.

Pour réaliser ce projet, on ne pouvait se passer de l'autorisation de l'archevêque. Or, il y avait plus d'un an que Léopold séjournait à Vienne. Sigismond de Schrattenbach finit par mander à son maître de chapelle qu'à partir de mars, ses gages lui seraient supprimés pendant son absence. Le musicien rongea son frein. Il ne veut pas se morfondre à Salzbourg jusqu'à l'époque où Wolfgang « atteindra un âge et une taille qui ôteront à ses talents leur caractère merveilleux. »

Le modeste traitement de chef d'orchestre archi-épiscopal constituait le seul gagne-pain de Léopold. Il se vit donc obligé de retourner à Salzbourg dans l'espoir de fléchir le Primat et de tenter à la première occasion le voyage d'Italie.

Wolfgang rapporte de cette année à Vienne de profondes impressions musicales. N'avait-il pas entendu l'*Alceste* de Gluck ? Le public viennois, assez routinier, en fut déçu. Léopold partageait l'opinion générale. Mais l'enfant, avec son sens inné de l'art, sentait la grandeur de ce drame musical d'une noblesse et d'une élévation de tragédie antique. Il préfère ces harmonies majestueuses aux opéras à la mode : *Partenope*, de Hasse et aux mélodies captivantes de l'homme du jour : Piccinni.

A l'âge de treize ans, il quittait Vienne, saturé de sensations musicales. Il venait de connaître le langage symphonique de l'école viennoise et toutes les variétés du drame lyrique. Ses impressions s'approfondissent, son horizon s'élargit. Mais à travers ses multiples travaux et études, la hantise du théâtre domine.

Sigismond de Schrattenbach reçut fort bien le jeune musicien dont on parlait tant à Vienne. Pour la fête de Sa Grandeur, on représenta au palais *La Finta Semplice*. En signe de satisfaction, le Primat accorda à l'auteur la charge honorifique de maître de concerts. Tout cela semblait de bon augure pour les projets d'Italie. Wolfgang se mit à étudier l'italien ; Léopold préparait l'itinéraire et recueillait des lettres de recommandation.

Le portrait d'un peintre local (1) nous montre Wolfgang avant son départ pour le Midi. L'air natal lui a rendu ses forces. C'est un adolescent à l'âge ingrat, aux traits un peu rudes, au nez spirituel, à la bouche bien formée. Juché sur son tabouret, une main sur le clavier, son regard se perd dans le vide, comme s'il scrutait le mystère de ses destinées au delà des Alpes.

(1) Au Mozarteum.

IV

L'ITALIE MUSICALE

L'homme du dix-huitième siècle partait pour l'Italie avec des sentiments fort différents des nôtres. Les romantiques n'avaient pas encore fait de tout ce qui touche la Péninsule un excitant pour l'imagination. Nos devanciers, ardents à s'informer, n'avaient pas érigé en culte l'admiration de la Renaissance. Dans ce temps-là, quelques savants, avides d'archéologie, allaient s'incliner devant les pierres de Rome, quelques amateurs de peinture s'extasiaient en face des figures boursoufflées du Guerchin et de ses émules. Mais le commun des mortels, peu soucieux du passé, considérait l'Italie comme un pays de soleil et d'aventures. Le nombre de ses souverains, la subtilité de leurs sujets, la beauté des femmes, le curieux mélange d'austérité et de licence dans les mœurs, le pittoresque des sites, l'aimable désordre de la vie publique et privée attirait au delà des Alpes ce qu'il y avait de meilleur et de pire dans la société de l'époque. Aucun étranger de distinction, aucun chevalier d'industrie ne manquait d'entreprendre son tour d'Italie.

Celle-ci avait ses colonies en Europe : des îlots de musique. L'Italie entière vocalise. Ajoutez à la

flexibilité du larynx l'agilité des jambes. De Londres à Pétersbourg, sur le tréteau, l'Italien domine : faiseurs d'opéras, chanteurs, cantatrices, castrats, ballerines, l'emportent sur les indigènes tant pour l'importance des gages que pour la faveur du public. Aussi, aux yeux du dilettante, l'Italie apparaît comme une sorte de Côte d'Azur musicale. Pour les artistes, elle constitue un conservatoire en plein air, mouvementé et éclatant de couleurs comme un tableau de Guardi.

Ce terme de conservatoire servait originellement à désigner les orphelinats dirigés par des ecclésiastiques. Le chant y tenait une grande place. N'était-ce pas le meilleur moyen pour plaire à Dieu et aux hommes ? « Je vous jure qu'il n'y a rien de si plaisant — rapporte le président de Brosset — que de voir une jeune et jolie religieuse, en habit blanc, avec un bouquet de grenades sur l'oreille, conduire l'orchestre et battre la mesure. »

Peu à peu, ces établissements d'éducation se transformaient en véritables écoles de musique. Chaque année, celles-ci lâchaient un essaim de cantatrices, de chanteurs, de compositeurs, d'instrumentistes. Dans les pays septentrionaux, la musique était en premier lieu la douce compagne du foyer. Dans la Péninsule, elle ne respirait qu'au milieu de la place publique. Tout spectacle était accompagné d'un orchestre ; le drame, la parade, tout était opéra. Les autres branches de la musique s'effaçaient devant cette favorite.

Pour étudier ses secrets, les plus fameux compositeurs du Nord, tels Hasse, Haendel, Gluck avaient séjourné en Italie : là, l'opéra primait tout. De magnifiques théâtres l'abritaient dans les grands centres ; dans les villes moyennes, des salles aussi importantes que celles de Paris. Le jeune étranger, avide de

s'instruire, allait trouver dans ce royaume du gosier une abondante source d'enseignement, la plus parfaite école de polyphonie vocale.

A Vérone, première étape des Nordiques qui descendent vers le pays des oliviers, le Maître de Chapelle de S. A. S. l'Archevêque de Salzbourg et son fils rencontraient un accueil bruyant et cordial. Tandis que la noblesse se disputait l'honneur de traiter les musiciens transalpins, le peuple se bousculait à l'église pour ouïr l'organiste de quatorze ans.

Dans cette ville, tout le monde était fou de musique, jusqu'au percepteur Luggiati. Le traitant mélomane fit peindre par son compatriote Cignaroli le portrait de Wolfgang assis auprès d'un clavecin, le violon à la portée de sa main. L'inscription du tableau (1) désigne le modèle comme « le plus suave des hôtes. » En effet, l'artiste a rendu fidèlement l'expression de douceur et de curiosité de l'ingénu.

Mais il faut s'arracher à cette hospitalité tumultueuse. Le vent aigre des Alpes fouette la face des voyageurs. Tout ce qu'ils touchent paraît glacé. Wolfgang, assure son père, a la figure et les mains tannées, comme un vétéran qui rentre d'une campagne d'hiver. Le vingt-cinq janvier 1770, ils arrivent enfin, grelottants de froid, à Milan.

Ils se logèrent au couvent des Augustins de San Marco. Le frère Alphonso, qui les servait, prit l'enfant en affection ; chaque soir, le bon religieux bassina le lit du petit étranger, très sensible à cette douce chaleur après ces nuits froides d'auberges.

Charmant imprévu de la vie italienne : les hôtes des moines passent leurs soirées à l'Opéra. Wolfgang se lie avec deux castrats à peine plus âgés que lui. Le comte Firmian, gouverneur du pays, invite les

(1) Collection de M. Alfred Cortot.

Mozart à dîner et offre à Wolfgang les œuvres complètes de Metastase habillées d'une somptueuse reliure.

Que la gloire de Métastase semble surprenante à celui qui a pris la peine de feuilleter ses innombrables volumes ! Quel déluge de vers, emportant pêle-mêle dieux, déesses, pâtres et bergères, tout le personnel d'un Olympe factice et d'une Arcadie poudrée ! L'abbé Métastase vécut presque centenaire et connu tous les honneurs. Poète attitré de la cour de Vienne, de 1737 à 1782, chaque année, il apprenait un mot d'allemand. Il mourut au quarante-cinquième.

Ses poèmes éblouissaient le garçonnet sans lecture qui avait l'admiration facile. D'ailleurs la pureté du langage de l'abbé en était digne. L'italien, harmonieux en soi, devenait sous sa plume de la mélopée.

Pour témoigner sa reconnaissance au comte Firmian, Wolfgang composa un récitatif avec violon et deux airs sur les paroles de Métastase. Les invités de Son Excellence purent applaudir la cavatine : *Per pietà, bell'idol mio* (par pitié, ma belle idole). Avec son merveilleux don d'assimilation, le jeune compositeur avait pénétré l'âme italienne.

Toutes les portes s'ouvrent devant les protégés du gouverneur, celles des salons aussi bien que celles des théâtres. Un tailleur de Milan livre manteaux en taffetas noir et masques blancs. En un tour de main, voilà nos voyageurs métamorphosés en cavaliers cisalpins. Léopold s'excuse de cette dépense auprès de sa femme ; une fois le carnaval passé, — lui écrit-il — ces oripeaux frivoles pourront servir de doublures à des vêtements plus sérieux.

Comme il sied pendant cette période de réjouissance générale, les deux Salzbourgeois se rendent en masques au spectacle, au cortège travesti dit *facchinata*.

Dans ce tourbillon, le fond de gaieté de Wolfgang se donne libre cours.

« Si on prononce le nom de la truie, — ajoute-t-il en post scriptum à un billet de son père, daté de février 1770, — elle arrive au galop : je vais bien, Dieu soit loué, et j'attends avec impatience l'heure d'avoir de vos nouvelles. J'embrasse la main de maman et j'envoie un gros baiser à ma sœur. Je reste le même... mais qui?... le même paillasse.

« Wolfgang en Allemagne, Amadeo en Italie. »

En effet, Léopold ne se contentait pas de la transformation vestimentaire. Ce nom de Wolfgang pouvait paraître insolite aux oreilles latines. Aussi le père soucieux choisit-il pour le débutant un nom d'une consonnance plus délicate : Amadeo.

Dans les lettres de Wolfgang-Amadeo à sa sœur, il n'est question que de *prima* et de *seconda donna*, de *musico primo* ou *secundo uomo*, de beau *cantabile*, de querelles entre auteurs et protagonistes. Il ne se plait que dans l'atmosphère de la scène, entre les bougies et les bravos.

Dans sa peinture représentant un concert donné lors de la naissance du dauphin, fils de Louis XV, Pannini a fixé l'aspect d'une salle de spectacle italienne (1). Il n'avait guère changé depuis cinquante ans. La couleur générale restait le rouge et l'or. Les tentures éclatantes des loges semblaient attiser le feu des girandoles. Ces loges étaient réservées aux femmes. Entre une épaule ronde et l'éventail prestement agité, on apercevait çà et là les yeux brillants du sigisbée. Les fauteuils confortables du parterre appartenaient aux hommes. La main rivée à leur haute canne, ces Messieurs s'entretennent avec animation. Dans leurs rangs, un seul spectateur silen-

(1) Ce tableau se trouve au Louvre.

cieux : un chien qui flaire le plateau du limonadier.

L'orchestre contribue au décor : cinq rangées de musiciens mi en rouge, mi en bleu. Les clairons élèvent leurs instruments vers le ciel comme s'ils voulaient abasourdir les anges des courtines.

Imaginez au lieu de cette fête officielle la représentation d'un drame lyrique. Accompagné par le son grêle du clavecin, l'air de bravoure retentit dans la salle. Le *primo uomo*, d'un signe de tête, remercie des acclamations et reste sur le tréteau dans une attitude avantageuse. C'est le tour des *soprani* ; tout enfants, ils avaient subi la castration pour conserver leur voix, ce qui ne les empêchait nullement de remplir des rôles d'amoureux. Mais les amateurs ajustent leur lorgnette : voici la déesse, la *prima donna* ! Ses roulades terminées, le clan des admirateurs éclate en tonnerres d'applaudissements ; la cabale adverse répond par des grimaces et des chuchotements gouailleurs derrière l'éventail.

Les auteurs sont contraints de se plier aux exigences des interprètes. Elles sont exorbitantes. Rien ne dépasse les prétentions des castrats ; voix d'enfants, hanches et vapeurs de dames. Avec leur virilité ils semblent avoir perdu toute mesure et toute retenue. Ajoutez à cela que ces amphibies se savent indispensables, surtout à Rome, où les femmes ne peuvent paraître sur les tréteaux.

Les cantatrices se font la guerre ; chacune voudrait la scène pour elle seule ; chacune ne se soucie que de l'air à grand effet que l'on va bisser. En dehors de la qualité de la voix, il convient en outre de tenir compte de l'autorité du protecteur.

Cependant tous ces travers disparaissaient au milieu de l'enthousiasme général que suscitait l'opéra. Dans ce pays, le culte de la belle voix était commun au grand seigneur et à l'homme du peuple. A la per-

fection de ces airs italiens, lesquels, au dire du Président de Brosses « ne laissent plus rien à désirer dans le monde quand on les entend » s'ajoutait l'adresse consommée de marier la voix humaine aux harmonies des cordes et des cuivres. Pour ces descendants de l'ancienne Rome, les planches remplaçaient le cirque. L'art vocal primait les affaires d'Etat. Le compositeur et ses interprètes tenaient la place des héros, héros poudrés et musqués.

Dans cette ambiance, le musicien rêve d'opéras comme la recrue de batailles. La fièvre d'auteur s'empare de Wolfgang-Amadeo. Léopold met dans la balance le talent de son fils et l'influence du gouverneur. Triomphe ! Amadeo est chargé de composer un *opera seria* pour la saison prochaine. Il touchera cent *gigliati* ; la ville de Milan le logera à ses frais. Le poète Cignasanti doit fournir le livret au début de l'été. Le sujet choisi est *Mithridate, Roi de Pont*.

Les Mozart profitent du loisir dont ils disposent jusqu'en automne pour entreprendre le tour de l'Italie. Ils s'arrêtent d'abord à Bologne.

L'amour de la musique, moins bruyant qu'à Milan, restait cependant profondément enraciné dans l'ancienne cité universitaire. On y trouvait beaucoup d'amateurs distingués, d'insignes exécutants, enfin un grand animateur : le Père Martini. Ce savant franciscain, qui avait commencé en 1757 la publication d'une *Histoire de la Musique* en cinq volumes, possédait une riche bibliothèque ouverte généreusement aux étudiants. Il préparait également sur le contrepoint un ouvrage qui allait voir le jour quatre ans plus tard. Ses lumières, l'élévation de son caractère, la bienveillance de son accueil lui assuraient une immense autorité. Son indépendance d'esprit égalait sa science : parmi tous les compositeurs italiens, lui seul avait le courage de dédaigner l'opéra.

Le docte religieux fut frappé par le talent d'Amadeo et lui accorda une amitié qui n'allait jamaisse démentir.

A Florence, résidence de l'archiduc Léopold, fils cadet de Marie-Thérèse, le marquis de Ligniville, chambellan musical du prince épris de musique, patronna Wolfgang-Amadeo. Le castrat Manzuoli, qui lui avait donné les premières leçons de chant, fut charmé de revoir son protégé d'autrefois. Cependant les voyageurs ne séjournèrent pas longtemps en Toscane, pressés d'arriver pour la semaine sainte à Rome.

Les voilà, bouche bée, devant Saint-Pierre. Léopold ordonne à son domestique de dire aux Suisses de les laisser passer. Tout le monde prend Amadeo pour un prince lointain accompagné par son gouverneur. Le Cardinal Pallavicini s'avance vers Amadeo et lui adresse la parole en ces termes : « Voulez-vous avoir la bonté de me dire, en toute discrétion, à qui j'ai l'honneur de parler ? » Le musicien décline son nom. Le prélat lève sa barrette : « C'est donc vous l'enfant célèbre dont on m'a tant écrit ! »

Comment ne les eut-ont pas pris partout pour des gens de qualité ? A Naples, l'adolescent attirera les regards féminins dans ses vêtements en moire couleur de feu, doublés d'azur, agrémentés de dentelles d'argent. Un habit cannelle à doublure verte donnera à Léopold l'assurance d'un homme de condition. Nos agréables espéraient voir le Vésuve paré de teintes aussi éclatantes qu'eux-mêmes, mais ils n'aperçurent qu'une légère aigrette de fumée et de flamme.

Le chevalier Hamilton, ambassadeur d'Angleterre, les accueillit fort gracieusement à la *Villa Angelina*, au pied du Vésuve. Ce grand curieux pratiquait la musique, collectionnait des vases grecs et étudiait les éruptions volcaniques. Au soir de sa vie, il allait unir son sort à celui d'un joli volcan blond qui s'appelait Emma Lyon. A l'époque du voyage des Mozart,

sa première femme, de son nom de jeune fille Miss Barlow Welsh, était encore en vie. Lady Hamilton, elle-même pianiste distinguée et ses amies s'employèrent à assurer le succès de la première audition du jeune virtuose. Elle lui rapportait cent-cinquante sequins.

Les Mozart ne frayaient — comme en témoignent les carnets de Léopold — qu'avec des princes et d'autres grands personnages. Ils avaient loué une voiture pour la promenade du soir. A la tombée du jour, l'interminable file d'équipages se déroulait lentement sur la rive. Les carrosses s'arrêtaient pour saluer la reine. Au crépuscule, les laquais qui se tenaient sur les marchepieds allumaient des flambeaux. Les minces fumées éphémères s'en allaient vers la fumée éternelle du Vésuve.

Au retour, on fit le voyage de Naples à Rome en vingt-sept heures, sans relâche. Arrivé dans leur logis, Wolfgang tomba dans un fauteuil et se mit à ronfler. Il se réveilla chevalier.

Le pape Clément XIV lui accordait l'insigne de l'Eperon d'or. Gluck avait obtenu la même décoration. Léopold rayonnait de joie quand il regardait la croix dorée épinglée sur la poitrine de son fils et l'entendait appeler *Signore Cavaliere*.

Ils ne manquaient aucun spectacle, aucun concert. Une des cantatrices les plus fêtées de Rome était la fille du peintre Pompeo Battoni. L'artiste renommé exprima le désir de peindre le chevalier fraîchement ému.

Battoni avait plus d'habileté que de naturel. Il s'appliquait à idéaliser son modèle qu'il transforma en une sorte de pâtre de salon. Ce petit bonhomme conventionnel, souriant et doux, n'a rien de Wolfgang-Amedeo, si ce n'est le rouleau de musique qu'il tient sous le bras (1).

(1) Ce tableau se trouve au Mozarteum.

Une autre effigie de ce temps donne de l'enfant prodige une vision embellie, greffée toutefois sur un fond de réalité. L'artiste, Johan Heinrich Tischbein, a peint avec un soin particulier la main de Wolfgang, blanche, légèrement charnue, aux doigts fuselés. Tischbein, Allemand formé auprès de Vanloo, traverse l'Italie pour aller demander des leçons au Vénitien Piazzetta. Le portraitiste rencontra-t-il son modèle à Naples, à Rome ou dans une autre ville de la Péninsule? Toujours est-il qu'il nous laisse un petit Mozart d'apparat, toile d'une belle qualité (1) qui reproduit — si on la délivre du fond de la flatterie — l'image vivante du chevalier de quatorze ans.

Bientôt son père et lui allaient poursuivre leur route vers Bologne. Le comte Pallavicini les reçut dans sa campagne *Alla Croco del Biacco*. Ce furent les Mille et une nuits des Salzbourgeois : un coureur et un laquais, affectés à leur service, se tenaient dans l'antichambre. Le linge de lit, au dire de Léopold, semblait plus fin que la chemise d'un gentilhomme ; tous les objets de toilette, y compris le vase de nuit, étaient d'argent.

Ils retournèrent en ville pour revoir le P. Martini. Le « Révérend Père Maestro » continua à donner des preuves de sa bienveillance à Amadeo, le recevait journellement, l'encourageait à poursuivre ses études du contrepoint et se plaisait à lui enseigner l'histoire de la musique.

Chaque ville italienne possédait une association d'amateurs et de musiciens, une « Académie ». Celle de la vénérable cité universitaire, l'*Academia Filarmonica*, jouissait d'une autorité particulière. Sur la recommandation du P. Martini, le chevalier Mozart présenta sa candidature.

L'épreuve solennelle consistait à improviser un

(1) Dans la collection de S. M. le Roi de Roumanie.

motet à quatre voix sur le texte d'une antienne de l'antiphonaire : *Quaerite primum regnum Dei*. Une demi heure après, le candidat terminait son travail. Les censeurs le félicitaient et l'assemblée proclamait à l'unanimité son admission.

Un artiste bolonais a peint l'académicien de quinze ans en compagnie du comte Baldassare Carrati, le protecteur de la compagnie, et d'un prêtre, sans doute le maître de chapelle Petronio Lanzi (1). Wolfgang, en habit bleu, penché en avant, tient dans sa main droite un cahier de musique couvert de son écriture. Son front est fuyant, la bouche à demi ent'ouverte, le teint a la pâleur de l'adolescent dont les nuits sont hantées par des images de femmes.

Sa voix mue. Cette altération l'ennuie fort. Il ne peut plus chanter ses propres compositions.

Après trois mois de séjour à Bologne, le nouvel académicien retourne à Milan afin d'achever l'opéra qu'il devait livrer pour la Saint-Etienne, le vingt-six décembre.

« Chère Maman, ajoute-t-il en post-scriptum à une lettre de son père, il m'est impossible de t'écrire beaucoup, car mes doigts me font très mal, à force d'écrire mes récitatifs. Je te demande de bien prier pour que mon opéra réussisse. »

Les répétitions donnent lieu à d'orageux démêlés avec les interprètes. L'éclat des voix se mêle aux odeurs de la poudre, du fard et des parfums. Ces furies sont parfois fort jolies et peu vêtues. Léopold ne lâche pas son fils d'une semelle. Enfin, toutes les prétentions de « la canaille des virtuoses » furent satisfaites. « Maintenant tout dépend du bon plaisir du public » mandait Mozart père aux siens. « Le jour de la Saint-Etienne, une bonne heure après

(1) Ce tableau fut découvert à Bologne par l'éminent directeur de la *Revue Musicale*, M. Henri Prunières.

l'*Ave Maria*, vous pourrez vous représenter en pensée le maestro Don Amadeo installé devant le clavecin au milieu de l'orchestre, et moi dans une loge, comme auditeur et spectateur, lui souhaitant bonne chance et disant pour cela quelques *Pater Noster* ».

La représentation, avec ses trois ballets, dura six heures, sans parvenir à lasser l'enthousiasme de l'auditoire qui ne cessait de crier : « Evivva il maestrino ! »

Le lendemain son nom était dans toutes les bouches. On l'appelait familièrement : *Il Cavaliere Filarmónico*. Sa renommée dépassait les mers ; on chargeait le copiste de transcrire la partition pour la cour de Lisbonne. L'académie de Vérone imita celle de Bologne et le reçut parmi ses membres.

Que valait en réalité *Mithridate* ? Du Racine de seconde main mis en musique par un garçon de quinze ans ne pouvait donner autre chose que de la rhétorique musicale. Le compositeur a imité avec habileté ses confrères italiens. Il s'est efforcé de créer des airs pouvant contenter les protagonistes et transporter le public. Dans sa partition, le chant domine ; l'orchestre ne tient que la place de dame d'atours.

L'auditoire accueillit favorablement la musique conforme à celle dont il avait l'habitude. Toutefois Léopold exagérait le succès. Il voyait déjà en imagination son fils éclipsant la renommée des compositeurs en vogue. Avec Naples, Venise était le grand marché de l'opéra. C'est là que Mozart père espérait trouver la suprême consécration et de fructueuses commandes pour l'auteur de *Mithridate*.

Ils arrivèrent à Venise la veille du Carnaval et descendirent Rio San Fantino, al Ponte di Barcaroli, dans la casa Cavaletti, chez un négociant allemand nommé Wider, ami des Hagenauer. Les deux filles de leur hôte, Rosa et Catharina, entouraient Wolfgang de leurs soins affectueux. Il les appelait « les

perles ». Elles alliaient la fraîcheur germanique à la gaieté vénitienne.

Les gondoles à proue en manche de violon remplirent de stupéfaction Léopold et son fils. Même dans le sommeil, il leur semblait que le lit s'inclinait doucement sous la pression du *barcarol*.

Le jour, ils se régalaient la vue, flânaient sur la Piazza, allaient à la Redoute où se mêlaient aux vénitiens coiffés du tricorne, le visage dissimulé sous le masque blanc. Mais ils se lassent vite de cette liesse, de ces travestis, de cette féerie bariolée. Les deux Salzbourgeois vont à la musique comme le cheval de bataille au feu. Dans cette ville mélodieuse, ils n'ont que l'embarras du choix.

« Il n'y a presque point de soirée qu'il n'y ait *académie* quelque part, — rapporte le président de Brosses — le peuple court sur le canal l'entendre avec autant d'ardeur que si c'était pour la première fois. L'affolement de la nation pour cet art est inconcevable. »

Venise possédait dix-sept théâtres, sans compter ceux de Padoue et de Vicence ; la moindre bourgade du territoire de la République s'enorgueillissait d'une salle de spectacle. Les patriciens subventionnaient une troupe de comédiens ou un ensemble de chanteurs comme on entretient de nos jours une écurie de course.

Dans ces théâtres, l'abondance des décorations contrastait singulièrement avec la pauvreté de l'éclairage. Quelques lampions répandaient des rayons discrets parmi les ténèbres du parterre, des chandelles de cire tremblotaient sur les pupitres de l'orchestre. Chaque spectateur apportait son lumignon qu'il tenait sous le nez de son voisin ou qu'il baissait pour lire sa partition.

En dehors des académies et des théâtres, on pra-

tique la musique dans les hôpitaux et dans les couvents. Les belles cantatrices se font entendre claudrées derrière de légères grilles ; au dehors, cavaliers et abbés écoutent ou lorgnent les jeunes recluses.

La vie vénitienne abonde en scènes musicales. Sur une toile de Longhi, on voit le petit patricien installé auprès de l'épinette, tandis que sa mère et sa gouvernante pincient la guitare. Même la courtisane se conforme à cet engouement général : chaque jour, sous la surveillance de son protecteur, elle prend sa leçon de chant, ce qui ne l'empêche nullement de lancer des œillades au galant flûtiste qui l'accompagne.

La mélomanie des Vénitiens et de leurs hôtes étrangers faisait de la ville des doges une sorte de cosmopolis musicale. Le candide Wolfgang-Amadeo et son père imposant se familiarisèrent vite avec leurs confrères de Venise. Ils connurent Galuppi, né dans l'île de Burano, appelé familièrement *Il Buranello*, le patriarche des compositeurs, petit vieillard spirituel et alerte, qui avait à son actif plus de soixante-dix opéras. Parmi les nombreux professeurs de musique, ils se lièrent particulièrement avec le claveciniste Andrea Luchesi qui allait devenir le maître de Beethoven, à Bonn.

La société vénitienne témoigne beaucoup d'intérêt aux deux Salzbourgeois. Les gondoles aux livrées des premières maisons du patriciat se balançaient à leur porte. Dans le journal de voyage de Mozart père, en dehors des noms de quelques compatriotes on ne rencontre que des « Excellences » : Cattarin Corner, Leonardo Venier, Dolfino Pepoli, Giovanelli, Grimani, Sagredo, Priuli, le patriarche Bragadino, enfin le comte Durazzo, ambassadeur d'Autriche.

« C'est dommage que nous ne puissions pas rester ici plus longtemps, — écrivait Léopold à sa femme, —

car nous sommes liés avec toute la noblesse qui nous accable d'invitations. »

Le chef de famille, naturellement glorieux, destinait les lettres adressées à Madame Mozart à servir de communiqués à l'usage des amis de Salzbourg. Ces missives rayonnantes de satisfaction ne correspondaient pas toujours à la réalité. En dépit de leurs succès mondains, Venise réservait une déception aux musiciens. Aucun impresario n'avait accordé à Amadeo la *scrittura*, le traité pour la livraison d'un opéra. Ces entrepreneurs de spectacles ne considéraient que le nom et la routine. Le nouveau venu ne pouvait réussir qu'à condition d'endurer un stage de patiente sollicitation.

La vie errante des Mozart ne se prêtait pas à ces exigences. L'archevêque réclamait son maître de chapelle. Au début de mars, une barque à voile emmenait donc vers Padoue les Salzbourgeois, escortés par leur hôte, son abbé et ses filles : Rosa et Catharina. Les adieux furent touchants. Mais le vent de la route emporta vite le souvenir des deux « perles ». A Vérone, les voyageurs descendirent chez le percepteur Luggiati. Une bonne nouvelle les attendait : grâce au comte Firmian, l'impératrice chargeait Wolfgang-Amadeo d'écrire une *sérénade*, sorte de ballet accompagné de chant, pour le mariage de l'archiduc Ferdinand avec Marie-Béatrice de Modène, qui devait avoir lieu en octobre, à Milan.

Rentrés à Salzbourg, les deux Mozart reprennent leur service à la cour. Léopold remplit l'office de deuxième chef d'orchestre. Il compte obtenir à bref délai de l'avancement. Ne sert-il pas Son Altesse depuis bientôt vingt ans ?

M. le maître de concerts Wolfgang tient le premier violon. Mais sa fonction essentielle consiste à fournir de la musique à l'archevêché.

Celui-ci en fait grande consommation. Au palais, il y a table ouverte pour les gens de condition. La chère est si abondante que des restes, la valetaille nourrit toute la ville. L'orchestre ne chôme guère pendant les repas. Aux marches et aux divertissements succède la *cassation*, cette symphonie de table qui se joue avec des intervalles entre les divers morceaux. Les instruments à vent prennent une place importante dans cette musique et animent le festin de leur joyeux brio. Aux occasions solennelles on adopte une note plus grave : la *licenza*, cantate en l'honneur de quelque grand personnage.

Quand Wolfgang quitte le palais du Primat il n'a qu'à franchir la place pour atteindre le Dôme. On dirait que des anges ayant le goût de la pierre trop blanche l'ont apporté de Rome par les airs. En réalité, la cathédrale fut commencée vers la fin du seizième siècle sur les plans de Santino Solari, architecte originaire de Côme et consacrée trente ans après sous le règne de Mgr Paris Lodron.

Ce nom du prince de l'église, évoquant les trois Grâces, est familier à Wolfgang. Chaque jour celui-ci lève la tête vers le lion issant des Lodron apposé sur le fronton de l'édifice, avant de pénétrer dans la nef immense et glaciale. D'un pas lesté, il grimpe l'escalier tournant qui le conduit à son poste : la tribune d'orgue. En face, deux loges vitrées permettent aux dames de condition d'assister au service sans s'enrhumer. Le petit maître de musique de seize ans — qui dirige lui-même ses œuvres — se dresse au pied de l'orgue comme un chevalier de conte de fées devant une bête apocalyptique. Il lève son bâton et domine le vaste sanctuaire.

Il est né à son ombre. Sa foi est familière comme celle d'un neveu de chanoine. Il pense à Dieu avec la

joyeuse tendresse d'une visite à l'aïeul. Dans son enfance, Wolfgang chantait ses prières. Il ne fait que continuer, secondé par la science acquise en Italie. Que ce soit un offertoire, une messe, des cantates, des litanies, ou l'oratorio *La Betulia Liberata* — l'oratorio remplaçait l'opéra pendant le carême — il subordonne l'orchestre au chant, le chœur à l'air. Il a rapporté d'Italie le culte de la beauté vocale.

Ses souvenirs d'Opéra, la ronde des bacchantes imaginaires des nuits chaudes de Milan, s'effacent devant un frais visage. Thérèse Barisani, amie de sa sœur, était la fille du médecin archiépiscopal, vieillard au teint parcheminé, aux petits yeux en tête d'épingle. Thérèse, vive et fraîche, souriait au jeune voisin. Elle l'oublia le jour de ses fiançailles avec un opulent personnage. L'amoureux déçu se réfugia dans le travail.

D'ailleurs le moment de retourner à Milan approchait. En août, par une chaleur accablante, il descend dans un logement comme on n'en trouve guère que dans cette ville : au-dessus, un violoniste ; au-dessous, un autre violoniste ; dans la chambre voisine un maître de chant ; en face, un hautboïste. Au milieu de ce vacarme, Wolfgang-Amadeo compose sur le poème de Parini la « serenata » commandée par l'impératrice : *Ascanio in Alba*.

Les noces royales remplissaient Milan de leur faste joyeux. La date de la première représentation fut fixée au dix-sept octobre.

Ballets, chœurs, pantomimes, rien ne manquait dans cette œuvre de circonstance. Déesses, nymphes, faunes et bergères s'ingéniaient à encenser les nouveaux mariés. Manzuoli tenait le rôle de *primo uomo* ; c'était la revanche pour ses leçons à Londres. La pastorale allégorique, animée de danses et de chants, ravit les princes. Ferdinand s'empessa d'écrire à

l'impératrice pour solliciter l'autorisation d'attacher le juvénile auteur à sa personne.

Hélas ! que Marie-Thérèse avait changé depuis les jours de Schoenbrunn où elle tenait le petit Wolfgang sur ses genoux. L'heureuse mère de famille s'était transformée en veuve au cœur durci par le chagrin et le devoir. Avec cela, elle partageait un préjugé fort répandu à son époque. La mésestime attachée aux comédiens — ne leur refusait-on pas la sépulture en terre sainte? — avait déteint sur les virtuoses(1). Il semblait indigne d'un prince de souffrir dans l'état de sa maison des artistes qui, ne lui réservant pas l'exclusivité de leur talent, se produisaient en public, à la manière des baladins. Voilà pourquoi la suggestion de son fils contraria vivement la souveraine.

« Vous me demandez de prendre à votre service le jeune *Salzburger*, — répondait-elle en français le 12 décembre 1771 à l'archiduc. Je ne sais comme quoi, ne croyant pas que vous ayez besoin d'un compositeur ou de gens inutiles. Si cela pourtant vous ferait plaisir, je ne veux vous empêcher. Ce que je dis, est pour ne pas vous charger de gens inutiles, et jamais des titres à ces sortes de gens comme à votre service. Cela avilit le service, quand ces gens courent le monde comme des gueux... »

Il était écrit que Mozart ne réussirait pas dans les cours. L'archiduc se résigna. Marie-Thérèse fit remettre à Wolfgang une montre garnie de diamants, ornée du portrait en émail de la donatrice.

En attendant le carnaval de 1772, il retournait, exténué, à Salzbourg. Le jour même de son arrivée, Sigismond de Schrattenbach, Primat de Germanie,

(1) Cette prévention survécut jusque dans le dix-neuvième siècle. Louis-Philippe refusait d'accorder la croix de la Légion d'honneur aux virtuoses.

prenait une dernière prise de tabac d'Espagne et rendait son âme à Dieu.

Le chapitre trouva dans sa succession une magnifique vaisselle en or, des caisses vides, et, éparpillés dans des fonds de tiroirs ou sous des liasses de papier, plus de deux cent mille florins.

Pendant que Mme Mozart s'employait à soigner son fils languissant des suites de son surmenage en Italie, de nombreux prétendants tissaient leurs trames pour obtenir l'héritage de Sigismond. Cette compétition finit par la victoire du candidat de la maison d'Autriche : Hieronymus Colloredo.

Le nouveau prélat, — depuis sa quinzième année chanoine au chapitre de Salzbourg, — était fils du prince Rodolphe Colloredo, vice-chancelier de l'Empire et de Marie Stahremberg. Un précepteur français, Casimir Villersy, avait commencé son éducation : elle fut achevée dans un collège de Rome.

Grand seigneur éclairé, altier, impassible, il se pliait néanmoins facilement aux suggestions de son entourage, et comme il sied à un prince, il se montrait sensible aux murmures des subalternes. Succédant à un homme bénin et voué au gaspillage, il versa dans la plus stricte économie. Ses penchants personnels se rencontraient là avec les nécessités de son diocèse. En dépit de nombreuses suppressions, sur quatre cent mille florins de revenus, de son duché, plus de la moitié était absorbée par les frais de la cour.

Hieronymus maniait lui-même le violon. Il accorda sa bienveillance au jeune Mozart, le confirma dans sa charge de maître des concerts et lui fixa un traitement de deux cent cinquante florins.

Pour l'intronisation du Primat, Wolfgang composa une « serenata » : *Il Sogno di Scipione*, œuvre d'occasion qui ne survit que par la pureté de l'*andantino*.

Le musicien célébrait par des harmonies célestes l'avènement de l'homme qu'il allait exécuter.

Léopold fut moins bien partagé. Il espérait la place de premier maître de chapelle. Mais tout comme l'impératrice Marie-Thérèse, l'archevêque ne faisait pas grand cas des musiciens allemands et appréciait fort les Italiens. Aussi préféra-t-il à Léopold Mozart l'obscur Domenico Fischietti.

En automne, les Mozart retournaient à Milan. Le comte Firmian les convoquait à toutes ses réceptions. L'archiduc Ferdinand, gouverneur général de la Lombardie, les traitait avec une distinction particulière. Quand Wolfgang-Amadeo se mettait au clavier, les applaudissements faisaient vibrer les cristaux des girandoles et trembloter les diamants des belles auditrices.

Enfin, le vingt-six décembre, ce public de haut parage eut la primeur de *Lucio Silla*, drame musical en trois actes du chevalier Mozart et de Giovanni da Gamerra. Le sujet choisi par l'écrivain lombard n'était pas heureux : des Romains de théâtre qu'il tirait comme des marionnettes. Avec cela, par un curieux revirement de goût, le compositeur avait accentué le rôle de l'orchestre et mécontenté les chanteurs qui considéraient la musique comme l'humble servante de leur virtuosité vocale.

Léopold expédiait à Salzbourg un bulletin de victoire. Toutefois les initiés n'ignoraient pas l'insuccès de *Lucio Silla*, à tel point que Michel dall'Agata, directeur du théâtre *San Benedetto* à Venise, renonça à donner un opéra d'Amadeo pendant le carnaval de 1773, comme il en avait eu l'intention.

Mozart père entreprend des démarches auprès du chambellan Ligniville afin d'attacher son fils à la cour de l'archiduc Léopold, résidant à Florence. Cependant le Primat réclame son maître de cha-

pelle. Celui-ci temporise, invoque son état de santé, ses « maudits rhumatismes ». Pour rassurer sa femme, il ajoute en langage chiffré que sa maladie n'était qu'un prétexte pour demeurer en Italie.

Les nouvelles de Florence apportent encore une déception. Il faut croire que l'archiduc se heurta auprès de l'impératrice aux mêmes scrupules que ceux qu'avait rencontrés antérieurement son frère Ferdinand.

Ainsi, tous les efforts de Léopold pour assurer une situation bien rétribuée à son fils échouèrent. Il fallait penser au retour.

« Aujourd'hui, mandait Léopold à sa femme en février 1773, je ne puis t'écrire seulement quelques mots, car c'est le dernier jour du carnaval. Tout le monde, ici, semble atteint de folie.

« Nous partons en deux ou trois jours... Il n'y a rien à faire pour l'affaire que tu sais (1). Dieu nous destinera autre chose.

« Nous nous portons bien. Nous allons aujourd'hui à l'Opéra et au bal qui suivra, il commence à une heure du matin et durera jusqu'à l'heure de la messe.

« J'ai du regret de quitter l'Italie. »

Quand Léopold et Wolfgang arrivèrent à Salzbourg, Nannerl fut frappée par « le teint jaune welche » de son frère.

Le genre de vie qu'il a menée en Italie explique aisément l'altération de son aspect. Ces quatre années représentaient un travail immense. Mozart s'est appliqué à étudier toutes les manifestations de l'art musical dans la Péninsule. Il a saisi son génie et s'est approprié ses méthodes. Dans ce pays où l'on improvise un air avec la rapidité que l'on met à griffonner un billet doux, il a acquis l'aisance et la promptitude

(1) Allusion à ses démarches auprès du grand-duc de Toscane.

de l'expression. Sa fécondité est étonnante ; à son retour du dernier voyage d'Italie, il a cent soixante-sept œuvres à son actif. Seul le travail manuel de transcrire un tel nombre de compositions constitue une tâche excédante. Rien de surprenant, s'il signe souvent ses lettres : « Wolfgang-Amadeo, qui a mal aux doigts. »

Sa facilité ne va pas au détriment de la profondeur. Ce garçon est admirablement équilibré. Les leçons de contrepoint du savant Père Martini ne diminuent pas sa vivacité naturelle. A la manière des vrais talents, il ne s'enferme pas dans la routine ; son esprit en éveil vagabonde sans cesse à travers des voies nouvelles. A Milan et à Venise, il s'initie à l'art de l'opéra, il connaît le bel ordre et la discipline de l'orchestre, le style limpide de l'instrumentation italienne. Pourtant, chaque fois qu'il revient à Salzbourg, il se retrempe dans la musique allemande.

Il apprend à broder dans toutes les manières ; seul le canevas ne change pas : sa personnalité.

Quand Burney, docteur en musique de l'Université d'Oxford, demanda à Galuppi ce qu'il entendait par bonne musique, le vieillard répondit :

« Vaghezza, chiarezza e buona modulazione. »

— Beauté, clarté et bonne modulation.

Wolfgang-Amadeo possède toutes ces qualités. Il y ajoute quelque chose qui lui est propre : l'instinct de la hauteur et de la pureté.

Voici pour l'évolution du compositeur. Il est moins aisé de scruter celle de l'homme.

Il ne lisait guère et voyait avec cette vision particulière des musiciens pour lesquels toutes les sensations se manifestent en sons. Il vivait sous la tutelle paternelle, constamment surveillé, souvent censuré, ses moindres velléités d'indépendance comprimées sous une férule enguirlandée de fleurs.

Il courait les routes, descendait dans la cloison de l'orchestre, frottait de colophane son archet ou touchait de l'épinette d'accompagnement ; à peine les derniers échos des applaudissements évanouis, les chandelles mouchées, il reprenait sa vie errante. Il récoltait des épées, des tabatières, des montres, la croix, un titre de chevalier. Tout cela ne remplaçait pas un intérieur paisible, des amitiés, un guide, une inspiratrice.

La présence et les conseils paternels ne parvenaient pas à combler ce vide. Certes, Wolfgang aimait tendrement ce père honnête, opiniâtre, bougon, souvent aigri par les soucis matériels. Les déplacements coûtaient cher et ne rapportaient pas grand'chose. Au dire de Léopold, on les payait surtout « en admiration et en bravos ». Ces préoccupations n'étaient pas faites pour atténuer les aspérités de son naturel. Ajoutez à cela qu'il y avait entre les deux Mozart le mur secret qui sépare une nature poétique d'un tempérament rebelle à toute fantaisie. Ainsi apparaissent peu à peu les éléments du conflit qui désunira plus tard le père et le fils.

A dix-huit ans son caractère se dessine, son talent s'affirme. A la tête de l'orchestre, c'est un maître sûr de lui-même ; au dehors, c'est un adolescent assujetti, inquiet et rêveur.

L'âge de la puberté l'a surpris au milieu des coulisses des théâtres, où le libertinage, le vice s'étaient au grand jour, où les conversations grivoises commentaient avec complaisance et absolvaient par un rire moqueur les pires désordres. Il vivait pur au milieu du feu des chandelles et de l'éclat du plaisir. Sa foi était profonde. Avec cela, son père lui avait inculqué de bonne heure l'effroi de l'enfer terrestre : les maladies vénériennes.

Parmi les nymphes d'opéra et tous les genres de

belles damnées, il gardait ses mœurs de séminariste. Mais ses sens étaient en éveil. A présent, il ne se serait certes pas essuyé la bouche après le baiser de Mademoiselle de Gudenus, comme autrefois à Vienne. Son imagination ne résistait pas aux nuits italiennes, ces nuits bleues-noires d'une volupté étouffante. Avec ses jolies manières, sa mise soignée, son front trop grand, ses yeux implorants, couleur de myosotis, il était bien l'image du chérubin chaste, le cœur gonflé d'un désir vague et inassouvi. Ce juvénile Saint-Antoine respirait entouré d'une tentation perpétuelle. Trop de vertu et trop d'imagination ne sauraient s'associer sans aller au détriment de la volonté. Pour cet artiste d'une lancinante sensualité cérébrale, la continence au milieu du tourbillon de volupté sera l'école de la faiblesse. Cet esprit si vif et si pénétrant en matière musicale restera un chimérique à l'égard de la femme.

ANNÉES D'IMPATIENCE

Dans le silence de la rue *Aux Blés*, les Mozart continuaient à forger des projets. L'absence du Primat leur permit bientôt d'entreprendre une dernière tentative pour trouver une situation avantageuse : tous deux se rendirent à Vienne.

L'impératrice les reçut avec de bonnes paroles. Le jour de la Saint-Ignace, on exécuta une messe de Wolfgang chez les Pères Jésuites, écrite à l'intention de Dominique Hagenauer, fils de leur propriétaire, qui était entré dans les ordres. Les amis viennois accueillirent avec effusion Léopold et Wolfgang. Il y eut concert chez le docteur Messmer. On entendit les opéras du chevalier Glück, les symphonies et les quatuors de Joseph Haydn. Enfin, les deux voyageurs repartirent pour le pays natal, sans argent et sans place. En cours de route, ils firent le pèlerinage à Saint-Wolfgang. Après s'être prosterné aux pieds de son patron, le bienheureux bâtisseur d'églises, le musicien retourna à Salzbourg, dans le silence de la vie de province.

Salzbourg était un fief ecclésiastique tout en rochers ; ses seules ressources lui venaient de l'in-

industrie de ses habitants. En 1731, l'archevêque Firmian avait ordonné l'expulsion des protestants et privé son Etat de ses plus laborieux sujets. L'administration désuète de Sigismond fit le reste. Vers le milieu du dix-huitième siècle, la ville somnole et décline : peu d'affaires ; pénurie de numéraire ; des bourgeois écrasés par les impôts ; des fonctionnaires mal rétribués.

Un cadre magnifique abritait cette vie modeste. Presque tous les archevêques sortaient des collèges de Rome ; aussi chacun s'employa-t-il à transplanter un morceau d'Italie dans sa résidence. Sur l'emplacement de l'antique cathédrale, brûlée en 1598, se dressait le grandiose sanctuaire en marbre de Santino Solari. Les vénérables églises romanes ou gothiques qui avaient résisté aux injures du temps furent fleuries d'autels fastueux, dans le style du *Gésù*. Comme à Rome, des tritons aux joues gonflées se penchaient sur les vasques contournées des fontaines.

Les princes de l'église qui gouvernaient Salzbourg avaient des passions assez disparates : la musique et l'équitation. Les pur-sang du Primat habitaient un palais (1). L'hippodrome se terminait par une vaste arène. Des loges creusées dans le roc permettaient à des centaines de spectateurs d'admirer l'habileté des cavaliers et la noble allure des chevaux. En sortant du manège, on se trouvait en face d'une royale piscine aux balustrades ajourées, décor digne d'abriter la chaste Suzanne. Pourtant des fresques de grandeur nature, représentant des élégances chevalines, ainsi que la statue d'un étalon cabré, ne laissaient aucun doute sur la destination de ce monument : c'était l'abreuvoir des écuries archiépiscopales.

(1) Transformé de nos jours en Opéra.

Leurs Altesses témoignaient moins de souci pour la commodité des musiciens. Cependant leur nombre était considérable et ils avaient à leur tête des maîtres renommés. Trente chanteurs, quinze enfants de chœur et une centaine d'instrumentistes, soit allemands, soit italiens figuraient sur les états de la Cour. Cajetan Adlgasser, digne élève des grands précurseurs germaniques, occupait la place de premier organiste. Le Bolonais Lolli dirigeait la chapelle, secondé par Léopold Mozart et Jean-Michel Haydn, frère cadet de Joseph.

Le goût éclectique de Colloredo ne se borna pas à la musique. Il fit construire un théâtre. Grand liseur, il exhortait les censeurs à l'indulgence, — mansuétude qui attira de nombreux gens de lettres dans la ville ecclésiastique. Il combattait le fanatisme et les superstitions. Selon l'ancien usage, la veille de la Saint-Jean, tous les carillons de son diocèse s'agitaient jusqu'à l'aube pour éloigner les sorcières. Hieronymus interdit ce sabbat de bourdons.

D'abruptes falaises de granit enserraient la cité. Les maisons poussaient en hauteur. Recroquevillés derrière les grilles ouvragées à l'italienne de leurs logis, les bourgeois vivotaient enlisés dans cet exclusivisme municipal que l'on retrouve encore de nos jours dans certaines villes de province. Une lignée d'ancêtres salzbourgeois constituait à leurs yeux le suprême mérite. Au regard de Léopold et des siens, un long séjour, un office de cour et des services respectables n'avaient pas effacé entièrement la nuance de défaveur s'attachant à ceux qui n'avaient pas leurs racines dans l'enceinte de la commune. Ces citoyens authentiques apparaissaient défiants, parcimonieux et secrets ; en dépit de leur dévotion, ils s'adonnaient çà et là aux pratiques de l'alchimie. Au bout des rues étroites, le vent agitait

les enseignes avec un cliquetis plein de mystère.

La rondeur native des Allemands du Sud atténuait les mœurs rigides de ce petit patriciat. Pourtant en face des naïfs portraits exécutés par des peintres locaux, on reste frappé par le contraste entre les habitants éétriqués et les superbes palais qui les virent naître.

La vie populaire, au contraire, était empreinte d'une exubérante liesse. Le peuple raffolait de farces, de spectacles, de cérémonies. Il en était largement pourvu. Processions, entrées solennelles, drames sur le tréteau de foire, comédies exécutées par les écoliers dans l'Université tenue par les Bénédictins attiraient la foule, alimentaient les conversations et remplissaient d'animation les places monumentales et les voies bordées de nobles façades peintes en ocre de la petite capitale.

Vert et humide en été, d'un blanc immaculé en hiver, le paysage avait toujours de la grandeur, grâce à l'âpre ciel alpin, peuplé de fantasques nuages qui avancent en larges poussées vers l'Italie !

Faut-il en chercher la cause dans ces redoutables courants aériens, ou bien dans le branle des cloches qui sonnaient sans arrêt ? Toujours est-il que, de mémoire d'homme, on ne vit de rossignol à Salzbourg.

Une ville où les architectures étaient hardies, les âmes assoupies, où les eaux des Alpes allemandes s'écoulaient dans des fontaines italiennes, où les cloches vibraient sans relâche, les orchestres résonnaient du matin au soir, mais d'où l'imprévu, la fantaisie étaient bannis et d'où le rossignol se détournait, voilà l'endroit dans lequel Mozart vivait à vingt ans.

Le chevalier Amadeo redevient le sieur Wolfgang Mozart, fonctionnaire musical. Il se renferme entre ses souvenirs et ses espérances, plus que jamais passionné de son art.

Son voyage à Vienne avait eu pour Wolfgang un résultat important : il connut Haydn.

Joseph Haydn vit le jour dans la chaumière d'un charron à Rohrau, en Autriche. Haydn veut dire lande. Cette lande qui s'étendait entre l'Autriche et la Hongrie, région frontière où deux peuples se mêlent, fut toujours une pépinière de musiciens. Après le travail, les gens se réunissaient pour entonner les vieilles chansons du terroir. Ce fut l'éducation première de Joseph Haydn. Il la poursuivit à Vienne, dans le chœur de la cathédrale de Saint-Etienne, perdit sa voix et connut les heures difficiles d'un obscur maître de piano. Parmi ses élèves, il y avait les deux filles du perruquier Keller. Le claveciniste s'amouracha de l'aînée. Elle prit le voile. Sur quoi son père décida le bon Haydn à s'accommoder de la cadette. Choix malencontreux ! Haydn disait de son épouse : « Il lui est bien égal d'avoir pour mari un savetier ou un artiste. »

En 1761, le prince Esterhazy l'engageait en qualité de chef d'orchestre. Il passait l'été sur les terres de son maître, l'hiver au palais Esterhazy, à Vienne, travaillant avec une application de bon artisan et une égalité d'humeur de paysan sublime.

Les Italiens, particulièrement les Napolitains, ne dédaignaient pas les éléments populaires, mais ceux-ci, apportaient le plus souvent une légère nuance de trivialité dans leurs ingénieuses partitions ; on eut dit une fille des champs tortillant son tablier au milieu des princesses du tréteau. Le fils du charron de Rohrau releva la musique du peuple ; il fut un chercheur d'or en même temps qu'un merveilleux orfèvre. Tout ce que les siècles avaient amassé de fraîches mélodies dans ces régions touchées de la grâce musicale, — aussi bien que les chants antiques des autres nations — il le

recueillit, l'épura et l'enchâssa dans ses compositions qui respirent sa science, sa dignité, sa noblesse d'âme.

Comme son aîné, Michel Haydn débuta dans la chapelle de Saint-Etienne, à Vienne. Dès 1762, on le trouve en qualité de maître des concerts et organiste archiépiscopal à Salzbourg. Plein d'aisance et d'agrément, il tâta à toutes les branches de l'art. Ce joyeux viveur n'avait ni le recueillement, ni la conscience, ni la vigueur de son frère. Michel, c'était Joseph en robe de chambre. Cependant le grand Haydn résidait à Vienne ou à Esterhaz ; Michel habitait Salzbourg et voisinait journellement avec le maître de chapelle et son fils. Après Schobert et Jean-Christien Bach, les deux Haydn furent les inspireurs du jeune Mozart.

Le génie n'imité pas ; il assimile et marque de son sceau tout ce qu'il touche. Ce fut le cas de Wolfgang. Son activité se partage entre la symphonie, la musique de chambre, enfin les divertissements et les compositions religieuses auxquels l'obligeaient ses devoirs professionnels. Ses habitudes de labeur, l'existence monotone et sévère qu'il mène dans la petite capitale le poussent à produire sans relâche. Quelle riche sève, quelle réceptivité et quelle variété d'invention ! Il est ouvert aux influences les plus diverses. Pourtant, qu'il retourne à l'Autriche à travers Haydn, qu'il se nourrisse de ses réminiscences d'Italie, qu'il puise lui-même aux sources populaires dans ses suites de danses pour le Carnaval de Salzbourg, il donne à tout une forme d'émotion personnelle. Sous sa main, tout devient ample, noble et aisé ; avec une grâce infinie, il unit le grave sentiment germanique, l'enjouement tendre des Autrichiens et l'expression passionnée de cette Italie qu'il connut sous les brumes de Londres, qu'il

aima sous son ardent soleil, qui le hantera toujours et qu'il ne reverra jamais.

Justement on lui soumet un médiocre poème du Romain Pasquale Anfossi : *La Finta Giardiniera*. Sur l'intervention du chanoine de Zeill, Maximilien III de Bavière commande à Wolfgang un opéra-bouffe sur ce livret.

Un voyage d'hiver de Salzbourg à Munich n'était pas une mince entreprise ! Il fallait se munir de fourrures, de bottes, de sacs à pieds. Installé dans la chaise de poste, le voyageur se voyait recouvert de foin jusqu'aux hanches. Ce fut dans cet attirail que les Mozart atteignirent Munich en décembre 1774.

« La jardinière supposée » ou les aventures de la belle comtesse Sandrina ainsi travestie, dépassaient en sensiblerie et en incohérence puérile les pires livrets de l'époque. C'est pourtant sur ce texte que le compositeur dut s'acharner. La première représentation eut lieu le 13 janvier 1775. Un tonnerre d'applaudissements et des cris de *viva maestro* accueillirent la musique, « étonnement agréable » au dire de Léopold. L'auteur fut admis au baise-main de l'Electeur et de l'Electrice.

Le lendemain, l'archevêque Hieronymus vint rendre visite au couple électoral. Aux courtisans qui complimentaient le prélat du succès de son maître de concerts, il ne répondait que par une inclination de tête et un haussement d'épaules.

La tiédeur de son Altesse correspondait à celle de l'opinion publique. Au lieu d'un opéra-bouffe brillant et frivole, que l'on attendait de lui, Mozart avait créé une œuvre disparate : tantôt d'habiles concessions au goût italien, tantôt des passages de drame lyrique, d'une inspiration trop sincère et trop émue pour une pièce destinée à égayer les auditeurs. *La Finta Giardiniera* ne resta que peu

de temps au répertoire. En mars, Léopold et Wolfgang quittaient Munich « avec un trou dans la bourse ».

A Salzbourg, il retrouve le cercle de famille, sa vie laborieuse, sa secrète langueur. Les Mozart avaient abandonné l'étroite rue *Aux Blés* pour un logis donnant sur la place spacieuse qui s'étend devant l'église Saint-Blaise. A proximité, le palais de Mirabel dressait sa façade rose de villa italienne. Au milieu de ses parterres, on voyait des statues façonnées par le ciseau d'artisans habitués à travailler le corail. Les charmilles, les tonnelles fleuraient bon. Les grappes du lilas dépassaient les enclos des hôtels canoniaux, domiciles de seigneurs ecclésiastiques avertis et lettrés, qui regardaient Salzbourg comme une villégiature en attendant la mitre. La musique constituait leur passe-temps préféré.

Il en était de même pour les dignitaires de la cour. Quelques grandes maisons d'Autriche ou de Bavière se partageaient ces charges. Le grand-chambellan Georges-Antoine d'Arco, le grand panetier, Charles d'Arco, le maréchal de la cour Nicolas Sébastien Lodron, le capitaine des gardes, du même nom, le maître de cérémonies François Firmian et le chanoine Firmian — frères du gouverneur de la Lombardie — enfin le comte de Zeill, évêque de Chiemsee formaient l'entourage intime du Primat. Le second degré était occupé par les hobereaux, dans le langage local, « la noblesse sauvage », composée de gentilshommes fort désargentés et d'autant plus vains de leurs quartiers. On rencontrait néanmoins dans ses rangs des personnes d'une réelle distinction d'esprit, comme un médecin, le docteur Barisani et des gens de robe, les Gilowsky d'Urazowa. Tous connaissaient Wolfgang depuis sa plus tendre enfance. L'abbé Bullinger, vénérable ecclésiastique et précepteur dans la maison d'Arco, venait frapper

chaque jour à la porte des Mozart et servait de trait-d'union entre ses amis et la société aristocratique de la ville.

Quelques confrères, les Hagenauer, enfin un groupe restreint d'hommes de leur bord, formaient la compagnie habituelle de nos musiciens. Pourtant la réputation de Wolfgang commence à lui ouvrir la voie à travers les castes. Il n'y a plus de soirée sans lui, plus de noces, d'anniversaires et de solennités où l'on ne mette pas son talent à contribution. Au printemps, Maximilien, frère cadet de Marie-Antoinette, revenant de Versailles, fit halte à Salzbourg. Wolfgang profita de cette occasion pour s'attaquer encore une fois à la scène. L'archiduc et la cour archiépiscopale applaudirent *Il Re Pastore*, drame musical en deux actes, poème de Métastase. L'ouverture à la manière française est suivie d'une pastorale analogue à cet *Ascanio in Alba* que Wolfgang composa autrefois pour le gouverneur de la Lombardie. De beaux airs italiens, soutenus par une orchestration colorée, mêlés de quelques rondeaux à la française ; de la fraîcheur, de la poésie, des détails exquis ne parvenaient pas à masquer l'insuffisance de l'ensemble. Le *Roi Pasteur* apparaît comme une succession de concerts chantés par des virtuoses qui portent un costume d'acteur, sans cohésion, sans action, sans unité. Mais aussi comment un garçon dépourvu de l'expérience des planches, loin de toute ambiance théâtrale, eut-il pu créer une atmosphère dramatique du fond de sa chambre, au milieu du silence de sa province ?

Les devoirs de sa charge l'obligent à fournir des divertissements pour les repas de l'archevêque ; des messes, des litanies, des offertoires, des sonates d'orgue pour l'église. Il ne renonce pas aux sonates pour clavecin ; sa prédilection pour l'archet le reprend

et il crée une série de concertos pour violon d'une instrumentation éblouissante. Souvent, des particuliers lui demandent des œuvres de circonstance, aubades ou nocturnes pour petit orchestre. Le bel été de 1776 se montre particulièrement propice à ce genre de compositions : il a des élèves charmantes, les étoiles resplendent au milieu du ciel limpide, son cœur de vingt ans bat, plein d'allégresse. Il soigne sa mise. Il apparaît serré dans un bel habit bleu, cravaté de noir, le visage fin et pâle comme s'il vivait dans un éclairage de clair de lune (1). Une nuit de juin, fête de la comtesse Lodron, ses enfants et leurs amis eurent la surprise d'entendre quatre violons et deux cors exécuter un divertissement à la fois pathétique et enjoué, d'une émotion discrète et tendre, qui font de ce sextuor une des œuvres les plus séduisantes du jeune maître.

Un mois après, le soir du vingt et un juillet, veille du mariage de Mlle Elisabeth Haffner, fille du bourgmestre, les violons, les hautbois et les flûtes, groupés sous le balcon de l'édile, font entendre un second divertissement qui reste mémorable dans les annales de la musique sous le nom de « Sérénade Haffner. »

Symphonies, sonates, sérénades lui servent à épancher son enthousiasme, son accablement, ses accès de gaieté débordante, le flux et le reflux de son âme de poète. Le langoureux sentiment allemand se fait jour dans ses compositions avec clarté, concision et cette cantabilité italienne qui est une des marques de son génie mélodieux. Son lyrisme s'approfondit et se clarifie. L'abondance et la pureté de ce qu'il produit pendant ces années de Salzbourg sont dignes d'étonnement. Sa faculté d'adaptation reste la même.

(1) Voir une miniature de ce temps au Mozarteum.

Mlle Jeunehomme, claveciniste de Paris, s'arrête à Salzbourg. Wolfgang n'a gardé que de nébuleux souvenirs de son passage en France. Mais l'œuvre de ses compositeurs lui est familière. Avec son extraordinaire don d'assimilation, il improvise deux concertos dans le goût français pour la virtuose.

Peu à peu, il change de milieu : la noblesse le recherche pour se délecter à son jeu ou pour lui confier l'enseignement musical de ses rejetons. C'est un maître impatient, zélé et fort galant. On l'accueille avec bonhomie et une sorte de condescendance admirative. Il peut prendre à la fois conscience de la supériorité de ses aptitudes et de l'infériorité de sa condition.

Dans la ville de province, où rien n'est grand, sauf l'importance que l'on attribue aux petites choses, sa situation privilégiée éveillait des jalousies. Elles se montraient particulièrement âpres parmi les croque-notes. En dehors de deux intimes, le corniste Schachtner et Michel Haydn, Wolfgang évitait de frayer avec ses confrères. Par la suite, dans une lettre adressée à son père, il n'aura pas assez de blâmes à l'égard des symphonistes de la cour, grossiers, dépravés, piliers de cabaret, d'un commerce impossible pour un homme de bonne éducation ; à son avis, cette mauvaise conduite est l'une des causes essentielles de la déconsidération qui pesait sur les musiciens à Salzbourg.

Il étouffe sur ce petit coin de terre. L'isolé se souvient du temps où il s'appelait le chevalier Amadeo et allait de plaisir en plaisir dans le pays de l'aménité et du soleil. A l'appel du Sud s'ajoute l'appel de l'inconnu. Il passe les longs hivers alpins à attendre le printemps. Quand la lune blanchit les flots rapides de la Salzach et que les couples amoureux s'enlacent sous les grands arbres en fleurs,

chaque visage féminin le trouble. Tantôt, c'est le « délicieux négligé » d'une amie de sa sœur, Mlle Mizzerl, qui l'enflamme, tantôt une de ses gracieuses élèves, ou encore les cantatrices qu'il approche au cours de ses tâches professionnelles. Pour Josepha Duschek, femme d'un musicien de Prague, de passage à Salzbourg, il compose l'air *Ah lo providi* (Ah ! je l'ai prévu...) destiné, selon l'usage du temps, à servir d'intermède dans un opéra. Lorsque Mme Duschek repart pour la lointaine capitale de la Bohême, elle emporte les tendres regrets de son juvénile admirateur.

Sous l'austérité apparente des mœurs, beaucoup de licence se cachait à Salzbourg.

« Le prince, rapportait un contemporain, va à la chasse et à l'église ; son entourage va à l'église et à la chasse ; ceux qui suivent mangent, boivent et prient ; la classe inférieure prie, boit et mange. Les deux dernières classes font l'amour en public, les deux premières en secret ; les uns comme les autres vivent pour la sensualité ».

Les menus faits de la chronique scandaleuse allaient de bouche en bouche, grossis et exagérés par la curiosité des hypocrites ou la malice vengeresse des subalternes. Que ce soient de nobles rêves d'amour ou des rumeurs de bas libertinage, la femme ne cesse de préoccuper l'imagination de l'artiste sensible à l'excès, confiné dans une chaste discipline par ses convictions religieuses et la rigoureuse tutelle de ses parents.

L'intérieur familial ne manquait pas de douceur. Dans le modeste logis, il y avait des oiseaux, des fleurs, de l'affection et de l'espérance. Une vitrine réunissait les trophées de Wolfgang : sa croix, les montres, tabatières et autres dons qu'il avait recueillis au cours de ses tournées. Il était le pivot de

la famille. Ses parents vieillissaient. Sa sœur courait le cachet et s'occupait du ménage. Pimpants militaires, graves fonctionnaires épousaient les filles pourvues de dot. Nannerl soupirait et regardait son frère penché sur le clavecin. Lui seul pouvait l'aider à trouver le bonheur conjugal, assurer une fin de vie sereine à leurs vieux parents. Tous avaient une foi absolue dans l'étoile de Wolfgang.

Léopold ne possédait aucune fortune personnelle. Lui et son fils touchaient de minces salaires : l'un, quatre cent cinquante florins, l'autre, deux cent cinquante. Pendant leurs congés, ils ne recevaient aucune rétribution du Primat. Les voyages de Wolfgang rapportaient des bourses chargées de louis d'or et de précieux cadeaux. Toutefois les frais absorbaient une grande partie des bénéfices. Les deux Mozart étaient généreux et dépensiers. Rentrés à Salzbourg, ils avaient beau revenir aux traditions de la stricte économie bourgeoise, le modeste ménage n'arrivait qu'avec beaucoup de peine à joindre les deux bouts. Pour sortir de cette médiocrité, il fallait coûte que coûte obtenir une amélioration de gages à l'Archevêché ou bien chercher ailleurs un établissement plus profitable.

Nous ne connaissons pas le traité de Mozart avec le Primat de Germanie, cependant la « Convention et normes de conduite », rédigées par le prince Esterhazy en 1761 à l'usage de Haydn, donnent un aperçu de la condition d'un chef d'orchestre au dix-huitième siècle. Il est tenu à se conduire comme il sied à un honorable officier d'une cour princière. « Toute composition ordonnée sera exécutée sans délai ; celle-ci ne sera communiquée à personne, encore moins copiée. Sans autorisation, il n'écrit rien pour des tiers. »

Le matin et l'après-midi, il se présentera dans

l'antichambre pour prendre les ordres de Monseigneur. Le chef d'orchestre surveillera et instruira ses symphonistes : il maintiendra l'orchestre à un niveau susceptible d'honorer sa personne et de la rendre digne des faveurs princières.

Ce document se termine par des recommandations sur la mise du *sieur* Haydn : il sera « toujours propre », il revêtira la livrée du prince, se chaussera de bas blancs, et ne négligera pas de poudrer soigneusement ses cheveux. Il mangera à la table des officiers et touchera quatre cents florins de gages.

Le seigneur se charge de l'entretien de son musicien, lui assure une modeste aisance, par contre, le bailleur de salaire se réserve l'exclusivité de la production de l'artiste et lui impose une sujétion constante.

Haydn était une nature bien équilibrée. Il appartenait à une génération grandie dans le respect absolu de la hiérarchie sociale. Ajoutez à cela qu'il servait des gentilshommes passionnés de musique. Il fut tour à tour chef d'orchestre de trois Esterhazy. Ceux-ci lui témoignaient une affectueuse considération : en échange, le vieux maître leur conservait une profonde gratitude ; même au milieu de ses triomphes à Londres, il se dira fier d'avoir porté la livrée de cette illustre maison.

Il en était tout autrement pour Mozart. Sa situation matérielle paraissait moins favorable : il n'était pas nourri ; quand on le retenait à l'archevêché, il prenait ses repas avec les gens de service. Il touchait un traitement moindre que celui de Haydn — à vingt-cinq ans de distance.

En outre, dans l'intervalle, les mœurs avaient changé. L'esprit d'examen levait la tête. Les cloisons qui séparaient les classes se lézardaient. Ajoutez à cela les profondes divergences entre les concep-

tions musicales du prince et celles de son maître de concerts.

Comme tout homme de qualité, Colleredo avait reçu une éducation de dilettante. Mais ce n'était pas en vain qu'il descendait d'une lignée de guerriers et qu'il se partageait entre la chasse et le culte. Il lui plaisait de retrouver certains appels belliqueux dans l'action de son orchestre.

Voilà comment Wolfgang, rendait compte des dispositions de son maître et seigneur au Père Martini, dans une lettre, en italien, expédiée à Bologne l'automne 1776 : « Mon père est maître de chapelle à la cathédrale, ce qui me donne l'occasion d'écrire autant que je le veux pour l'église...

« Notre musique d'église est fort différente de celle d'Italie : ajoutez à cela qu'une messe avec *Kyrie*, *Gloria*, *Credo*, la sonate de l'Épître, l'offertoire ou le Motet, *Sanctus et Agnus Dei*, même aux jours de grande fête, où le prince dit lui-même la messe, doit durer tout au plus trois-quarts d'heure. Avec cela, une grande habileté est nécessaire, car, malgré cette brièveté, il faut qu'une messe soit écrite pour tous les instruments, y compris trompettes militaires et timbales. »

En dehors de l'importance excessive que Colloredo attribuait aux fanfares pour élever les âmes, sa conception générale de la musique était conforme à celle des gens de son temps et de son clan. Tous s'entretenaient en français et chantaient en italien. Hieronymus avait un idéal d'agrément léger, d'élégance galante en matière musicale. Il eut voulu voir Euterpe dans un carrosse doublé de satin, attelé de quatre chevaux de parade, bien assortis et richement caparaçonnés.

Précédé par un coureur en justaucorps bleu, au bonnet à plumes, l'équipage archiépiscopal

traversait souvent la place du palais au moment où Wolfgang s'acheminait vers la cathédrale. L'homme de grande race, au masque impassible, aux narines minces et mobiles, répondait par un signe de tête au salut de Mozart. Le Primat de la musique se rangeait pour laisser passer chapeau bas le Primat de Germanie. Comment celui-ci se serait-il douté qu'il survivrait grâce à ce petit jeune homme à deux cent cinquante florins de gages ? L'autre sentait le dépit monter dans son cœur. Les témoignages de respect, auxquels il était obligé ne faisaient qu'exaspérer ses rancunes. La contrainte domestique, le besoin d'amour inassouvi, la notion de l'inégalité sociale, la critique exercée sur ses compositions, tout cela éveillait en lui une sourde animosité contre l'archevêque.

De cette manière les éléments du conflit s'amoncelaient. Wolfgang considérait le service du Primat comme un pis-aller. Il eut voulu partir à l'aventure, faire retentir les cloches de la Renommée, entrer dans la maison de quelque grand prince et, par ses succès, se venger du potentat qui lui témoignait une si hautaine réserve.

Hieronymus était imbus des idées répandues parmi ses pairs concernant l'exclusivité de la production de leurs musiciens. Comme l'impératrice, lui aussi professait un profond dédain pour les tournées d'artistes. Enfin, ce prélat clairvoyant se rendait compte que Mozart aspirait à explorer les capitales, non seulement dans le but d'augmenter ses ressources, mais encore avec l'arrière-pensée d'obtenir un établissement plus avantageux.

En 1777, les deux Mozart sollicitaient un congé de plusieurs mois afin de se rendre à l'étranger. Ils se heurtèrent à un refus catégorique. Devant ses intimes, l'archevêque exprima son aversion à l'égard

de ce qu'il appelait « des voyages de mendicité ».

Wolfgang n'a qu'une idée : partir. Son père l'encourage dans ces dispositions. L'année précédente, il avait demandé au R. P. Martini une recommandation pour l'Electeur Palatin. De son côté, Léopold entretient une correspondance avec ses amis d'Allemagne. En été, les deux conspirateurs se décident. Le jeune Mozart demande au prince l'autorisation de quitter son service. Une phrase malencontreuse s'était glissée dans cette requête, écrite sans doute sous la dictée de l'onctueux Léopold :

« Très gracieux Prince !

« Souverain et Seigneur !

« Les parents s'efforcent de donner à leurs enfants le moyen de gagner leur pain ; ils doivent cela à eux-mêmes et à l'Etat. Plus les enfants ont reçu de talent de Dieu, plus ils sont tenus d'en faire usage pour améliorer leur propre situation et celle de leurs parents, de pourvoir à leur propre progrès et à leur avenir. L'Evangile nous enseigne qu'il faut faire valoir ce talent. »

Le prélat prit la balle au bond et mit en marge de la pétition :

« Pour la Chambre des Comptes : qu'il soit permis au père et au fils, d'après l'Evangile, d'aller chercher fortune ailleurs. »

Cette boutade n'eut pas de suites. Tandis que Léopold restait aux gages du Primat, le jeune démissionnaire se disposait à aller courir le monde sous la surveillance de sa mère. Pour réunir les fonds nécessaires, on se vit obligé de mettre à contribution M. Hagenauer et l'Abbé Bullinger.

Wolfgang venait d'atteindre vingt et un ans et avait à son actif près de trois cents morceaux. Ses traits, d'une étonnante mobilité, trahissaient le travail incessant de l'esprit. Il ne pouvait se passer

d'occuper ses mains, qui s'emparaient machinalement du premier objet à leur portée. Ses doigts, pourtant d'une prestigieuse habileté sur les cordes du violon ou l'ivoire du clavier, se refusaient aux usages les plus élémentaires à tel point que l'on était obligé de lui couper ses aliments.

L'agitation de sa physionomie correspondait à une grande inquiétude intérieure. Depuis les nuits d'Italie, un lent feu d'amour le minait, cet amour sans objet des adolescents qui s'arrête à chaque femme souriante et parée. Les fatigues de son enfance, les excès du travail et de l'imagination de sa jeunesse ont dévié son jugement. Au milieu du cercle de famille, plein de bon sens et de fermeté, il reste frotté d'utopie, incapable d'initiative réfléchie, se décidant à brûle-pourpoint selon l'impulsion du moment. Le musicien a acquis une maîtrise unique. L'homme ne sortira jamais de l'âge de l'inexpérience. La chimère le domine.

Un portrait, envoyé en 1777 au Père Martini, montre le jeune compositeur le teint chlorotique, les traits ravagés. Sans doute, le modèle prit-il une attitude sérieuse au moment de poser pour l'effigie destinée au digne ecclésiastique. Abstraction faite de cette intention, on reste frappé par la lassitude, l'amertume, le désenchantement qui se lisent sur ce visage d'adolescent (1).

On le retrouve sur une autre toile, rajeuni, allègre, le sourire énigmatique (2). C'est Wolfgang à l'heure où l'Europe s'ouvre devant lui, où il forge mille projets d'avenir dans lesquels un peu de place revient à la gloire, beaucoup à l'amour.

Avant de quitter le pays natal, il se recueille. Il appartenait à une confrérie mariale. Au milieu

(1) Au Liceo Musicale à Bologne.

(2) Autrefois dans la collection Donebauer, à Prague.

des préparatifs du voyage, il compose deux motets, offrande de son génie mélodieux à la protectrice des fidèles. Le chant de quatre voix et les effluves de l'orgue portent son cœur aux pieds de la Vierge.

Le départ, fixé au matin du 23 septembre, eut été digne du pinceau de Greuze. Dans le désarroi des adieux, Léopold oublia de donner sa bénédiction à son fils. Il courut donc à la fenêtre, passa ses deux mains à travers les barreaux, et bénit de loin les siens qui avaient déjà franchi l'enceinte de la ville. Pendant que Léopold, pour consoler Nannerl, tout en larmes, entamait avec elle une partie de piquet, Marie-Anne et Wolfgang s'en allaient sur la route de l'inconnu. Etrange cortège : une digne provinciale ridée, et Chérubin en laisse, à la recherche de l'amour.

VI

LA FAMILLE WEBER

Les premières lettres de Wolfgang aux siens sont animées d'un bel entrain. « Viviamo come principi ! » (nous vivons comme des princes) —, écrivait-il. Nous prions tous deux papa qu'il veille sur sa santé, qu'il ne sorte pas trop tôt, qu'il ne se tourmente pas, qu'il rie, qu'il soit gai, qu'il se souvienne, comme nous, que le Mufti H. C. (Hieronymus Colloredo) est un C..., et que Dieu est compatissant, miséricordieux et plein d'amour. »

L'optimiste émoustillé comptait trouver une situation à la cour de l'Electeur de Bavière. En effet, Maximilien lui accordait une audience.

— Que son Altesse Electorale me permette de me mettre à ses pieds et de lui proposer mes services.

- Alors, tout à fait loin de Salzbourg ?

- Tout à fait loin, Altesse.

— Pourquoi donc ? Cela vous semblait trop étroit ?

— Je n'ai sollicité que l'autorisation d'un voyage. Elle me fut refusée. En conséquence j'étais obligé à ce pas. Depuis longtemps je pensais partir, car Salzbourg n'est sûrement pas l'endroit qui me convient.

— Mon Dieu, un jeune homme ! Mais le père est encore à Salzbourg ?

— Oui, Altesse Electorale : il me charge de le mettre respectueusement à vos pieds. J'ai été déjà trois fois en Italie, j'ai écrit trois opéras, je suis membre de l'Académie de Bologne... Mon seul désir est de servir Votre Altesse qui est elle-même un grand...

— Oui, mon cher enfant. Mais il n'y a pas de vacation !

— J'assure Votre Altesse que je ferais honneur à Munich.

— Oui, mais tout cela ne sert à rien ; il n'y a pas de vacation. »

Pendant que Wolfgang cherchait en vain à se caser en Bavière, Léopold s'adressait à l'impresario Michele d'all'Agata afin d'obtenir une commande d'opéra pour Wolfgang. Le Vénitien ne daigna pas répondre.

En octobre, Marie-Anne et son fils continuaient leur voyage vers Augsbourg, berceau de la famille Mozart.

Le musicien se présenta chez André Stein, célèbre faiseur d'orgues et de clavecins, qui fabriquait des *Hammer-clavier*, pianos à petits marteaux, d'une grande facilité de jeu, fort supérieurs aux clavecins et aux clavicordes. Le voyageur se fit annoncer sous l'anagramme de Trazom. Aux premiers accords, son incognito était dévoilé.

Avec sa complaisance habituelle, Wolfgang proposa au facteur de pianos de donner des leçons à sa fillette. On retrouvera plus tard l'élève de Mozart sous le nom de Nanette Streicher dans la vie de Beethoven.

Mozart se réjouissait de l'approbation du vrai connaisseur qu'était André Stein. « Il proclame

que personne n'a su tirer meilleur parti de ses instruments que moi, — mandait-il aux siens. — Ce qui l'étonne surtout, c'est la rigueur inflexible de ma mesure. Il ne s'explique pas ma manière de comprendre le *tempo rubato*, où la liberté de la main droite n'altère en rien la précision rythmique de la main gauche. »

En dehors des Stein, il voyait chaque jour ses parents d'Augsbourg. Son oncle du côté paternel, François-Aloïs, frère de Léopold et relieur de son état, avait une fille, Marie-Anne-Thekla, accorte, affable, primesautière. Le menton arrondi, le reste à l'avenant, elle défendait l'un et l'autre par des tapes vigoureuses et des éclats de rire sonores. Le garçon pâle, affiné, d'une animation nerveuse et cette belle fille, de deux années plus jeune que lui, se prirent en gré à première vue. Mme Mozart les contemplait d'un œil attendri. Wolfgang mandait à son père, au sujet de sa cousine, la *Baesele*. « Nous nous accordons fort bien, car elle aussi est taquine ; nous daubons ensemble gaiement sur les gens. »

Pour lui plaire elle s'habille à la française et lui offre son portrait en miniature.

Au moment de se séparer, le cousin et la cousine se promettent de s'écrire. Elle reste pour Wolfgang une sorte de réserve de bonheur. Son imagination et ses sens travaillent depuis trop longtemps pour s'arrêter auprès de cette bourgeoise simple et fraîche. Il continue à poursuivre les ombres roses qu'il n'atteindra jamais.

Les patriciens d'Augsbourg ne se montrèrent ni plus compréhensifs, ni plus généreux que les princes. Après une visite au château de Hohenaltheim, résidence du duc Ottingen-Wallerstein, Wolfgang et sa mère partirent pleins de joyeuse attente vers la ville où les guettait la fatalité : Mannheim.

L'Allemagne occidentale respirait le progrès, le bien-être, l'urbanité. Le mouvement intellectuel qui allait produire l'âge d'or de la littérature germanique commençait déjà à se manifester. Un roi soleil en miniature régnait dans le Palatinat : Charles-Théodore de Bavière, ami de Voltaire, protecteur des lettres et des arts. Mannheim possédait un théâtre national allemand, un opéra, enfin l'orchestre le plus considérable et le plus réputé de l'Empire. Wolfgang admirait le nombre et l'habileté des exécutants, complétés par des clarinettes, encore peu répandues dans les pays germaniques. « Ah, si nous avions des *clarinetti*, écrivait-il à son père. Vous n'imaginez pas l'effet admirable d'une symphonie avec flûtes, hautbois et clarinettes ! »

Que ces musiciens étaient différents des frustes compagnons de Salzbourg ! Christian Cannabich, le chef d'orchestre, l'animateur et l'éducateur de son équipe, avait l'enthousiasme souriant et la dignité indulgente des caractères bien trempés. Deux jolies filles, Rose et Elisabeth, égayaient sa maison de leur présence. Wolfgang donnait des leçons de clavecin à l'aînée des sœurs et lui dédiait une sonate dont l'andante, à son dire, devait avoir « la douceur du caractère de Mlle Rose ».

Par Cannabich, Wolfgang connut beaucoup de bons musiciens, parmi eux le cor Jean Stich, dit Punto, le hautbois Frédéric Ramm et le flûtiste Wendling. Un long séjour à Paris avait assoupli ce dernier, sans diminuer la cordialité de son naturel. La considération du père s'était accrue grâce à la fortune de sa fille : pendant quelque temps, l'Electeur s'était montré fort sensible aux charmes de la belle Augusta. Le premier soir passé chez les Wendling, Mozart se mit au piano. Il enchantait son hôtesse

et sa fille à tel point que ces dames lui demandèrent de les embrasser.

Mozart composa pour l'ancienne favorite deux ariettes sur des vers français, aimables marivaudages à la mode du temps :

« Oiseaux, si tous les ans vous changez de climats
« Dès que le triste hiver dépouille les bocages,
« Ce n'est pas seulement pour changer de feuillage,
« Ni pour éviter nos frimas
« Mais votre destinée
« Ne vous permet d'aimer qu'à la saison des fleurs
« Et quand elle est passée
« Vous la cherchez ailleurs
« Afin d'aimer toute l'année. »

Le second morceau appartient au même genre :

« Dans un bois solitaire et sombre
« Je me promenais l'autre jour ;
« Un enfant sommeillait à l'ombre :
« C'était le redoutable amour ! »

Jusque-là l'adolescent avait évité sa rencontre. Mais il ne cessait de papillonner autour des femmes, effronté en paroles, timide en action. Il envoyait à sa cousine d'Augsbourg des missives qui rappellent la grosse gaieté des kermesses villageoises (1). Aucune sensibilité falote ! On voit bien que le jeune homme émancipé n'a pas perdu son temps à lire les romans à la mode, ni à s'approprier le langage des salons ou des cours d'amour. Ce ton fait penser à la guinguette où les musiciens hilares se versent des rasades, rivalisant de propos grivois, et où le novice se pique

(1) Récemment, un bibliophile autrichien a publié une de ces lettres sans suppressions. Voir *Ein Brief von W. A. Mozart an sein Augsbürger Bäsle*. Salzbourg, 1931. Avec une préface de Stefan Zweig. — Tirage limité à cinquante exemplaires.

Cette correspondance fait frémir les auteurs à l'eau de rose. Il paraît qu'un prude musicologue a eu le triste courage de détruire la plus grande partie de ces lettres dont il avait la garde.

de surpasser la liberté d'expression de ses aînés.

Sa lettre est signée « Wolfgang Amédé Rosenkranz (couronne de roses) la jeune queue de truie. » La signature permet d'imaginer le ton du reste. Il y a encore quelque chose qui frappe dans cette épître. Ce garçon si indifférent aux lettres aurait-il lu Diderot ? On croirait entendre Jacques le Fataliste (1).

« Je vous prie, bien chère crétine, — mandait-il en arrivant à Mannheim à sa cousine — pourquoi pas ? Si vous écrivez à Mme Tavernier, à Munich, ajoutez un compliment de ma part aux deux demoiselles Freisinger, pourquoi pas ?... je demande pardon à la plus jeune, Mlle Josepha, pourquoi pas ?... pourquoi ne devrais-je pas lui faire des excuses ?... Curieux ! pourquoi pas ?... je la prie de me pardonner de ne pas lui avoir encore envoyé la sonate promise, mais je l'enverrai le plus tôt possible, pourquoi pas ?... pourquoi ne pas l'envoyer... curieux... je ne saurais pourquoi pas... Vous me rendrez ce service... pourquoi pas... pourquoi ne pas me le faire... curieux... je vous le fais aussi, si vous le désirez,... pourquoi ne pas vous le faire ? Curieux... pourquoi pas... je ne saurais vraiment pas, pourquoi pas... »

La Baesle recevait fort bien ce badinage. L'échange de billets continue. Wolfgang apostrophe la folâtre augsbourgeoise : « Ma très chère nièce, cousine, fille, mère, sœur et épouse. » Il termine sa lettre en français :

« Adieu. J'espère que vous auvés déjà pris quelque lection de la langue française, et je doute ne point

(1) Les écrits de Diderot couraient sous le manteau. Par la voie de M. de Grimm, Léopold pouvait posséder des œuvres de Diderot et les passer à Wolfgang au moment où celui-ci se remettait à étudier le français.

que... Ecoutez : que vous saurés bientôt mieux le français que moi ; car il y a certainement deux ans que je n'ai pas écrit un mot dans cette langue. Adieu cependant. Je vous baise vos mains, votre visage, vos genoux et votre... afin, tout ce que vous me permettes de baiser. Je suis de tout cœur,

votre très affectionné neveu et cousin,

Wolfg. Amadé Mozart. »

Il se plaît à Mannheim et voudrait s'y fixer. Ses amis, désireux de le faire engager à la cour électorale, le présentent à l'intendant, le comte Savioli.

— J'entends que vous jouez passablement le piano, lui dit ce seigneur d'un ton détaché.

Pour toute réponse, Mozart s'inclina.

Convie à se produire en présence des souverains, il les ravit.

— Monsieur, s'écria l'Electrice, je vous assure, on ne peut pas jouer mieux !

Le lendemain, il fut reçu par le Prince Electeur et lui demanda l'autorisation d'écrire un opéra pour son théâtre. Mais il n'obtint que de vagues promesses. L'audience n'eut d'autre résultat que l'envoi d'une montre, — la cinquième montre de Wolfgang.

Celui-ci ne démordait pas de ses espérances. Tantôt il entrevoyait la possibilité d'être chargé de l'enseignement musical des bâtards princiers, tantôt il revenait à ses projets d'opéra. En attendant, il s'endettait et allait prélever cent cinquante florins chez le banquier de Léopold, sans en demander l'autorisation à ce dernier. Ce qui lui attira une sévère réprimande paternelle.

Wolfgang attendait toujours une place à la cour de Mannheim. Mais voilà que Maximilien de Bavière meurt. Charles-Théodore hérite de sa principauté et s'établit à Munich.

A l'heure où les dernières espérances du sollicitateur s'en allaient en fumée, une attaque d'apoplexie emportait Adlgassér, le vieil organiste de Colloredo. Dans leur correspondance, le père et le fils se montraient la tête contre le *Mufti* ; leurs lettres sont remplies de réflexions désobligeantes sur l'archevêque, écrites, par précaution, en chiffres. Quelle ne fut pas leur surprise quand ils apprirent que Hieronymus pensait à remplir l'emploi vacant par le jeune Mozart ! A cette nouvelle, Wolfgang se rebiffe. Au milieu de la vie libre et joyeuse de Mannheim, l'idée de reprendre le collier de la servitude provinciale l'horripile.

Depuis qu'il a abandonné l'austère Salzbourg pour la hardie bohème de Mannheim, il passe par une phase d'effervescence générale. La longue contrainte a préparé la brusque explosion, le changement de milieu l'a hâtée.

Tout fermente en lui, conceptions morales, idées sociales. Voilà les réflexions qu'il communique à son père au sujet du mariage d'un gentilhomme de Salzbourg :

« Les nobles ne doivent jamais se marier par inclination ou par amour, mais seulement par intérêt ou pour toutes sortes de considérations accessoires. Avec cela, il ne s'agirait nullement à ces hauts personnages de s'aviser d'aimer encore leur femme après qu'elle a rempli son devoir en mettant au monde un lourdaud, héritier de leur majorat. Nous autres, pauvres gens du commun, nous ne devons pas seulement prendre une femme parce que nous l'aimons et qu'elle nous aime, mais il nous est permis et nous voulons la prendre dans ces conditions là, parce que nous ne sommes ni nobles, ni de haute naissance, ni riches, mais de basse extraction, vilains et pauvres, et que, par suite, nous n'avons

pas besoin d'une femme riche, car notre richesse ne meurt qu'avec nous : c'est dans la tête que nous l'avons !... Et celle-là, personne ne peut nous l'enlever qu'en nous coupant la tête..., et alors nous n'avons plus besoin de rien ! »

Les obstacles qu'il rencontre sur son chemin contribuent à le maintenir dans ces dispositions frondeuses. Encore une affection réciproque attachait ce fils touché par la malice du siècle et son vieux père. Mais sans doute jasait-on à Salzbourg, exagérant les désordres du jeune étourdi. Léopold commence à s'inquiéter.

« Mon très cher fils, — écrivait-il en octobre 1777, — je dois t'envoyer mes vœux pour ta fête. Mais que puis-je souhaiter d'autre que ce que je te souhaite toujours ? Je te souhaite la clémence de Dieu qui te suivra partout et ne t'abandonnera jamais si tu t'appliques à remplir le devoir d'un vrai chrétien catholique. — Tu me connais. Je ne suis pas un pédant, pas un dévot, pas un hypocrite : mais tu ne pourras pas refuser une prière à ton père ? Elle est la suivante : que tu veuilles te soucier de ton âme afin de ne pas donner de l'anxiété à ton père à l'heure de sa mort, pour qu'il n'ait pas à se reprocher dans cet instant difficile d'avoir négligé le souci pour le salut de ton âme. Adieu. Vis heureux. Vis raisonnablement ! Respecte et estime ta mère, qui a beaucoup peiné dans sa vieillesse, aime-moi comme je t'aime... »

Les alarmes du vieillard n'étaient pas sans fondement. Son fils s'enivre de liberté. Ses lettres sont pleines d'exubérance. Il abandonne ses habitudes de régularité. Sa force de production diminue. Complaisant et avide de plaire, il adapte ses compositions aux convenances des virtuoses qui l'entourent.

Deux quatuors pour flûte et violons, plusieurs

concertos de flûtes furent composés évidemment à l'intention de son ami Wendling. Il faut y ajouter quelques sonates pour piano et violon dans le même esprit de bravoure concertante ; voilà le fruit des six mois passés à Mannheim. Le nombre de ces morceaux semble bien modeste comparé à sa fécondité d'autrefois. Cependant le séjour dans la capitale du Palatinat lui fut profitable à bien des égards. Sa maîtrise en instrumentation trouve son achèvement au contact du fameux orchestre de Charles-Théodore. La ville est un curieux carrefour : première étape vers la France, forteresse du goût musical italo-germanique, avec cela l'un des foyers de l'art dramatique allemand.

Les opéras qui font le sujet des conversations à Mannheim : *Gunther de Schwarzburg*, de Holzbauer, *Rosamunde*, de Schweitzer, sont des œuvres d'auteurs secondaires. Pourtant Wolfgang brûle de marcher sur leurs brisées et de composer un opéra allemand.

« Je sais d'une manière certaine, — communique-t-il à son père — que l'Empereur a le dessein de monter à Vienne un opéra allemand, et qu'il cherche très sérieusement un jeune maître de chapelle qui sache manier l'allemand, qui ait du talent et qui soit en état de produire quelque chose de nouveau... Je vous en prie, écrivez à Vienne à tous vos bons amis imaginables que je suis en état de faire honneur à l'Empereur. »

Les démarches de Léopold dans la métropole autrichienne restaient sans résultat. Wolfgang se tourne alors vers l'Italie :

« N'oubliez pas mon désir de composer un opéra ! — mande-t-il à Léopold. J'envie quiconque en écrit un. Quand je lis un air ou que je l'entends chanter, j'en pleurerais de dépit. Mais un opéra italien, pas allemand ! un opéra *seria*, pas *buffa* ».

Fantasque et versatile, il change facilement d'idée. Toutefois les échecs ou les demi-succès de ses partitions ne l'ont pas détourné de son ambition invétérée : devenir un grand compositeur dramatique.

Il ne soupçonne pas l'importance de Paris comme ville de théâtre, bien que ses compagnons, qui connaissaient la France, lui parlent constamment de l'Opéra, du *Concert Spirituel*, de l'*Académie des Amateurs*, des éditeurs de musique, des souscripteurs généreux, des gains abondants qui récompensaient le succès.

La question d'argent ne cesse de préoccuper les Mozart. Léopold, à cinquante-neuf ans, ne possédait d'autres ressources que la mince pension que lui servait l'archevêque et les modestes honoraires de cinq élèves. Il avait dû faire appel à son crédit pour réunir la somme nécessaire au voyage de son fils. Celui-ci seul pouvait rétablir la prospérité de la famille. Or, Wolfgang dépense beaucoup et gagne peu. A Salzbourg, les dettes augmentent. Léopold ne sait où prendre son terme. Les appels à Wolfgang deviennent pressants. Dans une lettre chiffrée, son père dressait le montant de ses dettes : trois cents florins à l'abbé Bullinger, cent florins à un autre ami, quarante à un tiers, sans compter les fournisseurs. Néanmoins Léopold est prêt à avancer à son fils vingt ou trente louis d'or, dans l'espoir que des leçons et les souscriptions à ses compositions rapporteront le triple dans la capitale française.

Wolfgang veut bien aller à Paris. Mais comment y trouver des moyens de subsistance ? Donner des leçons lui répugne. Il lui plairait d'enseigner des débutants bien doués, toutefois seulement à titre gracieux. Il compte avant tout sur ses compositions. Ses amis l'encouragent.

« Chez Wendling, — mande-t-il à son père — tous

sont d'avis que mon genre de composition plairait extrêmement à Paris. Il est certain que je ne serais nullement inquiet, car vous savez que je puis prendre et imiter toutes les manières et tous les styles.»

Léopold avait également confiance dans les aptitudes de son fils. Pourtant ce n'était pas sans appréhension qu'il voyait le jeune homme, si peu rompu à la vie, s'aventurer au milieu de cette nation à son avis inconsidérée, légère et frivole. Aussi avertissait-il Wolfgang des embûches de Paris : « Là-bas, les femmes font la chasse aux jeunes gens de talent, pour vider leur bourse, ou même pour les attirer dans le piège et se faire épouser. Dieu et ta raison vigilante te préserveront. — Car ce serait ma mort ! »

Tandis que le digne Léopold voyait déjà en imagination Wolfgang entouré d'une ronde d'envieuses parisiennes, le candide artiste, assoiffé d'amour, torturé par la solitude du cœur, s'attachait à une idole qui allait troubler de tourmentes aiguës et de vaines agitations ses plus belles années.

N'y avait-il pas dans les Allemagnes autant de femmes dignes d'amour que d'étoiles au ciel ? Les Viennoises, orientales blondes, insouciantes et tendres rayonnaient de santé et de joie de vivre. L'Allemande du Sud, drue et riante, associait l'instinct de la gaieté et le besoin de l'ordre. Celle du Nord, aux cheveux de lin et aux yeux de myosotis, sensible comme un feuillet d'almanach, ne demandait qu'à appliquer les beaux sentiments inspirés par les romans dans les intervalles que lui laissaient les soins du ménage. Enfin, presque toutes ces femmes, belles ou laides, lymphatiques ou nerveuses, généreuses ou timorées, étaient musiciennes. La musique était leur poésie et leur noblesse.

Pourtant le destin voulut que Mozart choisisse une

femme qui ne lui donnerait ni amour, ni foyer, qui ne lui apporterait aucun appui moral, aucune compréhension de ses aspirations d'artiste. La fatalité se déclencha le jour où Fridolin Weber s'avisa d'abandonner ses fonctions administratives de tout repos pour les régions tumultueuses de l'art.

En dépit de son nom de berger, Fridolin occupait un modeste poste d'intendant à Zell, dans la Forêt-Noire. Il épousa Marie-Cécilia-Cordula Stamm, de Mannheim, et eut d'elle cinq filles et un fils. Fridolin était un imaginaire. Il avait du goût pour la musique et se croyait du génie. Rien de plus facile que de faire partager ses illusions à sa femme ! Fermée à toute impression musicale, Marie-Cécilia préférait, au bruit incompréhensible des instruments, le son familier du bouchon qui saute. Avec cela, le silence de la campagne l'ennuyait ; elle éprouvait la nostalgie de sa ville natale. En 1765, Weber se démit donc de sa charge et s'établit à Mannheim.

Une grande déception attendait l'infortuné Fridolin. Dans les sentiers solitaires de la Forêt-Noire, il rêvait de salles en délire, de mécènes princiers, d'opéras qui rempliraient le Monde de sa renommée. A Mannheim, il dut se résigner à tenir un humble rôle de bassiste dans la chapelle électorale avec des gages de deux cents florins par an.

Marie-Cécilia buvait et grondait. La marmaille grandissait. Pour lui fournir la becquée, Weber passait ses nuits à copier de la musique ou à remplacer le souffleur.

Les petites Weber poussèrent entre les criailleries de Marie-Cécilia et les discours chimériques de Fridolin. La musique l'avait traité lui-même en marâtre. Pour ses filles, elle devait apporter la gloire et la fortune. Weber enseignait le chant à l'aînée, Aloysie, grande fille de dix-sept ans, aux jolis che-

veux châains. Sous des aspects à la Greuze, la mère et les quatre sœurs cachaient des sentiments mesquins et bas. De ce monde besoigneux et madré, seul le père montrait de la bonhomie et de la franchise. Ses déceptions n'avaient pas réussi à refroidir son enthousiasme, ni à mettre un frein à sa fantaisie. Ce Don-Quichotte de la Forêt-Noire ne pouvait manquer de plaire à un garçon de vingt-deux ans qui vivait lui-même par l'imagination.

Mozart n'était pas beau. Avec cela, le blondin au grand nez avait toutes les qualités morales qui désignaient un adolescent à devenir victime des femmes. Tendre, crédule, il avait un vif besoin d'affection. Sa sensibilité d'artiste ne pouvait se passer d'encouragement, d'admiration. « Tu as bon cœur, lui écrivait son père, et dès qu'un homme te couvre de louanges et t'élève au ciel, tu ne vois plus ses défauts et tu lui accordes ta confiance et ton amour. »

Toujours entouré de femmes, mais surveillé comme une pucelle, cette sujétion avait contribué à exaspérer ses sens. Certes, il n'était pas liseur de romans. Pourtant les nuances mêmes de l'imagination ne sont-elles pas communes à chaque époque, sauf que les uns tirent les histoires attendrissantes des livres et que les autres forgent eux-mêmes, par la pensée, les scènes qu'ils espèrent retrouver dans la réalité ? Avancer une main secourable à une famille digne d'intérêt et accablée par le sort, trouver la récompense de ses bienfaits dans l'amitié du père et l'amour de la fille, voilà les visions sensibles que suggéraient à l'innocent génie Fridolin et sa séquelle.

Mozart rencontra la famille Weber en 1778. Il mandait à son père qu'un certain M. Weber venait de lui transcrire quatre mélodies « à bon compte ». Le candide jeune homme ne se doutait pas du prix que lui coûteraient ces copies !

Sur ces entrefaites, un officier hollandais nommé de La Potrie amène Mozart chez son ancienne protectrice des Pays-Bas, la princesse d'Orange, au château de Kirchheim-Poland. Les Weber sont de la partie. Aloysie chante des airs de Mozart. Le lendemain, les jeunes gens vont ensemble à la messe. Wolfgang se dérobe au dîner de cour afin de passer la soirée avec les Weber.

« Je regrette de ne pas les avoir connus depuis longtemps, — écrit-il à son père... J'aime tant cette famille opprimée que je ne désire rien d'autre que de la rendre heureuse ; et peut-être réussirai-je. Je leur conseille d'aller en Italie. Je voudrais donc vous demander d'écrire au plus vite à notre bon ami Luggiati et vous renseigner quels sont les gages les plus élevés que peut obtenir une Prima Donna, à Vérone ? Je jure sur ma vie que son chant me fera honneur. »

Si la réponse est favorable, Wolfgang partira pour Vérone avec M. Weber et ses deux filles. Ils s'arrêteront quinze jours à Salzbourg. Le jeune enthousiaste espère que sa sœur se liera d'amitié avec Aloysie. A Vérone, il est prêt à écrire des opéras pour cinquante sequins, afin qu'elle puisse « se faire de la gloire ».

« A propos, termine-t-il, ne soyez pas étonné s'il ne me reste que quarante-deux florins des soixante-dix-sept. C'est arrivé de joie d'avoir enfin rencontré d'honnêtes gens qui pensent comme moi. »

La mère clairvoyante ajoute en post-scriptum :

« Mon cher mari ! Tu verras de cette lettre que Wolfgang dès qu'il fait une nouvelle connaissance, donnerait tout de suite son bien et son sang pour ces gens.

« Sans doute, elle chante à merveille ; mais ce n'est pas une raison pour négliger tous nos intérêts...

« Dès qu'il a connu les Weber, son esprit a changé. Il préfère la compagnie des autres à la mienne. Ça et là, je lui fais des observations sur des choses qui ne me plaisent pas, et cela le froisse. Tu vas réfléchir, à ce qu'il faudrait faire. »

La réponse paternelle est pathétique. Il convient de la citer tout entière. Wolfgang était arrivé au carrefour de son existence. Léopold s'en rendait compte et s'efforçait de le retenir avec une sombre énergie.

« Mon cher fils,

« J'ai lu ta lettre du quatre février avec étonnement et effroi. Je ne commence la réponse qu'aujourd'hui, le onze, car je n'ai dormi de toute la nuit ; je suis si fatigué que j'écris lentement, mot par mot ; je terminerai cette lettre petit à petit jusqu'à demain. Grâce à Dieu j'étais toujours en bonne santé, mais ta lettre m'a anéanti, cette lettre dans laquelle je ne reconnais plus mon fils qu'à son défaut de croire en tout le monde à la première parole, à ouvrir son bon cœur aux flatteries et aux belles phrases, à se laisser guider à droite et à gauche, et à aller, grâce à des lubies et des imaginations chimériques, jusqu'à sacrifier aux intérêts d'étrangers sa gloire, ses intérêts, voire l'aide dont il est redevable à ses honnêtes vieux parents. Pourtant j'espérais que certaines vicissitudes de ton expérience, mes admonestations faites ici de vive voix et répétées par écrit, t'auraient appris que pour trouver son bonheur et même une simple réussite dans la vie, il convient de garder son bon cœur avec la plus grande retenue, ne rien entreprendre sans réflexion, ne pas se laisser emporter par l'imagination enthousiaste et des idées d'un aveugle à propos...

« Ton voyage avait deux buts : ou trouver un bon emploi durable, ou si cela ne réussissait pas, te

rendre à une grande place où il y aurait des possibilités de gain abondant. L'un et l'autre devaient avoir le résultat d'assister tes parents, aider ta chère sœur, enfin, avant tout, d'acquérir de la célébrité et de l'honneur dans le monde. Tu l'as déjà commencé dans ton enfance et ton adolescence. Maintenant, cela ne dépend que de toi seul de t'élever à la plus haute considération atteinte jamais par un musicien. C'est ton devoir envers le talent extraordinaire que tu as reçu du Bon Dieu. Cela dépend seulement de ta raison et de ta manière de vivre ; finiras-tu comme un vulgaire musicien, oublié du monde entier, ou comme un célèbre chef d'orchestre, de qui la postérité lira plus tard dans les livres — mourras-tu transformé en berger par une bonne femme sur un paillason au milieu d'une chambre de mioches indigents, — ou bien respecté par tout l'Univers, après une vie chrétienne remplie de joie, d'honneur et d'illustration, pourvu de tout pour toi et ta famille ?...

« Tu penses la mener (Aloysie Weber) comme Prima Donna en Italie. Dis-moi, connais-tu une Prima Donna qui ait obtenu des engagements en Italie avant d'avoir chanté souvent en Allemagne ?...

« Ta proposition — je ne suis presque pas capable d'écrire quand j'y pense — la proposition de voyager avec M. Weber et ses deux filles a failli me rendre fou ! — Très cher fils, comment as-tu pu penser rien qu'une heure à une idée aussi affreuse que l'on t'a suggérée ? Ta lettre est écrite comme un roman. Et tu serais capable de te résoudre à vagabonder à travers le monde avec des étrangers ? De sacrifier ta renommée, tes vieux parents, ta chère sœur ? M'exposer à la moquerie et au rire du Prince et de toute la ville qui t'aime ?...

« Non, après un peu plus de réflexion, tu ne peux

plus penser à des choses pareilles... Que deviendrait ta gloire ? Ce ne sont que des choses pour des petites lumières, des demi-compositeurs, des barbouilleurs...

« Pars pour Paris ! et le plus vite possible. Fais comme les grands hommes — aut Caesar, aut nihil ! La seule pensée de voir Paris aurait dû te préserver de tout projet nébuleux. C'est de Paris que la célébrité et le nom d'un homme de grand talent traversent l'Univers, là le génie est traité par l'aristocratie avec la plus grande condescendance, estime et politesse ; là on voit de belles manières qui détonnent singulièrement avec la rudesse de nos cavaliers et dames allemandes, et là tu te raffermis dans la langue française...

« Bien que je sois à demi-mort, j'ai pensé à tout pour le voyage à Paris et pris mes dispositions... Avec la prochaine poste, tu auras des nouvelles... »

Une pareille lettre pouvait fléchir même une nature décidée. Comment le fils soumis eût-il résisté à la volonté paternelle exprimée d'un ton si dramatique ? Il ne cache point sa douloureuse surprise, ni sa blessure d'amour-propre. Pourtant, il cède.

« Pensez de moi tout ce que vous voulez, répond-il, mais rien de mauvais. Il y a des gens qui sont persuadés qu'il est impossible d'aimer une fille pauvre sans avoir de mauvaises intentions, et le beau terme de *maîtresse*, en allemand ribaude, est évidemment fort beau ! Mais je ne suis ni un Brunetti (1), ni un Mysliwecek ! (2). Je suis un Mozart, un Mozart jeune et pensant proprement, vous me pardonnerez donc j'espère, si parfois mon zèle m'emporte. »

Il est froissé, ulcéré, mais il ne refuse pas de partir.

(1) Violoniste de Salzbourg.

(2) Compositeur tchèque vivant en Italie, connu pour ses aventures galantes.

Le soutien de famille se résigne : il suivra les prescriptions paternelles.

La seule chose qui l'attire à Paris c'est l'espérance d'une grande activité. « Je ne me réjouis de rien, là-bas, mande-t-il à son père, sauf du *Concert Spirituel*, car là je serai obligé probablement de composer quelque chose. L'orchestre est si bon et si vigoureux, et on pourra exécuter fort bien mes compositions favorites, des chœurs ; je suis heureux que les Français y attachent grande importance... Soyez sans inquiétude : je m'efforcerai à faire honneur au nom de Mozart. »

Pour le maintenir dans ces dispositions, Léopold continue à l'apitoyer sur le triste état de la maison. « J'ai l'air d'un pauvre Lazare ; ma robe de chambre est en loques ; quand quelqu'un sonne le matin, je me sauve ; mon gilet de flanelle que je porte depuis tant d'années ne tient plus sur le corps à force de déchirures. » Il n'a plus de bas de soie noire ; le dimanche, il est obligé de mettre des vieux bas blancs, — les bas du portrait de Carmontelle.

Mozart s'arrache à sa « chère Weber », bien décidé de voler vers elle une fois fortune faite. Qu'en pense la jeune fille ? Il n'a pas eu le courage de le lui demander. Le camarade effronté de la *Baesle* perdait ses moyens auprès d'Aloysie. Son amour pour Mlle Weber n'était un secret pour personne. Ces Messieurs de l'orchestre de Mannheim en parlaient sur l'impériale de la diligence. Les commères jasaient à Salzbourg. Mais lui ne s'était pas déclaré. Le timide au cœur débordant reste muet. L'aveu ne s'échappe pas de ses lèvres. Il ne l'exprime qu'en musique.

La veille du départ, Cannabich réunit tous ses amis. Aloysie chanta *L'Aer Tranquillo* du *Ré Pas-*

tore et une nouvelle mélodie de Mozart *No so d'onde viene*, tirée de l'Olympiade de Métastase :

Non so donde viene
Quel tenero affetto,
Quel moto, che ignoto
Mi nasce nel petto ;
Quel gel, che le vene
Scorrendo mi va.
Nel seno a destarmi
Si fieri contrasti
Non par mi che basti
La sola pietà

Je ne sais d'où vient ce tendre sentiment
Cette étrange angoisse qui agite mon sein
Qui se glissa soudain dans mes veines
Pour éveiller en mon cœur
Ce doux effroi
Non, la pitié seule n'a pas suffi !

Au moment de la séparation, Fridolin lui offrit les œuvres de Molière, avec une dédicace en italien ; Aloysie deux paires de mitaines tricotées au filet.

Les adieux furent déchirants. Tous les Weber pleuraient. « Excusez-moi, avouait Wolfgang à son père, — mais les larmes me viennent aux yeux quand j'y pense. Il descendit l'escalier avec moi et resta sous le porche jusqu'à ce que j'eusse atteint l'angle de la rue ; alors, il me cria encore : adieu ! »

« Il », c'était Fridolin. Aloysie ne s'était pas dérangée. Mais Wolfgang partait avec l'illusion opiniâtre des amoureux. Tout ce qui l'éloigne de la jeune cantatrice lui paraît odieux. Pour lui, Paris, c'est l'exil. Il se met en route, plein de rancunes, vers la ville où tant d'autres jeunes gens arrivent dévorés

d'espérances. Son cœur est ailleurs. Il n'a cure de gloire. Il ne pense à l'argent qu'à son corps défendant. Il vivra à Paris en solitaire désabusé.

Wolfgang ne cache pas ses sentiments à son père : « Hier lundi, à quatre heure de l'après-midi — on était au vingt-trois mars 1778 — nous sommes arrivés heureusement grâce à Dieu ; nous étions donc en voyage neuf jours et demi. Nous avons cru que nous ne pourrions l'endurer jusqu'au bout. De ma vie je ne me suis tant ennuyé. Vous pouvez vous imaginer ce que c'est que de quitter Mannheim et tant d'amis chers et bons pour rester dix jours non seulement séparés de ces amis, mais vivant sans une âme avec laquelle on pourrait frayer ou parler. Maintenant, grâce à Dieu, nous sommes au terme du voyage et en place... »

A la barrière, les douaniers se montrèrent moins bonasses qu'autrefois les gabelous de Vienne. Mozart dut payer trente-huit sols de droits d'entrée pour son rouleau de papier à musique.

VII

DERNIER SÉJOUR A PARIS

Bien des années s'étaient écoulées depuis le temps où les Parisiennes prenaient dans leurs bras le petit pianiste à la mode. A quel accueil pouvait s'attendre l'artiste de vingt-deux ans ? Léopold, fidèle à sa promesse, avait communiqué à son fils la liste des personnages qui reçurent si bien l'enfant prodige en 1763(1). Dans leur nombre, on rencontrait des princes du sang, les plus grands noms de la noblesse française, des ministres, des fermiers généraux, des gens de lettres, tels Helvetius, Diderot, d'Alembert, le chanteur Jelyotte, la cantatrice Mlle Fel, bref le Tout-Paris du dix-huitième siècle.

Sans doute au cours de ces quinze années, l'oubli et la mort avaient fait leur œuvre. Pourtant, le jeune musicien pouvait facilement renouer les anciennes relations. Un peu d'entrain et de savoir-faire suffisaient. Mais n'étaient-ce pas précisément les qualités qui manquaient à l'adolescent au cœur meurtri ?

(1) Publié par M. Arthur Shurig : *Leopold Mozart, Reise-Aufzeichnungen 1763-1771*, Dresde, 1930.

Mme Mozart et son fils descendirent *Rue du Gros Chenet* (1), à l'*Hôtel des Quatre Fils Aymon*. Dans le logis exigü et sombre, on eut de la peine à placer le piano. La digne Salzbourgeoise se sentait comme en prison. Sa seule consolation était la rencontre de quelque compatriote ; son unique plaisir consistait à parader chaque dimanche dans la robe de taffetas rouge que lui avait offerte Mme d'Epinay quinze ans auparavant. Les promeneurs regardaient en souriant la vieille dame vêtue à l'ancienne mode.

Mme d'Epinay habitait toujours la spacieuse maison de la Chaussée d'Antin. Cependant, que les choses avaient changé depuis l'époque où elle y hébergeait l'enfant prodige !

Grimm, sur l'invitation de l'impératrice Catherine, s'était rendu en Russie. Il y respira des encens de cour, subit une attaque de choléra. Il revint, selon ses propres paroles, avec un titre de baron et un boyau fêlé.

D'une pâleur diaphane sous son bonnet de dentelle blanche et grise, Mme d'Epinay se mourait d'un cancer. Elle ne se maintenait qu'à force d'opium. Tous deux étaient tourmentés par des soucis d'argent. Au milieu de tant de vicissitudes, seule leur profonde affection mutuelle les soutenait. Ils reçurent Wolfgang avec une bonne grâce voilée de mélancolie. N'était-il pas un témoin de leur jeune bonheur d'autrefois ?

Les camarades de Mannheim : Wendling, Ramm, Punto, l'accueillirent à bras ouverts. Grâce à eux, il connut un dilettante de choix : le comte Sickingen, envoyé de l'Electeur Palatin, enfin deux personnalités considérables du milieu musical : Noverre et Le Gros.

(1) Aujourd'hui, rue du Sentier, entre la rue de Cléry et la rue des Jeûneurs.

Parmi tous les arts de ce siècle cosmopolite, aucun n'était aussi international que celui de la danse. J. G. Noverre, né à Fontainebleau, dirigea des ballets à Berlin, à Lyon, à Vienne, à Stuttgart. Le duc de Wurtemberg avait le génie des échanges : il fournissait à la France un corps de superbes grenadiers ; les subsides qu'il touchait de ce chef lui servaient à entretenir un splendide corps de ballet. De Stuttgart, capitale de la danse, Noverre partit en croisade pour la réforme de son art. Il publia ses lettres sur ce sujet, adressées à Voltaire. L'intrépide chorégraphe déclarait qu'il avait le moyen « de faire parler la danse ». Il se proposait de monter des poèmes en ballets et voulait commencer par la *Henriade*.

On retrouve l'habile homme maître en chef des ballets de l'Opéra. Cette charge importante n'avait pas diminué son initiative : d'un geste courageux, il supprima les paniers. Il évita les tribulations communes aux novateurs. Au contraire, tout ce qu'il y avait de jambes bien tournées sur les planches et d'amateurs friands de joies visuelles dans la salle lui vouèrent une reconnaissance éternelle.

Frotté de lettres, bon vivant, d'un abord facile, ayant vécu lui-même longtemps dans les Allemagnes, Noverre — qui connaissait Wolfgang, de Vienne — le reçut avec rondeur, l'introduisit à l'Opéra et lui assigna une place à sa table.

Il avait déjà son couvert mis chez Mme d'Epinay. La troisième maison pour laquelle il eut une invitation permanente était celle de M. Le Gros, directeur des *Concerts Spirituels*. Au temps de la Régence, Anne Danican Philidor, demi-frère du compositeur et fameux joueur d'échecs du même nom, avait obtenu le privilège de donner des auditions dans la Salle des Suisses aux Tuileries, les jours de fêtes, où

le théâtre était interdit. Ces concerts jouissaient d'une grande vogue. Au moment de l'arrivée de Mozart, le ténor Le Gros venait de prendre leur direction. Il ne se rendait pas compte de la valeur de son hôte, mais lui témoigna toutefois de la bienveillance et le chargea d'une besogne subalterne : compléter les chœurs d'un *Miserere* de Holzbauer qui n'avait pas eu de succès à une première audition.

M. de Grimm engage son protégé à se faire des relations. Mais les rues de Paris sont boueuses. Sortir en fiacre coûte quatre à cinq livres par jour, et ne rapporte que des compliments : « *O c'est un Prodige. C'est inconcevable, c'est étonnant et avec cela, adieu* (1). Au début, — mande-t-il à son père, — j'ai gaspillé beaucoup d'argent pour des voitures, et souvent en vain, car je n'ai pas trouvé les gens chez eux. En général, Paris a bien changé. Les Français n'ont plus autant de politesse comme il y a quinze ans... »

Grâce à M. de Grimm, Wolfgang fut reçu chez la duchesse de Chabot. Il était mal en point. Bien qu'on fut au premier mai, il se plaignait de l'aigreur de la température et demandait la permission de se réchauffer près d'une cheminée. « Oh, oui, Monsieur, vous avez raison » répondit son hôtesse. Pourtant elle négligea de faire allumer le feu, s'installa auprès d'une table ronde et se mit à dessiner, entourée d'un cercle d'admirateurs. Moreau le Jeune avait enseigné le dessin à Elisabeth de La Rochefoucauld et elle gardait même après son mariage un goût très vif pour cet art. Penché sur le clavecin, Mozart frissonnait de froid et de dépit. S'il n'eut craint de se brouiller avec M. de Grimm, il serait parti sur le champ.

(1) En français dans le texte.

L'instrument était médiocre. Il avait l'impression que personne ne l'écoutait. La banalité des éloges ne fit qu'accroître sa mauvaise humeur. Mais voilà que le duc de Chabot rentre, s'assoit près de lui, lui parle avec bonté et l'écoute en connaisseur. Le pianiste rayonne ; il oublie le froid, sa migraine et se met à jouer « comme à ses meilleurs jours ».

Dans sa grande solitude, la moindre marque de sympathie lui était un baume. Il continue à fréquenter le monde, pourtant sans abandonner son attitude réservée et ombrageuse. On le présente au duc de Guines qui le charge de donner des leçons de composition à sa fille. Il reconnaît que le duc joue de la flûte d'une manière incomparable, toutefois témoigne du scepticisme au sujet des aptitudes de son élève. A la quatrième leçon, il improvise quelques mesures d'un menuet et dit à Mlle de Guines : « Voyez un peu quel âne je fais ! Voici que je commence un menuet et je ne puis même pas en achever la première reprise !... Ayez donc la bonté de le terminer. » La jeune fille réfléchit un quart d'heure et rien ne vint. « Elle s'ennuie tout de suite », écrit Mozart. Assurément il avait toutes les qualités pour enseigner la musique aux demoiselles, mais seulement à condition d'être amoureux.

Léopold comptait sur ses amis de Vienne pour faire recommander son fils à la reine de France. Cependant le bon Salzbourgeois se perdait dans les dédales qui mènent aux faveurs de cour. Ce que Wolfgang ne put atteindre, faute d'appui des grands, il faillit l'obtenir grâce à l'amitié d'un subalterne. Sur l'initiative de Rodolphe, cor de la chapelle royale, on le propose pour la place d'organiste à Versailles. « Elle rapporte deux mille livres par an ; il faudrait passer six mois à Versailles — mande-t-il à Léopold — et les autres six mois soit à Paris ou

n'importe où je voudrais. Je ne crois pourtant pas que j'accepte ; il faut que je consulte de bons amis à ce sujet.»

Ces « bons amis », selon toute évidence, ne pouvaient être que les Weber. Aussi la chance qui s'offre à lui ne le tente guère. Son regard ennuyé et distrait quitte les palais parisiens pour s'arrêter au logis du souffleur à Mannheim où Aloysie — s'imagine-t-il — vit les yeux tournés vers Paris et chante : *Non so d'onde viene...*

« Enfin me voilà ici — écrit le fidèle soupirant à son père — je dois tenir bon et cela pour l'amour de vous. Je rendrai grâce au Dieu tout puissant si je m'en tire avec un goût intact. Je le prie qu'il m'accorde la grâce de tout supporter avec constance, afin que je puisse faire honneur à moi-même et à toute la nation allemande. Je le supplie de m'accorder de faire fortune, de gagner beaucoup d'argent, afin de vous sortir de votre triste situation, et pour que nous puissions vivre heureux et contents tous ensemble... Mais je vous supplie, cher père, de faire tout votre possible pour que je puisse revoir bientôt l'Italie et y ressusciter.»

L'Italie, pour lui, c'est Aloysie. Il promène sa langueur à travers Paris, pénètre par les portes que lui ouvre le hasard, connaît des gens de toutes couleurs, juge d'après les apparences, et comme tant d'autres voyageurs, il généralise ses premières impressions. Son aspect n'a rien d'élégiaque. Il cache ses préoccupations intimes. Son rire est nerveux, son langage exubérant. Il a l'esprit vif. Certes, on ne pourrait pas le ranger parmi ses compatriotes, abasourdis par la façon parisienne et qui, selon le terme du vieux Wille « se cotisaient pour comprendre ». Les jalons plantés par Léopold quinze ans auparavant, l'appui de M. de Grimm, l'engoue-

ment pour la musique lui ont ouvert une certaine région de la capitale : le Paris feu d'artifice. Il ignore le vrai Paris. Dans ces sphères brillantes et frivoles, le jeune étranger se meut plein de défiance et d'appréhension. Musicien dans l'âme parmi ces dilettantes à fleur de peau, vertueux parmi ces fanfarons de vice, pauvre parmi les riches, comment se sentirait-il à son aise au milieu des petits maîtres et des belles évaporées ?

On n'a qu'à écouter les chansonniers contemporains :

Au lieu d'esprit, du persiflage,
Peu de fond, beaucoup d'étalage,
Des intrigues au lieu d'amour ;
Au lieu de pudeur et de grâces
Des avances et des grimaces :
C'est le goût du jour.
Impertinent avec aisance,
Ignorant avec suffisance,
Fat à Paris, fier à la cour ;
Toujours occupé sans affaire,
Indiscret, mais avec mystère :
C'est l'homme du jour. (1)

Ce monde de calembredaines et d'éternel badinage le choque et l'impatiente. Il se souvient des racontars de sa province sur la corruption de Paris. Dans la petite ville, faire sans dire était la devise ; dans la capitale, c'est l'inverse ; là, le dérèglement se cachait sous des discours onctueux, la pudeur était dans les paroles ; ici, l'extrême liberté de langage donnait le plus souvent aux conversations une tournure licencieuse. Tout cela effarouche et rebute Wolfgang. Il se terre chez lui, renonçant à aller trouver les

(1) Recueil Clalrambault-Maurepas, 1778.

personnes que son père lui avait indiquées. Helvetius, Diderot, d'Alembert ne l'attirent pas plus que les artistes dont Léopold avait marqué les adresses dans son calepin. Sur une de ses pages on lisait :

« Mme de Saint-Aubin qui chante et joue du clavecin comme aussi de la harpe d'Apollon. »

Augustin de Saint-Aubin, lui-même bon violoniste, avait épousé Louise-Nicole Godeau, son modèle pour la fameuse gravure : « Au moins soyez discret. » En dehors de son sein rose et de ses doigts effilés, Louise-Nicole possédait bien d'autres qualités. Sous un de ses portraits, son mari avait inscrit le distique :

« Sage ou folle à propos, tendre, enjouée ou grave

« Apollon est son maître et l'amour son esclave. »

Si Wolfgang n'avait pas négligé d'aller frapper à la porte de la jolie musicienne, il eut connu cette petite Hollande gaie qu'était l'intérieur d'un bourgeois de Paris et pénétré au milieu de la fine fleur de l'artisanat parisien. Les Saint-Aubin, petits-fils de laboureurs, excellaient tous dans les arts. Augustin remplissait la charge de graveur du roi. Son frère aîné, Gabriel, le grand chroniqueur du crayon, original vivant dans la lune, frotté d'utopie, passionné de musique, eut été un ami tout indiqué pour le rêveur de Salzbourg. L'un prenait par les yeux sa part des biens de ce monde, l'autre, par les sons ; tous deux avaient le sens inné de l'exquis. Ce vieux bohème et ce jeune chimérique, si bien faits pour s'entendre n'eurent pas l'occasion de se rencontrer. Mozart se concentrait dans un monde de visions sans rien entreprendre pour sortir de son isolement. Tourmenté par le profond besoin d'amitié des âmes germaniques, il se rapproche d'un humble compatriote, M. Heina, trompette aux Chevaux-légers de la Garde du Roy, logé rue de Seine, à l'hôtel de Lille.

Se conformant aux recommandations de son père, Wolfgang évitait toute familiarité avec les gens de sa profession. Le bon Schobert n'était plus en vie. Cet imaginaire attribuait une saveur particulière aux champignons ramassés de ses propres mains. Après une cueillette dans la forêt de Saint-Germain, lui, sa femme et leurs enfants moururent empoisonnés. Pour ce qui en est des autres musiciens, Mozart voyait Gossec, l'abbé Gauzargue, maître de chapelle, M. Tournère, claveciniste du roi, M. Kohant, joueur de luth chez le prince de Conti. Au cours des répétitions, il connut les symphonistes du Concert Spirituel. Avec tous ces confrères, il restait dans les limites des relations courtoises, sans se lier avec aucun d'eux.

La condition de ces artistes était généralement assez modeste. Seuls les entrepreneurs de spectacles et quelques privilégiés aux gages d'opulents seigneurs gagnaient largement leur vie. Les chansons nous renseignent sur le sort des autres :

« Rien pour l'auteur de la musique,

« Pour l'auteur du poème, rien,

« Et le poète et le musicien

Doivent mourir de faim, selon l'usage antique.

Jamais le grand talent n'eût droit d'être payé ;

Le frivole obtient tout, l'or, les cordons, la crosse ;

Rameau dut aller à pied,

Les directeurs en carrosse. (1)

Un emploi de cour, aussi modeste qu'il fût, assurait une existence honnête et ouvrait des perspectives d'avenir. Léopold exhortait donc son fils à accepter la place d'organiste qui s'offrait à lui, à Versailles :

« Tu seras à la cour, en conséquence sous les yeux

(1) Recueil Clairambault-Maurepas, VIII.

du roi et de la reine, et par là, plus près de ton bonheur. Avec le temps tu peux devenir maître de clavecin des jeunes princes, ce qui serait très profitable. Personne ne t'empêcherait d'écrire pour le théâtre ou pour le Concert Spirituel, de faire graver de la musique et de la dédier à tes relations ; beaucoup de ministres séjournent à Versailles, surtout en été. Versailles est une petite ville fort bien habitée où tu pourrais trouver des élèves — enfin ce serait le chemin le plus sûr pour t'assurer la protection de la reine et pour te faire apprécier. Lis cette lettre à M. le baron de Grimm et demande son avis. »

Mozart n'écoute que son cœur. L'obsession d'Aloysie l'emporte. Il refuse de se fixer à Versailles. Sa longue sujétion l'a rendu singulièrement jaloux de sa liberté. Avec cela, il a la conscience de sa valeur. Il se promet de réussir, libre de toute dépendance, sans place et sans appui, porté uniquement par son talent.

Le vieux Mozart nourrissait une confiance illimitée en M. de Grimm.

« Je suis certain — avait-il confié à Wolfgang — que dès que le baron connaîtra l'oppression, la persécution, la tyrannie à laquelle nous étions exposés à Salzbourg depuis six ans, son cœur se mettra en mouvement pour nous aider. — Il n'a pas changé en Russie son cœur compatissant contre un cœur moscovite. »

En réalité, rien ne pouvait déplaire autant à l'opportuniste qu'était l'ami de Mme d'Epinaï, que les démêlés de ces provinciaux avec leur seigneur. Il s'y ajoutait le refus de Wolfgang d'accepter le poste honorable qu'on lui proposait. Le baron essaya de faire entendre raison à l'écervelé qui sabotait sa chance. Peine perdue !

Au début, le père partage les illusions de son fils,

persuadé que celui-ci se fixerait à Paris, que ses succès permettraient de rembourser les créanciers et rempliraient de confusion l'archevêque.

« Maintenant tu deviendras un véritable Français — écrit Léopold — et j'espère que tu t'efforceras d'acquérir le vrai accent. »

L'artiste d'une éducation cosmopolite est pourtant loin de s'acclimater à Paris. Au contraire, le contact du milieu étranger réveille en lui la conscience de sa nationalité. L'ostracisme populaire allait aux Anglais, aux blonds géants noircis par les brouillards de la Tamise. Quant aux Allemands, ils étaient fort bien vus en France ; plus d'un de leurs princes vivait à la cour ; il y avait des régiments d'Allemands dans l'armée du roi ; les musiciens germaniques jouissaient d'une situation privilégiée. S'il s'élevait parfois des clameurs contre eux dans le monde des croque-notes, c'était moins l'expression d'un ressentiment contre leur pays d'origine qu'une manifestation de jalousie professionnelle. Toutefois, dans son extrême susceptibilité, Mozart attribue le moindre contretemps à de la malveillance personnelle ou à des préventions à l'égard de sa nation. Il avait composé un quatuor concertant avec orchestre à l'intention de ses amis Wendling, Ramm, Punto et Ritter. Le Gros laissa traîner le manuscrit dans ses cartons, sans prendre la peine d'examiner cette œuvre brillante, émouvante et poétique. Peut-être que le prudent directeur jouait l'étourdi par crainte de faire exécuter une œuvre si différente de celles que ses auditeurs avaient l'habitude d'entendre. Trop sensible, trop vite découragé, Mozart n'insiste pas et cesse de voir l'influent personnage.

La colère rentrée l'aigrit. L'esprit de révolte, dont il avait déjà donné des signes à Mannheim,

le gagne de plus en plus. C'est un faible qui, jusque là, n'a jamais eu à conduire lui-même sa barque. A chaque vent contraire, il exhale son dépit en boutades rageuses. Comment l'adolescent aux nerfs de femme aurait-il cette mesure que donnent l'expérience de la vie, le détachement de soi-même et que l'on appelle l'équité ? Il se montre un censeur sans indulgence pour les hommes et les choses.

Depuis Rousseau, il était de bon ton de lancer des brocards contre la musique française. Le commensal de Grimm en entendait chaque jour et à ses moments d'humeur chagrine, tenait lui-même des propos analogues. De tout ce qu'il entendait à Paris, seuls les chœurs le satisfaisaient.

Sans doute aucune forte personnalité n'était venue remplacer Rameau. Pourtant la capitale ne manquait ni de compositeurs distingués, ni d'exécutants remarquables. La musique d'église maintenait les traditions des illustres maîtres organistes. L'école parisienne de violon était universellement appréciée. Ajoutez à cela que Paris attirait et affinait les musiciens de tous les pays. La passion de la musique n'avait pas la même ampleur qu'en Allemagne et en Italie où elle s'étendait jusqu'au petit peuple. En France, cet art restait l'apanage d'une élite. Elle se recrutait dans toutes les classes. Les peintures, les dessins du temps abondent en scènes musicales : tantôt, brillante réunion sous le feu des lustres ; tantôt, modeste groupe d'amateurs, éclairé par les chandelles du logis bourgeois. Quant à la foule, en fait de musique, elle se contentait de l'Opéra.

L'Opéra se trouvait rue Saint-Honoré, accolé au Palais-Royal. La lutte entre les partisans de Gluck et ceux de Piccini le transformait en arène. Heureuse époque où l'enthousiasme et la haine

se faisaient jour en querelles musicales ! On en oubliait la guerre d'Amérique. Gluck dominait la scène de la rue Saint-Honoré qui affichait tour à tour : *Armide*, *Orphée et Eurydice*, *Iphigénie en Aulide*. Le succès de leur auteur dépassait l'imagination. Les femmes portaient des coiffures « A l'Iphigénie ». Houdon exécutait le buste en marbre de Gluck qui fut placé au foyer de l'Opéra, à côté de celui de Rameau.

Ces excès de l'admiration, la lassitude du haut lyrisme de Gluck, l'envie, enfin la joie de l'intrigue suscitérent une cabale contre celui-ci. Pour lui opposer un rival, on fit, au début de 1777, venir de Naples Piccinni.

Piccinni n'était pas dépourvu de talent. Il sortait du Conservatoire de sa ville natale et passait, dès ses débuts, pour le compositeur préféré des Italiens. Il avait enrôlé au service de l'école napolitaine tous les héros de l'antiquité, mettant dans leur bouche des mélodies vivantes et faciles, relevées par une orchestration d'une extrême adresse. Il avait le génie de l'habileté. On lui connaît cent trente deux opéras. C'était l'homme de l'air de bravoure, de la mélodie plaisante et douceuse. Il eut pour lui tous les amateurs du superficiel, le marquis Carracioli, ambassadeur de Naples, et puisque Rousseau était pour Gluck, la majorité des gens de lettres, à leur tête Marmontel et La Harpe.

Ce tournoi semblait une occasion propice pour déployer de l'esprit. Des écrivains qui n'avaient jamais mis les pieds dans un concert prenaient des leçons de musique afin de pouvoir dire leur mot dans le débat. Paris fut inondé de pamphlets et de chansons. Même les noms de ses rues servirent de traits aux combattants. Les Piccinnistes surnom-

mèrent celle qu'habitait Gluck : la rue du Grand Hurlleur. Les Gluckistes appelaient la voie où logeait Piccinni : la rue des Petits-Chants. Un Allemand, Wieland, prononça le mot le plus sensé dans cette querelle. Questionné sur le parti qu'il prenait entre Gluck et Piccinni, il répondit : « Je préfère les Muses aux Sirènes. »

L'Opéra avait le monopole du drame musical. Piccinni devait se contenter de la Comédie Italienne, les « Bouffons », où il était interdit de produire en scène plus de sept chanteurs. Mais voilà que le nouvel administrateur de l'Opéra, Devismes, imagina d'augmenter ses recettes en réunissant dans son théâtre les deux adversaires. Le onze juin, une troupe de bouffonistes débuta pour la première fois à l'Académie Royale de Musique avec *Le Finte Gemelle* (Les Fausses Jumelles) de Piccinni. L'auteur lui-même battait la mesure. La salle était bondée. Le roi s'ennuyait. La reine bailla un peu. C'était un jugement. Il n'était pas tout à fait immérité. La musique gracieuse, mais sans flamme, ne pouvait arrêter les fâcheux effets du livret enfantin. Le ballet, au dire de Bachaumont, sortit les spectateurs de leur engourdissement. Noverre, ce maître de la chorégraphie, avait prodigué les ressources de son esprit audacieux. Mlle Guimard prenait l'amour au filet et le mettait en cage. Mlle Asselin, déguisée en berger, apportait la preuve de son sexe en dénudant son sein. Comment le public n'eut-il pas bissé ces séduisants tableaux ? Remarqua-t-il la musique ? Cela paraît fort douteux. En dehors de l'ouverture, Mozart avait composé douze gavottes, contredanses, menuets et passepieds. Son nom ne figurait pas sur l'affiche. Après six représentations, l'insuccès des *Finte Gemelle* entraîna avec lui le ballet. On les enterra par une chanson :

Avec son opéra bouffon
L'ami Devisme nous morfond ;
Si c'est ainsi qu'il se propose
D'amuser les Parisiens
Mieux vaudrait rester porte close
Que de donner si peu de chose
Accompagné de Petits Riens.

Le compositeur anonyme pouvait en dire autant pour les recettes. Mais s'il ne touchait pas grand'chose, il avait au moins la satisfaction de payer son écot à Noverre. Quand celui-ci, un quart de siècle après, publia ses mémoires, il n'eut pas un mot pour son collaborateur (1). C'est que ni Noverre, ni les gens de lettres s'escrimant pour l'une des coteries en présence, ne se doutaient que le premier musicien du siècle n'était ni Gluck, ni Piccinni, mais un inconnu installé à l'amphithéâtre, un petit homme au catogan bien tressé, aux yeux bleus éclairant une pâle figure allongée et mobile.

Son père a beau le morigéner, lui représenter que la conviction de sa valeur ne suffisait pas et qu'il fallait la faire partager par les autres, Wolfgang n'a ni l'aptitude, ni la volonté pour tenter un effort qui pourrait le faire sortir de son obscurité.

Gluck, avant de débiter à Paris, s'était assuré, par la plus savante stratégie, l'appui de Marie-Antoinette et celui de Rousseau. Piccinni était patronné par une faction qui représentait une nuance de goût, un faisceau d'intérêts, enfin l'esprit de contradiction si répandu à cette époque agitée. Mozart n'avait ni soutien, ni guide, ni ami. Quand il rentrait le soir à l'hôtel *Aux Quatre Fils Aymon*, sa mère l'accueillait avec un sourire affectueux. Toutefois,

(1) *Lettre sur les Arts Imitateurs en général et sur la Danse en particulier*. Paris, 1807, 2 v.

la digne vieille lui opposait un silence hostile dès qu'il entreprenait de parler d'Aloysie.

Il se réconcilie avec Le Gros. Le jour de la Fête-Dieu, on exécute sa symphonie au Concert Spirituel. Lui, auparavant si plein d'assurance, subit cette fois la fièvre de la rampe, peut-être en raison de son état général, peut-être sous l'angoisse d'un échec qui aurait pu parvenir aux oreilles d'Aloysie. Le succès dépassa ses espérances. Il avait tâché de s'adapter au goût français. Grâce à son commerce avec les virtuoses de Mannheim et de Paris, il était arrivé à une instrumentation prestigieuse. Son œuvre — que l'on allait surnommer plus tard « Symphonie parisienne » — ravit les auditeurs.

« Dans ma joie, — rapporte Wolfgang à son père — j'allai au Palais-Royal, pris une bonne glace, dis le chapelet que j'avais fait vœu de dire, et rentrai à la maison. »

Ces heures de détente allaient être suivies par de douloureuses épreuves.

Mme Mozart dépérissait à vue d'œil. Elle craignait les médecins français. Son fils découvrit un vieux docteur allemand ; celui-ci donna à la malade de la rhubarbe infusée dans du vin. Wolfgang s'avisa de formuler quelques réserves au sujet de ce remède insolite. Le praticien le rabroua vertement : « Comment donc ! Que dites-vous là ? Le vin n'échauffe pas : il fortifie ; c'est l'eau qui échauffe. »

Le docteur revint le surlendemain et dit à l'improviste : « Je crains qu'elle ne passe pas la nuit. »

« Alors, écrivait Mozart à son père, j'ai couru jusqu'au bout de la Chaussée d'Antin et jusqu'au delà de la barrière pour chercher Heina ; je savais qu'il était à un concert chez un certain comte. Il me dit qu'il amènerait le lendemain un prêtre allemand. Au retour, j'entrai un instant chez Grimm

et Mme d'Epinay. Ils furent mécontents que je ne leur eusse rien dit plus tôt, car ils auraient tout de suite envoyé leur docteur. Mais si je n'avais rien dit, c'est que ma mère ne voulait pas de médecin français. Ils se mirent alors à me presser extrêmement, disant qu'ils enverraient le soir même leur docteur. Quand je fus de retour à la maison, je dis à ma mère que j'avais rencontré M. Heina avec un ecclésiastique allemand, lequel avait beaucoup entendu parler de moi et désirait m'entendre jouer, et que tous deux viendraient le lendemain matin me faire une visite.»

Le prêtre trouva la malade dans le délire. Trois jours après elle rendait l'âme. Au cimetière de Saint-Eustache, la tombe se referma sur le visage ridé de la bonne vieille Salzbourgeoise. On inscrivit sur les registres de la paroisse :

« Samedi. — 4 juillet 1778.

« Le dit jour, Marie-Anne Pertl, âgée de cinquante-sept ans, femme de Léopold Mozart, maître de chapelle de Salzbourg en Bavière. Décédée d'hier, rue du Gros-Chenet a été inhumée au cimetière en présence de Wolfgang-Amadé Mozart, son fils, et de François Haina trompette des Chevaux-légers de la Garde du Roy.»

Wolfgang montra beaucoup de force d'âme. Pas de torrents de larmes, pas de lamentations. Sa foi le soutenait. Un devoir pénible lui restait à accomplir : prévenir son père. Il s'adressa à l'abbé Bullinger, priant le fidèle ami de préparer les siens à la fatale nouvelle.

L'orphelin, resté seul au milieu de la grande ville, rencontra une main secourable. Mme d'Epinay le fit quérir dans son auberge et l'installa chez elle à la Chaussée d'Antin, dans une pièce servant d'infirmérie.

Wolfgang sentait la souffrance lui sortir par tous les pores. Il s'imaginait vivre sous le toit d'un couple comblé des dons de la Providence. En réalité, Mme d'Epinay venait de vendre ses diamants pour payer les dettes de son fils. Elle doublait la dose d'opium pour supporter le mal qui la rongeaient depuis de longues années. Son attachement pour Grimm n'avait pas varié. Un cœur ardent battait sous le corsage bleu nattier aux volants de dentelle noire. Sous les apparences de sécheresse et de frivolité mondaine, elle cachait des sentiments que sa retenue ne rendait que plus profonds. N'avait-elle pas envoyé à son amant une mèche de cheveux grisonnants, accompagnée de ces vers :

« Les voilà, ces cheveux que le temps a blanchis
« D'une longue union ils sont pour nous le gage
« Je ne regrette rien de ce que m'ôta l'âge. »

Elle se montra affable et maternelle pour son hôte. Celui-ci lui témoignait du respect et de la reconnaissance. Pourtant aucune intimité ne s'établit entre eux. Quant à Grimm, son sobriquet « Tyran le Blanc » ne provenait pas seulement de son habitude de se peindre les joues à la céruse, mais aussi de sa nature autoritaire. Comment le sensible et ombrageux artiste eut-il pu s'entendre avec l'homme que Diderot appelait « notre despote » ?

Mozart se recroquevillait sur lui-même. Il prenait ses repas avec ses hôtes. Quand il ne sortait pas le soir, il se retirait volontiers dans sa chambre située dans les combles de la maison. Il s'accoudait à la fenêtre donnant sur le boulevard. Les carrosses passaient avec de grands claquements de fouet ; on entendait le rire des grisettes accrochées au bras de leur galant, les cris des marchands vantant leur pacotille. La nuit enveloppait d'ombre ce Paris

mi-capitale, mi-village, enchevêtrement de palais et de hameaux, d'hôtels somptueux et de guinguettes champêtres, centre du Continent, mais aussi chef-lieu d'une grande France rurale, ville couronnée de verdure et rayonnante de bonhomie.

Le désabusé ne voyait rien de tout cela. Il voguait au milieu d'une mer de solitude et d'affliction. Il n'avait pas d'ami. Il souffrait dans sa chair. Aucune femme ne l'attirait. Son cœur était ailleurs et les bas dangers de l'amour l'épouvantaient. Il a beau entendre que les femmes de Paris sont les nymphes du monde et les muses de l'Univers, il ne pense qu'à une femme, il n'a qu'un nom dans la bouche. Or, dans cette vaste cité, pas âme qui vive avec laquelle il pourrait s'entretenir d'Aloysie. Aussi, quelle joie quand le chanteur Raaf lui apporte une lettre de Fridolin Weber ! Il déverse son cœur devant le messager. Il ne trouve ici aucun *soulagement* (1) aucun amusement, pas de rapports agréables avec le monde, surtout avec les femmes. Elles sont des catins ou des sottes.

Le vieux Raaf répond en souriant : « Oui, je le crois bien !... M. Mozart n'est pas tout entier ici, pour admirer les jeunes beautés de céans !... la moitié de lui-même est encore là-bas ...d'où je viens ». Et, à lui, Wolfgang peut parler enfin de « sa chère Weber ».

Il se propose de s'arracher à son inaction, forge mille projets ; il veut créer de sublimes drames lyriques qui éclipsent la gloire de Gluck ; tantôt il pense à mettre en musique *Alexandre et Roxane*, tantôt *Demofonte*, toujours attaché aux poèmes de ce Metastase qui avait ravi son enfance.

Une lettre de son « cher ami Weber » l'exaspère.

(1) En français dans le texte.

Le souffleur se lamente : il ne dispose pas des moyens pour suivre le théâtre de la cour à Munich. Des chanteurs, « ces canailles d'Italiens » cabalent contre Aloysie. Les dettes s'accumulent. « Si seulement je pouvais les aider ! — s'exclame Wolfgang. Cher père, je vous les recommande de tout mon cœur. » Il écrit à Fridolin, « Monsieur, mon très cher et plus cher ami ». Il envoie une longue lettre en italien à sa « carissima amica » (sa très chère amie) Aloysie. Il voudrait les faire venir tous deux à Paris. Il a parlé de la jeune cantatrice au directeur du Concert Spirituel et offre son intervention pour la faire chanter dans des auditions particulières.

En attendant, il faut vivre, battre le pavé pour trouver quelques leçons, un éditeur qui veuille bien faire graver ses compositions, assister aux répétitions, s'escrimer avec le directeur et les symphonistes. Sa santé est chancelante, la moindre contrariété l'irrite. Il rentre à la tombée du jour. Le ciel est noir. La boue gicle sous les roues des carrosses. Au milieu des sombres façades, çà et là, une croisée illuminée éveille la pensée du bonheur d'autrui.

Il travaille, mais sans l'entrain et l'aisance d'autrefois. Quelques variations pour piano, genre fort goûté du public français, quelques morceaux pour flûte et instruments divers, des sonates pour piano, dont une, en *la majeur*, avec un *allegretto alla turca*, — concession aux turqueries à la mode — voilà le bilan de sa production au ralenti. Dans sa sonate en *mi mineur* pour piano et violon, qui date du printemps de cette année, il donne libre cours à ses élans de passion et de tristesse.

Un élégant jeune homme le surprend un beau matin pour lui montrer un portrait de Raaf : c'est un peintre du Prince Palatin, nommé Kymli. « Le meilleur et le plus aimable homme du monde »

rapporte Wolfgang à son père. Il répète ses éloges dans sa lettre adressée à Mlle Weber. Comment ne s'engouerait-il pas de Kymli ? Celui-ci n'a-t-il pas connu Aloysie tout enfant, ne l'a-t-il pas tenue dans ses bras et embrassé mille fois ? « Il sait bien, — écrit l'amoureux persévérant à Aloysie — qu'il ne pourrait me faire de plus grande joie que de me parler de vous, et le fait toujours à nouveau. »

A Salzbourg, Léopold, dans ses culottes rapiécées, se penche sur ses comptes et additionne ses dettes en hochant la tête. Nannerl enrage de coiffer Sainte-Catherine. Dans le silence des matinées brumeuses, les grosses semelles de l'abbé Bullinger claquent sur les dalles de pierre ; chaque jour, au saut du lit, le digne ecclésiastique va prier pour le succès de son jeune ami.

Les lettres du soutien de famille sont pleines d'amertume. Le baron aussi écrit à Salzbourg, et dans sa missive, met le doigt sur la plaie.

« Il est trop *treuhezig* (1), peu actif, trop aisé à attrapper, trop peu occupé des moyens qui peuvent conduire à la fortune. Ici, pour percer, il faut être retors, entreprenant et audacieux ; je lui voudrais pour sa fortune la moitié moins de talent et le double d'entregent... Le public est dans ce moment ridiculement partagé entre Piccinni et Gluck, et tous les raisonnements qu'on entend sur la musique font pitié. Il est donc très difficile pour votre fils de réussir entre ces deux partis. Vous voyez, mon cher maître, que dans un pays où tant de musiciens médiocres et même détestables ont fait fortune, je crains fort que Monsieur votre fils ne se tire pas d'affaire. Je vous ai fait cet exposé fidèle non pas pour vous affliger, mais pour prendre ensemble le meilleur parti possible. »

(1) Conflant.

Ces difficultés et ces déconvenues remplissent d'acrimonie les deux Mozart. On en trouve la trace dans leur correspondance.

« On vient de munir de paratonnerres le château de Mirabel, au grand effroi des grenouilles et des poissons des douves — écrit le vieux maître de chapelle —. Que ne met-on au-dessus du château — ajoute-t-il — des antennes pour détourner les mauvaises pensées et les malédictions du public. »

Son fils le tient au courant des événements parisiens. « Le coquin et athée de Voltaire est crevé comme un chien, comme une bête — voilà sa récompense. »

On imagine Wolfgang tenant le même langage dans la salle à manger de la Chaussée d'Antin, l'une des forteresses des Encyclopédistes ! Le baron n'a pas plus de ménagements pour lui quand il s'agit de musique. M. de Grimm écoute en gazetier, étranger à toute émotion ; pour lui, les divines harmonies ne sont que des sujets de chroniques. Affilié au clan des Piccinnistes, il proclame le Napolitain le premier compositeur de terre. Le désaccord augmente entre Mozart et son mentor.

L'été approche. La ville se vide. Wolfgang ne connaît rien des délices champêtres qui environnent Paris. Délaissé et pauvre, il est prisonnier des soirs brûlants où tout semble d'un gris de plomb, les rues, les maisons, le ciel. Le courrier de Salzbourg n'apporte que des doléances. Léopold ne sait où donner de la tête au milieu de ses créanciers. Sa fille se fane. Au logis, le seul être satisfait est la chienne de Mozart, Miss Pimperl.

Le cœur gros, il prend son papier à musique. Il chante comme un rossignol à travers la pluie chaude. Comparée au passé, son œuvre n'est pas abondante : à peine une vingtaine de morceaux

pour six mois de séjour parisien. Mais ces mélancoliques journées furent pour lui une période de méditation et d'enfantement intérieur. Il voile ses larmes d'un sourire et emporte dans son cœur toutes les mélodies qu'il n'a pas consignées sur son papier à musique.

Ses rares élèves sont à la campagne. Mlle de Guines se fiance et interrompt ses leçons. Quel mauvais payeur que ce duc et pair ! Wolfgang n'arrive qu'avec beaucoup de peine à se faire verser une partie de ses cachets. Son maigre pécule fond rapidement. La morte-saison le prive de tout espoir de gain. Dans des moments de gêne, il se voit réduit à faire appel à la bourse de M. de Grimm.

Le musicien appartenait à la sorte la plus dangereuse des quémandeurs. Il était la générosité même. Quand il ne se trouvait pas entièrement dépourvu de fonds, obliger un ami lui semblait une joie. Il jugeait son prochain à la hauteur de sa propre conscience. Ajoutez à cela que dans ce somptueux hôtel de la Chaussée d'Antin, rien ne trahissait les cruels embarras d'argent. Or, Mme d'Epinay avait été contrainte de vendre son château de la Chevrete ; quelques années plus tard, elle devra se résigner à quitter sa maison de ville et se réfugier à Chaillot. Dans le gouffre qui emportait sa fortune, les petites sommes empruntées par Mozart n'étaient que des fétus de paille. Néanmoins, au milieu de ce désarroi, le louis d'or que le besogneux demande çà et là au baron agace quelque peu ses hôtes.

Un beau matin, le solitaire rencontre un visage ami : Jean-Christien Bach, son ancien maître de Londres. Cet excellent homme, de passage à Paris pour mettre en train la représentation de son opéra *Amadis de Gaule*, l'embrasse, s'enquiert de son sort et s'empresse de le présenter au maréchal de Noailles.

Mozart est convié à Saint-Germain, où le duc réunissait un cercle de musiciens choisis et d'amateurs éclairés. Le compositeur improvise une scène pour le castrat Tenducci, « avec accompagnement de piano, hautbois, cor et basson ; pour exécutants rien que des gens de la maison du maréchal, des Allemands qui jouent très bien ».

Cependant, Mozart était trop las, trop découragé pour profiter de ces relations, ni du succès de son *ouverture* à grand orchestre qui figure le huit septembre au programme du Concert Spirituel. Son père l'engage d'abord à rester en France. Mais le vieillard apprend que son fils doit de l'argent à M. de Grimm. Léopold Mozart appartenait à cette bourgeoisie qui rougissait de ses dettes comme d'une maladie honteuse. Wolfgang n'était-il pas allé dans la capitale française en chercheur d'or, dans le but de désintéresser les créanciers de Salzbourg ? Et voilà que l'insouciant artiste s'avisait de contracter de nouvelles dettes à Paris !

Navré, Léopold conseille à son fils de revenir et de reprendre du service à l'archevêché. Le musicien résiste. Son regard se tourne vers l'Angleterre. Bach cherche à lui trouver une place à Londres. Léopold s'y oppose. « Là-bas, on met les gens en prison pour trois ou quatre guinées de dettes. Il faut absolument renoncer à ce projet. »

A mesure que les relations de Wolfgang avec M. de Grimm se refroidissent, ses obligations envers le baron lui pèsent davantage. Un échange de lettres a lieu à ce sujet entre Léopold et son ancien ami. Grimm ne demande qu'à être débarrassé de ce garçon chagrin qui a trompé ses espérances. « Ne vous inquiétez pas de m'envoyer de l'argent, mande-t-il à Salzbourg, mais indiquez à votre fils tout ce qu'il doit faire pendant sa route. Je vous le livrerai jus-

qu'à Strasbourg si vous lui faites trouver là de l'argent pour continuer sa route. »

Le grand homme de province qui n'a pas réussi dans la capitale y vit en somnambule ; le cœur et l'esprit sont absents, à la poursuite de l'ombre d'Aloysie. Il a sacrifié Paris à une coquette.

Sa résistance mollit. Aigri, découragé, harcelé par son père, il se décide enfin à partir. Ses ressentiments se tournent contre le baron. « Je regrette, — écrit-il à Léopold — de ne pas rester ici, rien que pour lui montrer que je puis me passer de lui — et que je vaudrais son Piccinni ; — bien que je ne sois qu'un Allemand. »

Sa bourse est vide. Il s'adresse à Grimm. Celui-ci veut bien lui avancer les frais de voyage ; toutefois, par esprit d'économie, le baron conseille à son hôte de renoncer à la diligence onéreuse et de prendre le chariot ordinaire : le Carrosse de Strasbourg.

Le vingt-cinq septembre 1778, le postillon touche de son fouet la croupe des chevaux. La chaise s'ébranle. Sous les peupliers agités par le vent d'automne, le véhicule s'en va, d'un train d'escargot, sans changer une seule fois d'attelage, mettant douze jours à franchir la trajet de Paris à Strasbourg ! Quel supplice pour un amoureux ! A Nancy, il n'en peut plus. Il abandonne la patache, s'attarde dans la capitale lorraine, lanterne à Strasbourg, et débarque enfin à Mannheim chez Mme Cannabich.

Ses amis l'accueillent avec des clameurs de joie. Mais il n'y trouve pas Aloysie.

Pendant ce temps, Léopold, sans nouvelles de son fils, s'impatiente. Il expédie lettre sur lettre, l'enjoignant à revenir sans retard, lui communiquant le relevé des dettes contractées pour le tirer d'affaires :

« Pour le voyage.....	300 florins
à Mannheim.....	800 —
pour le séjour à Paris.....	110 —
quinze louis d'or au B. de Grimm..	165 —
à Strasbourg, huit louis d'or.....	88 —
En quatorze mois	—
	863 —
florins de dettes ! »	

Le vieux Mozart exige qu'il prenne quelques années de service à Salzbourg afin de s'acquitter de ces obligations. Mais l'artiste amoureux n'a cure des créanciers. Toutes ses pensées vont à Aloysie.

A l'heure où Wolfgang était parti pour Paris, les Weber se débattaient au milieu des pires embarras d'argent. Mais alors que Mozart trépignait d'impatience sur la route de Nancy, un heureux hasard délivrait les Weber des soucis matériels : le comte Seeau engageait Aloysie à l'opéra de Munich avec des gages de mille florins ; Fridolin obtenait un poste de copiste au même théâtre avec six cents florins de salaire.

La famille Weber s'empresse de partir pour Munich. Il y avait belle lurette que Wolfgang était oublié. Pour Aloysie, le jeune musicien pâle n'avait jamais été autre chose qu'un pis-aller. Elle lui accordait quelques œillades comme elle en accordait à tout venant. Et puis, qui sait, un prince généreux pouvait offrir un poste lucratif à ce soupirant, ou encore il pouvait rapporter de France une bourse gonflée d'or ? La coquette intéressée soupesait les chances de ses amoureux. Instruite de l'échec de Wolfgang à Paris, elle liquida son souvenir avec un haussement d'épaules.

Cependant, Léopold s'affole. Son langage devient

impérieux : « Mes dettes doivent être payées, écrit-il à la réception de cette lettre, tu partiras ! »

Qu'importe ces pesantes charges, qu'importe l'angoisse paternelle à Wolfgang ! Il ne pense qu'à Aloysie. Enfin, il arrive à Munich et court chez les Weber. Par une blanche journée de janvier, le voilà en face d'Aloysie ; il lui apporte son cœur et sa dernière mélodie — écrite pour elle :

« Popoli di Tessaglia, ah mai più giusto fu
il vostro pianto...

(Peuple de Thessalie, jamais plainte ne fut plus
juste que la vôtre.)

Il ne croyait pas si bien dire.

La petite besogneuse de Mannheim est devenue une reine de tréteau. Elle a connu la promiscuité de la scène, l'adulation des habitués, les propos salés des camarades. Elle éprouve un éloignement instinctif pour la délicatesse et la distinction. Elle ne goûte que les manières cavalières des nobles et l'hilare familiarité des acteurs. Que lui importe ce soupirant à la bourse plate, à la figure hâve ? Ajoutez à cela qu'Aloysie, à la manière de beaucoup de femmes bornées, attache une importance excessive aux détails vestimentaires. Wolfgang avait toujours soigné sa mise. Pour cette rencontre décisive, il choisit un habit de soie rouge, selon l'usage aux boutons cerclés de noir parce qu'il portait le deuil de sa mère. Après dix mois de séparation, où Mozart avait vécu tout entier dans son souvenir, la jeune cantatrice ne trouva rien de mieux à lui dire qu'une remarque désobligeante au sujet de ces boutons.

L'indignation arrache Mozart à son rêve. Les châteaux en Espagne s'écroulaient. Il ne fit qu'un bond jusqu'au piano. Et avec la verdure que nous connaissons de ses lettres à sa cousine, — et que l'on

ne peut reproduire que sous une forme atténuée —, il se mit à chanter :

« Je me fiche de la fille qui ne veut pas de moi ! »

Mozart avait la répartie vive, mais le chagrin tenace. L'amoureux déçu réussit à cacher sous une grosse bouffonnerie de paillasse son indignation et sa douleur. Mais comme celles-ci devaient éclater au cours de son voyage vers Salzbourg. Seul et pauvre, il s'en allait chargé d'une couronne de déceptions vers la servitude provinciale.

VIII

LA RUPTURE

L'enfant prodigue fut reçu à bras ouverts. Sa famille et ses amis le comblaient d'attentions. Le sage Léopold qui savait que les blessures faites par la femme ne guérissent que par la femme, invitait la cousine Maria-Thekla à passer quelques semaines sous son toit.

Une démarche pénible attendait Wolfgang : l'obligation de rédiger une supplique au prince afin d'être réintégré dans son service. Au début de janvier 1779, il s'exécute. Il brigue et obtient la place d'organiste de la cour de Salzbourg avec un traitement annuel de quatre cent cinquante florins. Le décret de nomination spécifie qu'il est tenu de « fournir à la cour et à l'église de nouvelles compositions ». Avec un long soupir, il reprend sa place dans la tribune d'orgue de la Cathédrale.

Après ces années de vains efforts et de cruelles vicissitudes, le désenchanté égrène lentement le collier des jours. Le cercle de famille le reprend. Le voilà, comme l'a peint un artiste tyrolien, Della Croce, installé auprès du clavecin ; sa sœur se tient près de lui ; derrière eux on aperçoit Léopold avec son

violon (1). De son cadre ovale, le portrait de la bonne Mme Mozart sourit aux deux orphelins. Un Apollon en plâtre, la lyre haute, préside à cette scène intime.

Dans la petite capitale, les nouveaux visages sont rares. Quel événement que l'apparition d'Emmanuel Schikaneder et de sa troupe de comédiens !

Schikaneder vit le jour en 1750, à Ratisbonne. Il commença par gagner sa vie en violoniste ambulant. Bientôt, il abandonna l'archet pour le tréteau, forma une troupe et se mit à improviser des pièces. Le mélodrame l'enrichit. De ses débuts, l'adroit metteur en scène avait gardé le goût de la musique. Il se lança donc dans l'opéra, fabriquant lui-même des livrets et l'accompagnement. A Salzbourg, Schikaneder connut Mozart et le chargea de composer les chœurs et l'ouverture d'un drame de Gebler : *Thamos, Roi d'Egypte*. Cette pièce disparut vite du répertoire. L'échec de *Thamos* ne parvint toutefois pas à détacher Wolfgang de l'Orient ; il entreprit un opéra allemand en deux actes ; l'héroïne portait le nom de Zaïde. Il abandonna bientôt ce projet, mais restait préoccupé des idées de tragédie musicale. Conformément aux devoirs de sa charge, il se remet à écrire pour la cathédrale : des sonates, des chants d'église, deux messes, dont celle dite du « Couronnement », pour quatre voix et orchestre, œuvre de circonstance composée pour glorifier la statue miraculeuse de la Vierge dans l'église perchée sur la verte colline de Maria am Plain. Dans tout ce qu'il produit à cette époque, on retrouve les réminiscences de son séjour à Paris ; la puissante voix de Gluck hante le tendre génie. Il ne renonce pas à l'espoir de créer un jour le drame lyrique qui illustrera

(1) Au Mozarteum.

son nom, l'affranchira des mesquins soucis matériels et lui permettra de quitter Salzbourg.

Enfin, l'occasion attendue depuis longtemps se présente : l'Electeur de Bavière lui commande un *opera seria* pour le carnaval de 1781. Sans doute, on lui imposait un livret suranné : *Idoménée, Roi de Crète*, de Danchet, traduit en italien, à l'usage du compositeur par l'abbé Varesco, chapelain de la cour bavaroise. Wolfgang fit bon marché de la gaucherie du poème et se mit immédiatement au travail. Comme au temps de la *Finta Giardiniera*, le Primat de Germanie ne pouvait refuser de prêter son musicien à un prince ami. Wolfgang obtenait donc un congé de six semaines pour préparer la représentation de son œuvre à Munich.

« Je te conseille, lui écrivait Léopold, de ne pas penser exclusivement au public musical, mais aussi au public qui n'est pas musicien. — Tu sais qu'il y a cent ignorants pour dix connaisseurs. N'oublie donc pas le populaire, tout ce qui flatte les oreilles longues. »

« Pour ce qui est du populaire, répondit son fils, soyez sans inquiétude. Dans mon opéra, il y aura de la musique pour toutes sortes de gens — excepté à l'usage des oreilles longues. »

L'histoire d'Idoménée, de son fils Idamante et de la belle Idia, fournit la trame de cette pièce conventionnelle, pastiche d'antique en style Louis XVI. La musique large, admirablement orchestrée abonde en richesse instrumentale. Les grandes scènes visent le sublime de la tragédie grecque. Mais Mozart n'avait pas l'âme du chevalier de Gluck ; transporter les foules par le torrent de la passion n'était pas dans ses cordes. Il venait de connaître les émotions de l'amour. Dans les parties lyriques, où il redevient lui-même, il trouve des accents d'une beauté poi-

gnante. Ces écarts de la ligne, qu'il s'était fixée, font le charme d'Idoménée, trahissent la griffe du génie, annoncent l'avenir.

Idoménée enchanta l'Electeur. « Qui eut cru, dit-il en souriant au musicien, qu'il y ait de si grandes choses dans une si petite tête. »

Pendant que la cour de Munich applaudissait l'opéra de Mozart et que celui-ci s'adonnait à la douce espérance de planter là son maître détesté, un événement important survenait à Vienne : Marie-Thérèse se mourait. Les Viennois s'arrachaient la gravure à la manière noire représentant l'impératrice sur son lit de mort. Pour quelques lustres, une autre silhouette allait occuper l'imagination des peuples, celle du nouvel empereur Joseph II.

L'archevêque Hieronymus courut à Vienne pour pleurer la morte et plier le genou devant son successeur. Au milieu des ambitions et des convoitises déchaînées par ce changement de règne, personne ne se souciait du congé de Wolfgang.

Un autre décès, qui passa inaperçu, allait avoir des conséquences autrement importantes sur sa destinée. Grâce à un puissant protecteur, le maréchal Hadik, Aloysie Weber obtenait en 1779 un engagement au Théâtre National à Vienne. Son père fut placé en qualité de marchand de billets à la caisse du même établissement. Peu après, une attaque d'apoplexie mettait fin à la vie chimérique de Fridolin. Il ne laissait que des dettes. Heureusement, l'administration du théâtre voulut bien accorder à la cantatrice une avance de neuf cents florins sur ses gages. Sur ces entrefaites, l'acteur Joseph Lange, veuf chargé de deux enfants, bel homme plein d'entrain, viveur fort généreux sauf pour ses créanciers, s'éprit d'Aloysie et demanda sa main. Sachant sa belle et les siens sans ressources,

il s'offrit à verser six cents florins par an pour leur entretien.

Cet argent permit à Mme Weber de prendre un appartement place Saint-Pierre, dans la maison à l'enseigne « A l'Œil de Dieu » et de sous-louer un certain nombre de pièces. Le mariage de leur aînée avait mis la puce à l'oreille de Josepha, Constance et Sophie. Les locataires de la pension Weber n'avaient qu'à bien se tenir !

Cependant la permission accordée à Wolfgang était expirée. Il ne bougeait pas de Munich. « A propos, que fait l'archevêque ? — écrivait-il à son père. Lundi prochain il y aura six semaines que j'ai quitté Salzbourg. Vous savez, mon cher père, que je ne suis à Salzbourg que par amour pour vous ; car, par Dieu, si cela ne dépendait que de moi, avant de partir, je me serais essuyé le... avec son dernier décret. Sur mon honneur, ce qui me devient chaque jour plus intolérable, ce n'est pas Salzbourg, c'est le prince, la morgue nobiliaire. Je serais enchanté s'il me faisait écrire qu'il n'a plus besoin de moi. »

Le compositeur se plaît à Munich. Il y revoit les Cannabich, les Wendling, Raaf et aspire à plein poumon l'air de la liberté. Ses lettres sont animées d'un joyeux entrain. Il charge son père de donner à Miss Pimperl, sa chienne, une prise de tabac d'Espagne, une bonne rôtie au vin et trois petits bécots. Les réservait-il exclusivement à Miss Pimperl ? On pourrait en douter. Ces amourettes éteignent les dernières flammes du grand sentiment. Il renaît, libéré de l'obsession d'Aloysie et de l'atmosphère atone de la cour de Salzbourg. Dans la vie de ce grand nerveux, les périodes d'accablement sont suivies de phases d'animation débordante. Il retrouve sa verve d'autrefois. Il renonce à l'ambition, si contraire à sa

nature, de créer des drames lyriques de proportions surhumaines et ne suit que son inspiration.

Les jours passent. Trois mois encore, il s'adonne au plaisir de l'école buissonnière à Munich. En mars, Colloredo lui prescrit de le rejoindre à Vienne.

L'archevêque était descendu dans la *Maison Allemande*, l'hôtel de l'Ordre Teutonique, immense bâtisse à deux cours, sorte de caravansérail ecclésiastique.

« Mon très cher amy (1), — écrivait Mozart à son père — j'ai une chambre charmante dans la maison où loge l'archevêque... A midi — malheureusement un peu trop tôt pour moi — nous nous mettons à table ; c'est là que mangent les deux valets de chambre, le contrôleur, Zetti, le pâtissier, deux seigneurs cuisiniers, Ceccarelli, Brunetti (2) et ma modeste personne. Messieurs les valets de chambre ont les places d'honneur. Au moins j'ai l'avantage d'être placé avant Messieurs les cuisiniers. Je pourrais me croire à Salzbourg. On fait à table des plaisanteries stupides et grossières. Personne ne badine avec moi car je ne souffle mot. Quand je suis obligé de parler, je le fais avec le plus grand sérieux. Dès que j'ai mangé, je passe mon chemin. Le soir nous n'avons pas de repas, mais chacun reçoit trois ducats — avec cela, on peut aller loin. Sa Sainteté l'archevêque tire vanité de ses gens — leur enlève leurs mérites — et ne les paye pas. Hier nous avions de la musique dès quatre heures — il y avait une vingtaine de personnes de la plus haute noblesse... »

Son séjour à Paris l'avait libéré des derniers vestiges du sentiment d'infériorité sociale. Quelques succès mondains à Vienne raffermirent son assurance. Il s'affranchissait des prescriptions de l'étiquette

(1) En français.

(2) Le sopraniste et violoniste du Primat.

en vertu desquelles chaque matin il était tenu à attendre des ordres de l'archevêque dans l'antichambre. Parfois il lui arrivait de rencontrer son maître dans le monde. Les autres musiciens s'effaçaient, intimidés. Lui allait tout droit au Primat, et le saluait non pas avec la déférence d'un subalterne, mais avec la respectueuse courtoisie d'un égal.

Souvent, Colloredo faisait jouer son petit orchestre chez des parents ou des amis. L'Association des Musiciens de Vienne prie Mozart de prendre part à un concert en faveur des veuves des sociétaires. Hieronymus refuse à son maître de chapelle l'autorisation de se produire en public. « Patienza ! » (patience) — écrit Mozart à son père. Le prélat se ravise. Mozart obtient un éclatant succès à l'audition organisée au théâtre de la Porte de Carinthie.

Peu après l'archevêque donne de la musique à domicile. Wolfgang enrage. N'avait-il pas, pour le même soir, une invitation chez la comtesse Thun où il espérait être présenté à l'empereur ?

Le premier contact avec la capitale autrichienne a eu un heureux effet sur Mozart. Ah ! que cette société viennoise aimait la musique et la comprenait dans ses manifestations les plus hautes et les plus subtiles ! Autant comme compositeur qu'en qualité de claveciniste, il sent qu'il a trouvé son public.

Pendant toute sa carrière, fasciné par la scène, il s'était évertué à créer une œuvre absolument contraire à ses aptitudes : un drame musical à effets pathétiques. Mais déjà, lors de son dernier séjour à Salzbourg, il avait fait un retour à la sonate et à la symphonie. A Vienne, il jette toute contrainte par dessus bord, renonce à se coiffer de la perruque de l'*opera seria*, n'écoute que son inspiration et écrit ce qui lui passe par la tête, sûr du suffrage de l'élite

viennoise, méditant de conquérir la foule et la fortune par un opéra conçu dans le même esprit.

Il est arraché brusquement à ces séduisants projets. Les gens du Primat racontent que le comte Arco, grand panetier de la cour archiépiscopale, aurait déclaré que dimanche prochain le personnel recevrait le viatique pour la diligence et serait tenu de se mettre en route sans retard. Mozart communique la fâcheuse nouvelle à son père et ajoute en chiffres : « Je vais tourner un nez à l'archevêque, ce sera un plaisir, — et avec la plus grande politesse. »

L'ordre du départ arrive. Mozart est décidé à ne pas « enterrer à Salzbourg ses années de jeunesse et son talent ». Il est plein d'espoir de réussir à Vienne et fait miroiter devant Léopold les gains qu'obtiennent, dans la métropole, compositeurs et virtuoses en vogue.

Depuis longtemps déjà, il se prépare à rompre avec son puissant patron. Et voici que l'indécis trouve une source d'énergie : l'aphrodisiaque de la maison Weber.

Un beau jour de mai, il quittait l'hôtel de l'Ordre Teutonique pour s'installer dans la pension de Mme Weber. Était-ce dans l'espoir de se rapprocher d'Aloysie mariée ? Ou pensait-il déjà à la remplacer par l'une des trois sœurs ? Ou encore, se sentait-il attiré par l'atmosphère qui avait représenté pendant des années pour cet imaginaire l'espérance d'amour et de volupté ? Toujours est-il qu'une fois installé au foyer plein d'embûches de la douairière Weber, il se voit contraint à deux actions exigeant de sa part un effort inusité : rompre avec l'archevêque et faire accepter la rupture par son père.

La bataille avec Colloredo eut lieu huit jours après l'établissement de Wolfgang chez les Weber.

Voici le récit, sans doute empreint d'exagération, qu'il en fit à Léopold :

« Je suis encore plein de fiel ! et vous, mon cher et excellent père, vous le serez certainement comme moi ! On a mis si longtemps ma patience à l'épreuve qu'à la fin elle a fait naufrage. Je n'ai plus le malheur d'être au service de Salzbourg ! Aujourd'hui a été un jour heureux pour moi. Ecoutez. Deux fois déjà, ce... — je ne sais vraiment pas comment l'appeler — m'a dit en pleine figure les pires sottises ; je n'ai pas voulu vous les écrire pour vous ménager, et si je ne m'en suis pas vengé sur l'heure, c'est parce que je vous avais toujours, mon excellent père, devant les yeux. Il m'a traité de polisson, de garnement débauché, il m'a dit de déguerpir — et moi — j'ai tout enduré — je sentais que non seulement mon honneur, mais encore le vôtre, étaient atteints, mais — vous le vouliez — je me suis tu.

« Maintenant, écoutez. Il y a huit jours, le courrier arrive à l'improviste et me dit qu'il fallait que je déménage à l'instant même. Tous les autres avaient été prévenus du jour, sauf moi ; j'ai donc mis tout de suite mes affaires dans ma malle, et la vieille Mme Weber fut assez bonne pour m'offrir sa maison. J'ai là ma jolie chambre, je suis chez des gens serviables, qui me procurent tout ce dont on a besoin et qu'on ne peut se procurer quand on est seul.

« J'avais fixé mon départ, par l'ordinaire, à mercredi, mais je n'ai pu réunir dans ce court espace de temps toutes les sommes que j'ai encore à recevoir, aussi ai-je remis mon départ à samedi.

— Quand je me suis présenté aujourd'hui, les valets de chambre m'ont dit que l'archevêque voulait me donner un paquet à emporter. Je demandai si cela était pressé ; ils me dirent que oui, que c'était de la plus haute importance. — « Je regrette de ne

pouvoir accepter l'honneur de rendre ce service à Sa Grandeur, car je ne puis (pour la raison indiquée plus haut) partir avant samedi. Je suis hors de la maison, je dois vivre à mes propres dépens ; il est donc tout naturel que je ne parte pas avant d'être en mesure de le faire, car personne ne saurait exiger de moi ce qui me serait préjudiciable.»

Conciliabules dans l'antichambre. L'un des serveurs conseille à Mozart d'invoquer comme excuse que l'ordinaire de Salzbourg était complet. On l'introduit auprès de l'archevêque :

— Quand le garçon part-il ?

Moi : Je voulais partir cette nuit, mais la place était déjà prise.

Alors cela éclatait tout d'une haleine : j'étais le garçon le plus débauché qu'il connut, personne ne le servait aussi mal que moi ! Il me conseillait de partir aujourd'hui même, sans quoi il écrirait chez lui qu'on me supprimât mon traitement. Impossible de placer un mot. Cela allait comme une traînée de feu. J'écoutai tout avec sang-froid. Il m'a menti en pleine figure, prétendant que j'avais cinq cents florins de gages ; il m'a traité de noceur, de voyou, de crétin. — Oh, je ne voudrais pas tout vous écrire. — Enfin mon sang bouillonnait ; je dis :

— « Votre Grandeur n'est donc pas satisfaite de moi ?

— Quoi ! il veut me menacer ! Oh, le crétin ! Voilà la porte ! Je ne veux plus rien avoir à faire avec un pareil garnement !

— Enfin je dis : et moi non plus avec vous !

— Eh bien, qu'il parte !

— Et moi, en me retirant : Qu'il en soit ainsi ! Demain, vous recevrez ma démission par écrit.»

Dites-moi, excellent père, n'ai-je pas dit cela plutôt trop tard que trop tôt ?

Ecoutez maintenant. Mon honneur est pour moi au-dessus de tout, et je sais qu'il en est de même pour vous. Ne vous inquiétez nullement à mon sujet, je suis si sûr de mon affaire ici que j'aurais démissionné même sans le moindre motif ; puisque maintenant j'ai une bonne raison, et que je récidive pour la troisième fois, je n'ai plus rien à gagner ; au contraire, j'ai été à deux reprises un pleutre ; je ne pourrais vraiment plus l'être la troisième fois.

Tant que l'archevêque sera ici, je ne donnerai pas d'académie. Si vous croyez que je perdrai mon crédit auprès de la noblesse et de l'empereur, vous vous trompez. L'archevêque est détesté, surtout par l'empereur. Sa colère vient justement de ce que l'empereur ne l'a pas invité à Laxembourg. Je vous enverrai un peu d'argent par la prochaine poste pour vous convaincre que je ne suis pas réduit ici à l'indigence. D'ailleurs je vous supplie d'être gai : mon bonheur commence maintenant, et j'espère que mon bonheur sera aussi le vôtre. Ecrivez-moi en secret que vous êtes content, vous pouvez réellement l'être — en public, grondez-moi bien afin qu'on ne puisse vous rendre responsable. Néanmoins, si l'archevêque vous faisait la moindre impertinence, venez aussitôt avec ma sœur à Vienne, nous pourrions y vivre tous les trois, je vous l'affirme sur mon honneur. Pourtant je préférerais que vous puissiez tenir encore un an.

Ne m'adressez plus aucune lettre à la Maison Allemande par la poste. Je ne veux plus rien savoir de Salzbourg. Je hais l'archevêque jusqu'à la frénésie. Ecrivez simplement : A remettre Place Saint-Pierre « A l'Œil de Dieu », au deuxième étage. »

Le soir de cette entrevue orageuse, Mozart fut pris à l'Opéra d'un tremblement nerveux. Il rentra,

titubant comme un ivrogne, se mit au lit, et y resta le lendemain, se gorgeant d'eau de tamarisc.

Laquelle des demoiselles Weber lui prépara-t-elle ce breuvage réconfortant ? Aloysie ne brûlait que pour son brillant acteur. Restaient Josepha, Constance et Sophie. Constance passait pour la moins belle. Taillée en grand, elle n'avait d'autres charmes que ses dix-huit ans; et ses cheveux châains retombant sur ses épaules en boucles naturelles.

Dans la maison Weber, chaque fille subissait son stage de taloches. Au moment où Mozart devenait le commensal de ces demoiselles, c'était au tour de Constance à endurer les rudesses maternelles. Le cœur de Wolfgang se gonflait de compassion pour Constance ; la victime d'Hieronymus se faisait le chevalier de celle de la mère acariâtre. L'imagination du musicien transformait la Cendrillon intéressée en une sorte d'ange persécuté.

Désormais, rien ne pouvait l'arracher de Vienne. Il se croyait irrévocablement relégué du service de l'archevêque. Les choses n'en étaient pas encore à cette extrémité. Colloredo regrettait-il son emportement ? Se souvint-il qu'une fois déjà le versatile artiste l'avait planté là pour solliciter un an après sa réintégration ? Peut-être, à la manière des princes, lui déplaisait-il de voir dans sa suite un nouveau visage ? Ou encore quelqu'un de son entourage s'interposa-t-il en faveur de l'irascible musicien ? Léopold était estimé à Salzbourg ; on n'ignorait pas sa vie difficile ; rien de surprenant à ce que l'entraide provinciale soit entrée en jeu pour permettre au père et au fils de conserver leur gagne-pain.

Quand Wolfgang se présenta le douze mai chez le comte Charles d'Arco pour lui remettre sa démission par écrit et pour restituer les frais de voyage qu'on lui avait avancés, le grand panetier refusa d'accepter

tant le placet que l'argent. Le dignitaire était d'avis qu'avant de prendre pareille décision, Mozart avait à demander le consentement de son père.

D'Arco, bourru bienfaisant, agissait-il de connivence avec le vieillard ? Toujours est-il que celui-ci écrit à son fils lettre sur lettre, l'admonestant avec dureté, lui rappelant leurs dettes, les devoirs de Wolfgang envers les siens. On potine à Salzbourg : on raconte que le jeune Mozart ne serait à Vienne que pour les beaux yeux d'une femme, qu'il négligerait ses devoirs religieux. Wolfgang rassure son père : dimanche et fêtes, il va à la messe ; pour ce qui en est des jeûnes, il les observe à sa manière : « se restreindre, manger moins que d'habitude ». Mais quant à sa démission, il n'en veut point démordre.

Le comte d'Arco, qui l'avait connu enfant et voulait son bien, l'invite à une entrevue amicale, dans l'espoir de le fléchir. Cette conversation apprend à Wolfgang que son départ ne menace pas d'entraîner la destitution de Léopold et que d'Arco, pour ne pas couper les ponts, a, de sa propre initiative, retenu le placet adressé à l'archevêque.

Loin de savoir gré au grand-panetier de ses bonnes intentions, Mozart part furieux, rédige une nouvelle lettre de démission, décidé de la remettre, coûte que coûte, à l'archevêque. Brandissant son placet, Wolfgang pénètre le huit juin dans l'antichambre de Son Altesse. Cette fois d'Arco perd patience. Il met le démissionnaire obstiné à la porte, avec le geste peu protocolaire d'un coup de pied à l'endroit où le dos change de nom.

Si la manière indignait la victime, le résultat l'enchantait. En vain Léopold, atterré, s'efforça-t-il à arranger les choses. Rien n'y fit. Wolfgang reprenait sa liberté. La rupture avec l'archevêque était un coup d'éponge sur tout ce qui l'attachait à Salzbourg.

Sans se départir d'une grande déférence et d'un langage affectueux à l'égard de son père, il s'émancipait définitivement de sa tutelle.

Chérubin brisait sa laisse et regardait, pâle de convoitise, les ombres roses qui se balançaient dans le crépuscule. Pourtant, au fond de son cœur, le choix était fait.

IX

LA PENSION « A L'ŒIL DE DIEU »

La Place Saint-Pierre n'a pas changé d'aspect depuis le temps où Mozart fit porter ses hardes dans la pension de Mme Weber. L'église montre toujours ses murs en marbre simili, ses puissantes colonnes, ses saints à draperies tourmentées qui regardent vers le haut de l'immense coupole où les fresques pâlies paraissent lointaines comme la voie lactée. Sur le fronton du presbytère, Saint-Pierre n'a pas quitté sa niche et brandit sa clé dorée sans parvenir à déloger la brochette de moineaux qui y ont élu domicile.

Mme Weber avait établi le sien dans la maison voisine, bâtie en briques recouvertes d'un badigeon auquel le temps a donné une couleur de pierre. Sous l'entrée voûtée, on aperçoit une fontaine et deux escaliers qui conduisent aux deux corps de logis. Que de fois, les demoiselles Weber, Josepha, Constance et Sophie, n'allèrent-elles pas puiser à cette fontaine, regardant couler l'eau claire, perdues dans de troubles rêveries de fausses ingénues. Elles brûlaient d'échapper à la tyrannie maternelle, de trouver quelque argent et de jouir de la vie, vêtues

de belles robes. Le musicien au cœur à vif ne se doutait pas qu'il se trouvait au centre d'une battue matrimoniale, manœuvrée par une mère astucieuse.

Elle avait donné ses preuves avec l'amoureux d'Aloysie. Un beau matin, Mme Weber s'était opposée au mariage de la cantatrice avec son bienfaiteur, Joseph Lange. Un nouveau personnage parut en scène : Johann Thorwarth.

Feu Fridolin, marchand de billets impérial, faisait partie du personnel de la cour. A ce titre, il revenait au grand maréchalat de choisir un tuteur pour ses enfants mineurs. Le fonctionnaire désigné pour ce poste, Johann Thorwarth, cumulait les charges de caissier des cuisines impériales et de secrétaire des bureaux du grand-chambellan. Cet ancien domestique, retors et cupide, assista si bien l'astucieuse veuve dans ses négociations matrimoniales que Lange se vit obligé d'augmenter de cent florins la pension servie à Mme Weber et à rembourser au Théâtre National l'avance faite à Aloysie. Ce n'est qu'à ces conditions que le comédien put enfin épouser la jeune cantatrice.

Voilà le milieu dans lequel s'était fourvoyé Wolfgang. Léopold s'en inquiétait. Son fils essayait de le rassurer. « Auprès d'Aloysie, écrit-il à son père, le seize mai, j'étais un fou, c'est vrai, mais comment en serait-il autrement quand on est amoureux ? Je l'ai aimée et je sens qu'elle ne m'est toujours pas indifférente. Heureusement, son mari est un sot jaloux, il ne la laisse pas sortir, je ne la vois que rarement. La vieille Mme Weber est une femme fort obligeante. »

A Salzbourg, le clabaudage continue. Il paraît que l'on aperçoit souvent au *Prater*, « le Bois » de Vienne, Mme Weber et sa fille Constance, accompagnées par Wolfgang. Léopold s'inquiète. Il engage son fils à changer de logis. Celui-ci résiste, mais

finit quand même par se conformer aux injonctions paternelles et va habiter à quelques pas des Weber, dans une maison du *Graben*.

Voilà Mozart établi au cœur de Vienne. Comment décrire le charme de cette capitale ? Elle ne donnait pas l'impression de force, d'opulence, de discipline nationale comme la Rome des brumes, Londres. Vienne ne possédait pas le rayonnement de Paris, ce phare qui scintille au milieu de la douce grisaille de l'Ile-de-France. La métropole autrichienne était la foire des peuples. Du Rhin jusqu'aux embouchures du Danube, des champs d'oliviers de Toscane jusqu'aux steppes sarmates, les nations se rendaient pour leurs affaires et leurs plaisirs dans la grande cité des Habsbourg. Ils y apportaient la sève, le mouvement, la richesse. Ils y trouvaient une insouciance gaieté, une captivante civilisation matérielle. En Autriche, agir et penser était l'attribution de l'Etat, obéir et jouir, celle des sujets. La tyrannie du plaisir constituait le régime de Vienne. Loin des mâles voies de la pensée, on y vivait dans un aimable laisser-aller. Les arts plastiques florissaient, portés moins vers le grand que vers le familial. La fronde même prenait une forme badine et débonnaire. Le Viennois avait une opinion seulement en musique.

C'est en elle que la pensée et le sentiment se faisaient jour. Ce peuple naissait musicien. L'éducation développait les dons innés. Des archiducs aux enfants du portefaix, tout le monde apprenait à manier un instrument. Auparavant le violon avait eu la préférence. Vers la fin du siècle, particulièrement pour ce qui en était des femmes, le clavecin prévalait. « Klavierland », le pays du piano, s'exclamait joyeusement Mozart. Ce pays enchanteur avait une fée : Wilhelmine Thun.

Cette gracieuse femme, fille du comte Ulfeld,

ministre de Marie-Thérèse, réunissait chaque soir après neuf heures la fleur de Vienne. La jeunesse dorée entourait les filles de l'hôtesse, surnommées « les trois grâces ». Fuger a fixé leur physionomie de séduisantes Viennoises se piquant d'une légère touche britannique (1). Ces visages d'anges gais devenaient graves au premier son du piano. Chaque réception se terminait invariablement par de la musique. La comtesse Wilhelmine avait aidé à leurs débuts Gluck et Haydn. Elle adopta Mozart, l'encouragea, le conseilla et le mit en relation avec des hommes de premier plan, comme le prince Kaunitz et le maréchal Hadik. Souvent, l'empereur et son frère, l'archiduc Maximilien, venaient terminer la journée dans le salon de la comtesse Thun. C'est là que Mozart fut présenté au souverain. Le fils de Marie-Thérèse était un encyclopédiste couronné, curieux mélange de rêveur et de grand commis voltairien. Il n'avait rien de commun avec sa mère, si ce n'est le goût de la musique italienne ou italianisante. L'empereur Joseph se plaisait à réunir au château les virtuoses en renom. Le pianiste Clementi y rencontra un homme vêtu avec recherche qu'il prit pour un chambellan. Mozart, car c'était lui, se mit à causer avec son collègue et lui confia qu'autrefois il s'adonnait volontiers « à la grande virtuosité brillante ». Mais par la suite, en écoutant les chanteurs fameux de son temps, il s'était accoutumé « au style chantant et plus noble dans l'interprétation ».

Le prince invita Mozart à se mettre au piano. « Je n'avais encore entendu personne jouer avec autant d'esprit et de grâce, rapporte Clementi. Ce qui me plut surtout, ce furent un *adagio* et plusieurs de ses variations impromptues dont l'empereur avait

(1) Dans la Galerie Autrichienne, à Vienne.

choisi le thème que nous devions varier, nous accompagnant à tour de rôle.»

Toutes les portes s'ouvraient devant le virtuose qui avait l'honneur d'obtenir les suffrages du monarque. Mozart eut ses grandes entrées chez l'oracle des dilettantes, le baron Van Swieten. Celui-ci avait promené sa mélomanie à travers les ambassades du Continent et brûlait d'ajouter à ses succès diplomatiques ceux du compositeur. Haydn disait ses symphonies aussi raides que leur auteur. Cependant personne ne mettait en doute la sûreté de son goût musical. L'ambassadeur rapportait de Berlin le culte de Bach et de Haendel. Il ne manquait aucun concert ; le public épiait son attitude qui décidait de la sienne.

Chaque dimanche, à midi, Mozart se rendait au concert du baron. Haut de taille, sanguin, solennel, Van Swieten avait l'allure et la façon d'un lord anglais, sauf la générosité. Sa bienveillance pour Mozart restait toute platonique. Entre le puissant personnage et le musicien besogneux, le dernier était la partie dominante.

En dehors de Van Swieten, il allait souvent chez les frères Martinez, l'un, intendant du Nonce, l'autre, bibliothécaire de la cour. Haydn avait débuté comme maître de piano de Mlle Martinez. Elle était restée fidèle à cet instrument, sans dédaigner le chant et la musique de chambre. Métastase avait légué son bien aux Martinez, ce qui leur permettait de mener un train considérable.

Chaque mercredi, on rencontre Mozart chez le directeur du Jardin Botanique, M. Jacquin, descendant d'une famille française que le service des Habsbourg avait transplanté à Vienne. Les gens âgés entouraient le savant vieillard. Ses enfants : Françoise, Joseph-François, Gottfried et leurs amis

s'adonnaient à la musique. Mozart était particulièrement lié avec Gottfried, plein de talent et de feu, surprenante figure romantique au siècle de la raison.

Le compositeur retrouvait un esprit plus positif dans la maison du chevalier Jean-Thomas Trattner, ancien prote qui était devenu le plus grand éditeur de l'Autriche. Il occupait trente presses et fabriquait lui-même le papier que consommait son officine. Cet homme de belle prestance, père de onze enfants, épousa en secondes noces la fille de Jean-Antoine Nagel, mathématicien de la cour. Thérèse Trattner ne partageait pas les penchants paternels pour la science ; ses préférences allaient au piano. Wolfgang donnait des leçons à la jeune viennoise éprise de musique et organisait parfois des concerts dans la grande salle de la librairie située au *Graben*.

Dans le cercle des amis de Mozart, on rencontre Michel Puchberg, gros négociant, enfin un homme de la plus humble condition, le Salzbourgeois Ignace Leutgeb, autrefois cor dans l'orchestre archiépiscopal, établi à présent marchand de fromages dans un faubourg de Vienne.

Deux traits communs à cette société autrichienne si hiérarchique unissaient les différentes classes : la bonhomie et l'amour de la musique. Dans cette atmosphère, Wolfgang oublie les années difficiles et retrouve la confiance dans l'avenir. Voilà comment il décrit sa vie dans une lettre adressée à sa sœur :

« Quand notre père a terminé son service à l'église et toi tes leçons, vous êtes libres de faire toute la journée ce que bon vous semble et d'écrire des lettres qui contiennent des litanies entières. Mais pas moi... A six heures du matin, je suis coiffé, à sept, habillé. Alors j'écris jusqu'à neuf heures. De neuf heures à une heure, j'ai mes leçons. Après quoi je déjeûne, à moins d'être invité ; dans ce cas, on mange à deux

ou à trois heures, comme aujourd'hui et demain chez la comtesse Zichy et chez la comtesse Thun. Il m'est impossible de me remettre au travail avant cinq ou six heures ; souvent, j'en suis empêché par une académie ; autrement, j'écris jusqu'à neuf heures... J'écris encore avant de me coucher, souvent jusqu'à une heure — à six heures, je suis sur pieds. »

Parmi ses élèves, il rencontre une soupirante : Mlle Joséphine Aurnhammer, fille d'un commissaire de guerre. Un décolletage peu discret faisait valoir les appas de sa personne sensible et rondelette. Elle avait mille prévenances pour son maître de piano et étalait ses sentiments à son égard avec la franchise d'une ingénue qui ignore les artifices de la coquetterie. Mozart, à son propre aveu, la rabrouait vertement. Alors, Joséphine lui prenant la main, soupirait : « Cher Mozart, ne m'en veuillez pas ; vous pouvez dire ce que vous voulez, j'ai quand même de l'affection pour vous. »

Celui-ci faisait presque journellement de la musique avec elle et lui dédiait trois sonates pour violon. Toutefois, il témoignait une rageuse indifférence pour les sentiments de son élève qu'il qualifiait de « folle amoureuse ». L'exaspération de Wolfgang atteignit le comble lorsqu'il entendit colporter les bruits de son mariage avec Mlle Aurnhammer. Il aimait ailleurs.

Au milieu des femmes les plus séduisantes et les plus distinguées de Vienne, comment l'artiste pouvait-il s'attacher ainsi à Constance Weber ? Les secrets du cœur et bien plus encore ceux de la chair sont insondables ! Mozart subissait une sorte d'envoûtement sensuel. Pendant un an, Aloysie avait tenu cet imaginaire sur la claie des chimères. Pour lui, tout ce qui touchait la famille Weber continuait à agir à la manière d'un aphrodisiaque. Ajoutez à

cela la nature généreuse de Wolfgang qui s'était constitué le chevalier de Constance rudoyée par sa mère. Où s'arrêta la reconnaissance de la jeune fille ? Peu importe. Que ce fussent des habitudes passionnées ou l'impatience de les établir, toujours est-il que Mozart ne pouvait plus se passer de Constance.

En décembre, il prit son courage à deux mains et avoua ses intentions matrimoniales à son père :

« Elle n'est pas laide — écrivait-il — mais cependant rien moins que belle... toute sa beauté consiste en deux petits yeux noirs et en une belle tournure. Elle n'a pas de vivacité d'esprit, mais assez de bon sens pour remplir ses devoirs d'épouse et de mère. Elle n'est pas portée à la dépense, ceci est entièrement faux ; au contraire, elle est habituée à s'habiller très simplement... Elle sait confectionner elle-même la plupart des choses dont une femme a besoin. Elle se frise elle-même... »

Léopold ne voulait rien entendre de cette perle qui poussait l'esprit d'économie jusqu'à se coiffer de ses propres mains. D'ailleurs, le compositeur Winter, de passage à Salzbourg, n'avait-il pas donné des renseignements déplorables sur les Weber ? Madame Mère buvait. Quant à la jeune fille, Winter la traitait de « luder » ; dans l'argot autrichien, on désignait de ce terme les chevaux qui se dérobent et les femmes qui tombent dans l'extrême opposé.

Wolfgang proteste avec indignation contre l'animosité malveillante de Winter et ne désespère pas de fléchir ce père sévère. Le musicien croit en Constance. Quand il pense à elle, des fanfares de joie s'élèvent dans son cœur. On retrouve ces accents dans sa musique.

Sa production n'est pas abondante : quelques sérénades, des variations pour piano, deux sonates d'un bel entrain. Ses heures d'inspiration sont

consacrées à un opéra. Il a renoncé à l'emphase du drame lyrique. Dans cette ville de la plus sensuelle gaité, comment songerait-il à l'Olympe chaussé du cothurne ? L'atmosphère de Vienne et les expériences de Paris le poussent vers l'Opéra Comique.

De tout temps l'Orient avait hanté l'imagination de la chrétienté, mais jamais à tel point qu'au dix-huitième siècle. On se toque de « turqueries ». Elles se retrouvent dans les arts plastiques, la littérature, le théâtre. Les histoires d'esclaves chrétiennes, de paschas redoutables et de courageux libérateurs enchantaient les âmes sensibles. Un écrivain de Leipzig, Christophe Bretzner, se servit de nombreux romans et comédies de ce genre pour publier en 1781 une pièce intitulée *Belmonte et Constance ou L'Enlèvement au Sérail*.

Selon l'habitude des « paroliers » qui prenaient leur bien où ils le trouvaient, Stéphanie, acteur et dramaturge du Théâtre National tira de la plate versification de Bretzner un livret à l'usage de Mozart.

« Le livret est tout à fait bon, écrivait celui-ci à son père. Le sujet est turc... Je composerai en musique turque l'ouverture, le chœur du premier acte et le chœur final ». Et il mandait à sa sœur : « Tu sais que j'écris en ce moment un opéra... Si cela réussit, je serai aimé ici pour la composition comme je le suis pour le piano ».

Son œuvre avançait rapidement. Il utilisait ses ébauches pour *Zaïde*. Et par un singulier hasard, l'héroïne s'appelait Constance. Ce nom suffisait pour inspirer le compositeur.

Pendant que Mozart travaillait avec une verve allègre à la pièce qui devait lui assurer la gloire et la fortune, Constance quittait sa mère acariâtre et s'installait chez une amie de son fiancé, la baronne

Waldstaetten. La maison de cette femme vivant séparée de son mari était loin de constituer un conservatoire des bonnes mœurs. On y jouait volontiers à des jeux de société qui fournissaient des prétextes à bien des extravagances. Un jour où Constance avait un gage à payer, elle accepta de se laisser mesurer le mollet par un dandy, un « chapeau » comme on les appelait alors. Indignation de Mozart ! Il écrit une lettre de tendres reproches à sa promise. « Vous voyez, termine-t-il, combien je vous aime ; je n'éclate pas comme vous, je pense, je réfléchis et je sens. Sentez, ayez du sentiment, et je suis certain que je pourrai dire : Constance est la plus vertueuse, la plus honnête, la plus raisonnable, la plus fidèle amante du loyal Mozart qui lui est entièrement dévoué. »

Sa situation devenait pénible. Léopold refusait son consentement au mariage. Mme Weber ne décollerait pas et cherchait le moyen pour forcer la main à l'indécis.

Vers la fin de juillet, Sophie Weber envoie en secret sa servante chez Mozart pour lui dire que leur mère était décidée à faire ramener Constance par la police. Affolé, il ne voit d'autre moyen pour éviter cette honte que d'épouser la jeune fille sans retard.

La question se pose : les deux fines mouches, Constance et Sophie, n'étaient-elles pas de connivence avec la douairière ? Mais voilà que la comédie se corse : le tuteur intervient et demande une entrevue à Mozart.

Thorwarth interdit au musicien de frayer avec Constance. Mozart proteste de la loyauté de ses intentions. Sur quoi la mère vertueuse et le tuteur austère firent signer au galant une déclaration par laquelle il s'oblige à épouser Constance dans le délai

de trois ans ; pour le cas où il changerait d'idée, il sera tenu à servir une annuité de trois cents florins à Mlle Weber.

Dès que le tuteur fut parti, la « céleste jeune fille », rapporte le musicien amoureux, demanda l'écrit à sa mère et le déchira en disant : « cher Mozart, je n'ai besoin, de votre part d'aucun engagement écrit ; j'ai confiance en votre parole. »

Ce complot matrimonial ne portait pas atteinte aux illusions de Wolfgang, naturellement insouciant et absorbé par son travail. Il mettait les dernières touches à son opéra qui allait voir le feu de la rampe le seize juillet 1782. L'auteur a rompu avec le poème italien. Le texte est allemand, l'esprit, celui de l'opéra-comique tel qu'il triomphe sur toutes les scènes de l'Europe. Par endroits, la comédie frise la farce. Osmin, le gardien du harem, apparaît comme un personnage créé pour l'amusement de la galerie. Mais jusque dans la grosse bouffonnerie, Mozart sait conserver une distinction du meilleur aloi. « Les passions — voilà sa profession de foi que l'on trouve dans une lettre adressée à son père — violentes ou non ne doivent jamais être exprimées jusqu'au dégoût, et la musique, même dans les situations les plus excessives, ne doit jamais offenser l'oreille, mais au contraire, faire plaisir et rester toujours de la musique. »

Tout le monde connaît les péripéties de cette aventure orientale qui finit par le triomphe de l'amour. L'Enlèvement est une turquerie lyrique :

« Quelle angoisse, quelle ivresse

Tour à tour saisit mon cœur... »

chante Belmonte.

« De l'extase d'être aimée

J'ai goûté l'enivrement. »

répond Constance.

Tous les sentiments qui remplissent son âme, le compositeur les a mis dans sa musique, tendre et émoussillée comme un éclat de rire entre deux baisers.

Le public fut enchanté. Seul l'empereur formula quelques réserves : « Trop beau pour nos oreilles et puissamment beaucoup de notes, cher Mozart ! » Pourtant les vrais connaisseurs, à leur tête le vieux chancelier Kaunitz et Gluck, ne ménagèrent pas leur approbation.

Prague, Mannheim, Francfort, toutes les grandes scènes d'Allemagne demandaient à monter l'*Enlèvement*. Bretzner, outré de ce succès, fit imprimer l'entrefilet suivant dans une gazette de Leipzig :

« Un individu, nommé Mozart à Vienne a eu l'insolence d'abuser de mon drame *Belmont et Constance* pour un texte d'opéra. Je proteste solennellement contre l'usurpation de mes droits. »

Christophe Friedrich Bretzner,
Auteur de *La Petite Griserie*.

On n'entendit onques parler de l'illustre inconnu et l'*Enlèvement* continua sa marche triomphale. Son résultat matériel n'était néanmoins pas brillant. Dans ce temps là, le compositeur d'opéras avait deux ressources de bénéfices : cent ducats d'honoraires, et la vente des extraits de la partition arrangés pour le piano. Au vif mécontentement de Léopold, Wolfgang négligea de faire graver des transcriptions de sa pièce. Comment eut-il pensé aux questions d'intérêts ? Il nageait dans le bonheur. Après tant d'obstacles, il allait enfin épouser Mlle Weber. Ses amis firent imprimer des pastiches de l'affiche théâtrale : « Aujourd'hui Wolfgang et Constance, ou l'Enlèvement à l'Œil de Dieu. »

Léopold était ulcéré de ce projet de mariage. Le vieillard finit par accorder son consentement,

accompagné d'une froide bénédiction paternelle et de la déclaration qu'il se refusait dans l'avenir à payer les dettes contractées par son fils.

Par un torride dimanche d'août, un modeste cortège avançait sous la voûte fraîche de la cathédrale Saint-Etienne : Mme Weber et une de ses filles, deux témoins : Thorwarth et un autre fonctionnaire, Cetto de Kronstorff, enfin les fiancés. Wolfgang et Constance se prosternèrent devant l'autel. Les pierres noircies de l'antique édifice amortissaient les bruits de la ville, le tumulte de quatre générations de vivants ; quarante générations évanouies dormaient dans les caveaux du sanctuaire, sous les dalles où se tenaient agenouillés, comme tant d'autres amants avant eux, Wolfgang et Constance. Ils jurèrent de s'aimer et de s'aider à travers le rude chemin de la vie. A cette heure, l'avenir leur semblait joyeux et léger comme le vol des colombes qui s'élevaient sous le porche de l'église d'où les nouveaux mariés sortaient, les yeux pleins de soleil.

L'hiver fut gai. Le jeune ménage courait les bals. Pendant le Carnaval, ils improvisèrent en compagnie de quelques amis une Pantomime. Mozart tenait le rôle d'Arlequin. Ses éclats de rire cachaient de cuisants soucis d'argent. Il avait signé des traites et craignait d'être inquiété par ses créanciers.

En été, Mme Mozart mit au monde un enfant qui mourut à l'âge de deux mois. L'année suivante Constance accoucha d'un garçon qui reçut le prénom de Charles-Thomas. M. de Trattner lui servit de parrain.

Depuis que Mozart était père de famille, il multipliait les démarches pour trouver une situation de tout repos. Un an auparavant, le duc Charles Eugène de Wurtemberg et sa fille Elisabeth,

fiancée de l'archiduc François, venaient d'arriver à Vienne. L'archiduc Maximilien s'employa pour faire nommer Mozart maître de musique de la future impératrice. L'empereur désigna Salieri. Ce Lombard élevé à Venise était disciple et imitateur de Gluck. Grâce à sa charge de maître de chapelle du château, Salieri vivait dans la familiarité des princes. L'habile homme, qui d'ailleurs, n'était pas dépourvu de talent, sut tirer parti de sa situation avec une adresse subtile.

Mozart, au contraire, était loin d'avoir l'étoffe d'un courtisan : il trouvait la princesse Elisabeth charmante, mais déclarait à tout venant que le prince de Wurtemberg, son frère, n'était qu'un veau.

Faute d'obtenir une charge à la cour d'Autriche, il entreprit des tentatives auprès des Liechtenstein. Cette maison unissait les avantages d'un goût éclairé pour tous les arts à ceux d'une immense fortune. Le prince Aloïs était disposé à engager Mozart comme compositeur. Toutefois, celui-ci, exigeait un contrat à vie. Les négociations échouèrent.

La voix de Léopold et celle de la prudence conseillaient à Wolfgang de chercher un poste fixe. Mais au fond, il préférerait la liberté. La société viennoise lui témoignait beaucoup de bienveillance. Il donnait ses auditions, préparait un nouvel opéra, enseignait de charmantes élèves. Ses honoraires étaient d'habitude de six ducats pour douze leçons.

Très sûr de lui-même, froissé de la réserve de l'empereur, il sondait l'horizon de l'Europe, prêt à reprendre l'existence errante de sa jeunesse, convaincu que cette fois-ci il réussirait aussi bien à Paris qu'à Londres.

« Que Messieurs les Viennois ne s'imaginent pas, écrivait-il à son père, que je suis au monde unique-

ment pour Vienne — Je ne sers aucun monarque avec autant de joie que l'empereur, mais je ne veux pas mendier une place. Je crois que je suis en état de faire honneur à n'importe quelle cour. Si l'Allemagne, ma chère patrie, dont je suis fier, comme vous le savez, ne veut pas m'accueillir, alors, par Dieu, il faudra que la France ou l'Angleterre s'enrichissent d'un habile Allemand de plus, — et cela à la honte de la nation allemande. Vous savez sans doute que presque dans tous les arts, ce sont toujours les Allemands qui ont excellé. Mais où trouverent-ils leur bonheur ? Où, leur gloire ? Pas en Allemagne, bien sûr. Même Gluck — est-ce l'Allemagne qui en a fait un grand homme ? Malheureusement non ! Aussi la comtesse Thun, le comte Zichy, le baron Van Swieten, voire le prince Kaunitz sont fort mécontents de l'empereur parce qu'il n'apprécie pas assez les hommes de talent et les laisse quitter ses domaines. Le prince dit récemment à l'archiduc Maximilien en parlant de moi que de tels hommes ne naissent qu'une fois tous les cent ans et qu'il ne convenait pas de les chasser d'Allemagne, — surtout si on a le bonheur de les posséder dans la Capitale.

« Vous ne pouvez vous figurer comme le prince Kaunitz était affable et courtois quand j'étais chez lui ; — il me disait : Je vous suis reconnaissant, mon cher Mozart, d'avoir pris la peine de venir me voir. — Vous ne pouvez croire à quel point la comtesse Thun, le baron Van Swieten et d'autres grands se donnent de peine pour me garder ici ; cependant — je ne puis attendre si longtemps — et attendre qu'on me fasse la charité ; — non vraiment je ne veux pas — je trouve qu'il a beau être l'empereur, je n'ai pas un tel besoin de sa faveur. »

Il médite un nouveau voyage à Paris. Il écrit à Le Gros et propose des compositions pour les

Concerts Spirituels et le *Concert des Amateurs*. Mais avant tout, il pense à l'Opéra. « Ces derniers temps, termine-t-il, je me suis tous les jours exercé dans la langue française et j'ai déjà pris trois leçons d'anglais. »

Sa vie est très active. De 1782 à 1784, il apparaît comme le pianiste à la mode. Tous les grands seigneurs qui donnent de la musique à Vienne mettent son talent à contribution. Pendant le carême, il organise à ses frais des auditions par abonnement. Le succès moral et matériel de ces « académies » dépasse ses espérances. « Ce qui m'était le plus précieux, écrivait-il à son père, c'est que Sa Majesté l'Empereur était également présente. Et comme elle se montrait joyeuse, et comme elle exprimait hautement sa satisfaction. »

Le monarque appréciait infiniment Wolfgang en tant que virtuose. Mais son estime s'arrêtait là. Cette haute intelligence n'avait qu'une compétence fort limitée en matière d'art. Ne considérait-il pas Cignaroli, habile praticien de Vérone, comme le premier peintre du monde ?

L'empereur Joseph avait reçu une éducation musicale soignée. Il jouait de plusieurs instruments et chantait volontiers des airs d'opéra. D'ordinaire, après le dîner, il faisait de la musique de chambre en compagnie de son frère Maximilien, de Salieri et de son serviteur favori Strack, qui tenait le violoncelle. Cet important personnage, aussi bien que son maître, était de formation toute italienne. Tous deux professaient une admiration sans bornes à l'égard de Salieri. S'efforçant de rendre justice à Haydn et à Mozart, dans leur for intérieur, ils ne parvenaient pas à s'enticher de ces « modernes ». La compréhension musicale de l'empereur avait les mêmes limites que celle de Collredo, — et de

tant d'autres de leurs contemporains. Aux yeux de l'empereur, Mozart passait pour un virtuose hors ligne et pour un compositeur de second plan.

Dans chaque capitale, l'opinion du Prince fait loi. Ajoutez à cela que partout, le gros du public s'obstine à rester dans les voies battues. L'auditeur moyen n'aime que la musique ressemblant à celle qu'il entend chaque jour. La nouveauté le surprend et l'inquiète.

Or, toute routine restait étrangère à Mozart. Il est changeant comme l'air du temps. L'auteur de l'*Enlèvement*, grâce à Van Swieten, découvre sur le tard Bach et Haendel. Le voilà enivré de ces vieux maîtres, adaptant leurs œuvres, employant lui-même avec prédilection des mouvements fugués. Tout à coup, par une de ces brusques variations dont il est coutumier, la salle de concert le reprend. Adieu la profondeur ! Il s'agit d'éblouir : c'est l'époque des *concerts* et des quatuors enjoués et étincelants, des *lieds* pour chant et piano, tout ce qui peut captiver l'auditoire mondain.

En dépit de son intense labeur et de ses lauriers de virtuose, sa situation financière paraît loin d'être satisfaisante. Déjà dans le cours de l'hiver 1783, il se voit obliger de s'adresser à la baronne Waldstaeten pour payer une dette urgente. Pourtant, c'est la période où on le recherche en qualité de claviciniste à la mode. Il vit au milieu d'une société éprise de musique, dont la langue et les mœurs lui sont familières. Il s'efforce d'ajouter à sa renommée de brillant exécutant celle du compositeur, mais ne parvient pas à s'imposer à la foule attachée à l'aimable futilité. Peu à peu même sa réputation de pianiste pâlit. La faveur publique a de ces caprices. Ajoutez l'esprit caustique de Mozart, ses critiques justes, pénétrantes, mais exprimées avec une

liberté de langage excessive. Cependant ce furent avant tout les circonstances de sa vie qui contribuèrent à diminuer sa situation : son manque de savoir-faire, le désordre de ses finances et les tracasseries de son ménage.

Les illusions d'une imagination passionnée et impatiente de bonheur avaient jeté l'artiste dans les bras d'une femme à peine digne de dilapider la solde d'un sous-lieutenant. Constance se dévoile comme une petite bourgeoise sans ordre, doublée d'une fille de bohème sans inspiration. Rivé à cette compagne, sans guide et sans ami, le musicien si peu rompu aux réalités de la vie et qui ne saurait se passer de tutelle cherche en tâtonnant son chemin. Mais il possède une étonnante puissance d'isolement : au milieu des embarras qui s'accumulent, son art reste sobre, enjoué, serein.

Ce contraste saisissant entre l'œuvre et l'homme se manifeste devant le portrait que son beau-frère Lange, amateur de talent, fit, en 1782, de Mozart. Ah, qu'il est différent des statuettes en biscuit de Saxe, cet homme pâle, penché en avant, la bouche serrée, les pupilles dilatées ! L'inachevé de cette esquisse de premier jet renforce l'impression de sincérité de l'effigie. Elle dévoile tout le tragique de la vie de Mozart. Voilà l'auteur des éblouissantes symphonies et du radieux opéra, déchiré, presque hagard. D'habitude, il cache ses soucis sous un rire de paillasse. Le pinceau de Lange l'a surpris dans un moment où il se croyait inobservé. Dédaigné des princes, incompris du peuple, déçu dans son amour, ce prodigieux artiste n'est qu'un être faible qui souffre, une nature de lierre qui n'a pas trouvé son mur.

A L'ESPOIR COURONNÉ

Chaque siècle apporte à l'humanité un nouveau rêve. La grande espérance de ce temps fut la Maçonnerie.

En Autriche, François de Lorraine avait été l'un de ses premiers adeptes. Il présidait la loge « Aux Trois Canons » à Vienne. Marie-Thérèse et son époux, si unis de chair, avaient des idées étrangement opposées. La pieuse souveraine ignore toujours qu'elle tenait dans ses bras un homme qui la quittait pour revêtir les insignes d'un ordre qu'elle abhorrait.

Sur la prescription de l'impératrice, un escadron de cuirassiers cernait un jour l'hôtel où se réunissaient les affiliés. François réussit à s'enfuir par l'escalier de service. La loge fut dissoute. Elle avait réuni, en dehors des plus grands noms de la noblesse autrichienne, beaucoup d'étrangers de distinction ; dans leur nombre, Sir William Hamilton.

Ce dernier n'était autre que le ministre d'Angleterre, par lequel les Mozart avaient été si bien reçus à Naples. Sa femme passait pour une des meilleures pianistes de son temps. Sir William lui-même était excellent violoniste. A la villa Angelina, au pied du

Vésuve, les Mozart ouïrent parler pour la première fois de la maçonnerie comme l'entendait cette époque : philanthropie, progrès de l'esprit humain, fraternité enveloppée de rites pittoresques, — la charité dans un décor d'opéra.

L'avènement de Joseph ouvrait une ère de prospérité à la maçonnerie autrichienne. De même que son père, l'empereur favorisait les frères. Aucun seigneur de bon ton ne pouvait manquer de faire partie d'une loge. Les dandys portaient en breloques des insignes maçonniques.

Mozart qui n'avait pas réussi à assurer son propre bonheur aspirait à travailler à celui de l'humanité. Tout le poussait à s'affilier à la maçonnerie : ses idées générales, l'exemple de ses amis, sa solitude, son besoin d'attachement. Pour lui, la maçonnerie était une élévation et une amitié. Léopold, plus terre à terre, considérait cette institution comme un soutien permanent, un patronage durable.

Déjà en 1783, Wolfgang composait une cantate maçonnique pour chœur d'hommes avec accompagnement d'orchestre : « L'âme de l'Univers... »

Peu après, il « reçut la lumière » dans la loge « A la Bienfaisance ». L'année suivante, Léopold fut initié à son tour. Le vieux Salzbourgeois se préparait à son admission en lisant l'Evangile à la lueur d'une chandelle. La loge qui comptait parmi ses adhérents les deux Mozart réunie à celle de « L'Espoir couronné » et des « Trois Feux », prit le nom « A l'Espoir nouvellement couronné ». Sous le titre *Joie Maçonnique* le frère Mozart composa une cantate qui fut mise en vente au bénéfice des pauvres.

Le musée de Salzbourg conserve son diplôme : deux colonnes se détachent d'un fond de paysage ; en marge, on aperçoit le globe, une tête de mort, une jeune femme aux pieds de laquelle se tiennent deux

angelots. L'une des colonnes porte les initiales du grand maître, le prince Dietrichstein.

Même la ville natale de Mozart, pourtant assez fermée aux idées nouvelles, suivait le courant. La loge « Aux cœurs réunis » — acceptant des adeptes des deux sexes — était présidée par le chanoine comte Wolfegg, sous le pseudonyme de Prunelius.

Presque tous les protecteurs et amis de Wolfgang appartenaient à quelque loge à la mode : les Thun, le baron Van Swieten, Puchberg, jusqu'au joyeux viveur Schikaneder.

Haydn aussi entraînait dans une loge de Vienne. Mozart éprouvait la plus vive admiration pour celui qu'il appelait familièrement « Papa Haydn ». Ce sentiment était réciproque. Un jour Wolfgang frappa sur l'épaule d'un croque-notes qui parlait d'une manière dédaigneuse du grand vieillard : « Monsieur, si on nous fondait tous deux, il n'en sortirait toujours pas un Haydn ».

Mozart lui fit hommage de six quatuors à cordes ; la dédicace, en italien, est tenue dans le ton d'un affectueux respect.

Les relations de Mozart avec Gluck n'étaient pas moins amicales. L'auteur d'Orphée avait retrouvé son Eurydice : après de longues tribulations, il épousait la fille d'un opulent banquier de Vienne. La fortune de sa femme, la distinction, les succès personnels de Gluck lui assuraient une situation exceptionnelle. Dans son hôtel entouré d'un vaste jardin, il vivait comme un seigneur.

Mozart au contraire menait toujours une petite vie besoigneuse. Depuis son mariage, il se préparait à présenter Constance aux siens. Toutefois il redoutait l'accueil qui l'attendait dans sa famille à Salzbourg. Il craignait aussi le courroux de l'archevêque. Légèrement, Wolfgang appartenait toujours à sa

cour ; le Primat pouvait le faire emprisonner comme déserteur. Rassuré par ses amis Salzbourgeois sur les dispositions du Prélat, en août 1783, Mozart et sa jeune femme allaient frapper à la porte du logis paternel. Le musicien ne fut pas inquiet de la part des autorités. Dans son cabinet orné des bustes de Voltaire et de Rousseau, Hieronymus restait agenouillé sur son prie-Dieu sans se soucier de son ancien maître de concerts. Cependant Léopold et Nannerl témoignaient un éloignement à peine déguisé à l'égard de Constance.

Quelque temps après, son père vint faire un court séjour à Vienne et eut la satisfaction d'entendre de la bouche de Haydn l'apologie de Wolfgang :

« Je vous dis devant Dieu, en ma qualité d'honnête homme : votre fils est le plus grand compositeur que je connaisse. »

Ces éloges avaient beau flatter l'amour-propre paternel, ni Léopold ni sa fille ne pouvaient s'accommoder de Constance. Nannerl surtout, avec son intransigeance de vierge provinciale, tenait rigueur à cette belle-sœur qui apportait si peu d'honneur et d'avantages à la famille Mozart. Wolfgang, toujours indulgent et affectueux, continuait néanmoins à écrire à Nannerl et déposait mille gros baisers sur sa « merveilleuse figure de cheval ».

Tous les prétendants s'étaient retirés, faute de dot. Mais voilà que sur le tard, un époux se présente : le baron Berchtold, veuf chargé de cinq enfants, résidant à Sanct-Gilgen près de Salzbourg. Son frère la félicite en vers burlesques :

« Tu apprendras dans le mariage beaucoup de choses
« Qui étaient pour toi des demi-énigmes ;
« Bientôt tu sauras par expérience
« Comment Eve a dû s'y prendre autrefois... »

Il restait moins à apprendre à la cousine Maria-

Thekla. Elle avait ensorcelé un chanoine d'Augsbourg qui la comblait de cadeaux. En jeune fille avisée, *Baesle* mettait ces libéralités sur le compte de l'oncle Léopold.

Le père vieillissant, la sœur mariée se détachent de plus en plus du musicien qui vit au loin, uni à une femme qu'ils détestent. Dans sa belle famille, Mozart n'affectionnait que François Hofer, violoniste à la cathédrale Saint-Etienne, homme simple et droit qui s'était uni avec Josepha Weber. Le mari de Constance restait toujours empressé et indulgent auprès de son épouse ; vis-à-vis d'elle comme en face du monde, il avait la pudeur de son amertume.

Il n'imita pas le roi Louis XV qui fit cinq enfants à sa femme sans lui dire un mot. En dépit de la sécheresse de cœur de Constance, de son impuissance à le comprendre et de ses éternelles demandes d'argent, le langage du musicien demeurait affectueux, ses manières chevaleresques. La déception conjugale du mari se manifestait dans les nombreuses maternités de la femme. Son corsage largement échancré cachait un cœur aride, une poitrine menue ronde et ferme, de quoi faire les délices et l'infortune d'un homme sensuel, tendre et faible. L'odalisque bourgeoise ne le tenait que par les liens des habitudes charnelles. Ils eurent sept enfants, dont cinq moururent en bas-âge.

Les grossesses, les maladies, de fréquents changements de domicile, l'incapacité de Mozart à gérer ses affaires, le manque d'ordre et de sollicitude de sa femme eurent pour résultat des heures de graves embarras. Le ménage s'endettait. Toutefois Mme Mozart ne renonçait ni à ses dépenses vestimentaires, ni à l'habitude dispendieuse de passer l'été à Baden.

Baden est un petit paradis qui sent le soufre.

Ses sources thermales attirent de nombreux malades. Sa proximité de Vienne, son site pittoresque, la beauté des forêts qui l'entourent rendaient cette ville d'eaux propice aux intrigues sentimentales. « Que ferait plus d'un mari qui a pour femme une méchante diablesse — remarque un contemporain — s'il ne pouvait chaque année prendre l'air à Baden ? Il en est de même pour les jolies femmes affligées d'un maussade barbon d'époux » (1).

Quel impérieux attrait menait Constance, pendant la belle saison, à Baden ? Seules pourraient le dire les ruines des donjons moyenâgeux ou ces sapins qui virent la jeune femme coiffée de son petit bonnet de dentelles, attifée d'un collier de perles fausses, d'une grosseur démesurée (2).

Pendant ce temps, le mari demeurait en ville et s'évertuait à réunir les fonds nécessaires à la villégiature de son épouse et ceux pour sa propre subsistance. Le vide du cœur le mena-t-il vers d'autres femmes ? Tout ce que nous savons de sa vie intime est une inclination profonde pour une personne de haute distinction et d'une grande élévation de sentiments, Thérèse Trattner. Le maître et l'élève passaient de longues heures de tête-à-tête auprès du clavecin. Ni lui, ni elle n'étaient libres. Elle n'allait survivre à Mozart trois ans. Leur correspondance a disparu. Mais on retrouve l'expression de cette passion d'âme dans la *Grande Fantaisie pour Piano* et dans cette *Sonate en Ut mineur* que le musicien dédia en mai 1785 à Thérèse ; à des accents poignants succède la résignation harmonieuse ; jamais on n'a exprimé par les sons, avec une telle intensité, le déchirement du bonheur manqué.

(1) Richter, *Eipeldauerbriefe*, 1794.

(2) Voir la miniature représentant Constance, à la Bibliothèque Nationale, à Vienne.

Pendant l'hiver de 1786, pour une fête en l'honneur du gouverneur des Pays-Bas, à l'Orangerie de Schoenbrunn, Mozart fut chargé de mettre en musique la comédie en un acte de Stéphanie, *Le Directeur de Théâtre*, épisodes de la rivalité de deux cantatrices, Mme Cœur et Mme Voix d'Argent, que l'intervention d'un ténor et d'une basse bouffe transforme en charmant quatuor.

Wolfgang projette un second opéra oriental sur un poème de l'abbé de Varesco : *L'Oca del Cairo*, L'oie du Caire, mais n'achève pas ce travail.

A Vienne, l'industrie lucrative de la fabrication de livrets se trouvait dans les mains de l'Espagnol Martin y Soler et de l'Italien Casti. Ces pourvoyeurs attitrés de scénarios allaient rencontrer un rival redoutable en la personne de Lorenzo da Ponte.

Dans ce siècle friand des choses de l'esprit, l'aventurier apparaissait souvent doublé d'un homme de lettres. La bourse garnie d'or ne sert pas encore de passe-partout ; pour acquérir de la considération, pour s'introduire parmi les gens de qualité, l'aventurier se met donc à manier la plume.

Ce fut le cas de l'abbé da Ponte, digne compatriote de Casanova. Il était né Israélite, et avait passé par le séminaire de Venise pour se consacrer au théâtre. Il possédait toutes les qualités qu'exigeait l'état de librettiste : connaissance de la scène, esprit rapide, parfaite habileté d'adaptation.

Le mariage de Figaro venait d'agiter tout Paris. Mozart demande à da Ponte de tirer un livret de la pièce de Beaumarchais. Comme son beau-frère à Paris, l'empereur Joseph interdit l'œuvre de Beaumarchais à Vienne. Cependant le Vénitien avait ses entrées chez l'empereur. Au cours de l'audience, le souverain exprima des inquiétudes autant à l'égard de l'esprit de la comédie qu'au sujet des

aptitudes de Mozart ; au dire du monarque, celui-ci n'avait composé jusque-là qu'un seul opéra qui ne valait pas grand'chose (non era gran cosa). Heureusement l'aventurier plaida si bien la cause du musicien que l'empereur Joseph se laissa fléchir. Séance tenante, il fit quérir Mozart, écouta quelques passages de *Figaro* et ordonna de mettre la pièce au répertoire.

Au lieu des intrigues naïves et factices des textes conventionnels, la « folle journée » de Beaumarchais, adaptée par da Ponte, offre une action brillante, leste, endiablée. La verve railleuse de l'auteur était conforme au tempérament du musicien. Le maître de chapelle réfractaire de Colloredo se divertissait aux pointes sortant de la bouche du frondeur Figaro. Auparavant, Mozart a peiné longtemps pour s'adapter au drame lyrique, si contraire à sa nature. Mais voilà que cette comédie française, transformée par un parolier italien, lui donne l'occasion d'exprimer son allégresse naturelle et d'utiliser toutes les richesses vocales qui sommeillaient en lui depuis les jours d'Italie.

La répétition générale semblait de bon augure pour le succès de la pièce. Tout le monde criait : « Bravo maestro ! Viva ! viva grande Mozart ! » Le premier mai 1786, l'auditoire ratifia ce jugement.

Cependant *Figaro* rencontrait bientôt un concurrent dangereux : *Cosa Rara* de Vincenzo Martin. Celui-ci avait introduit dans son opéra la danse villageoise : le « Ländler », adoucie, poudrée, enjolivée, le précurseur de la valse. Comment le public n'eut-il pas préféré Martin à Mozart ? Quant à l'empereur, épris de bravoure vocale à l'italienne, il reprochait à Mozart d'étouffer par l'accompagnement la voix des chanteurs. Bientôt *Figaro* disparut de l'affiche.

Son auteur songeait encore une fois à s'expatrier. Il voulait envoyer ses deux petits garçons à Salzbourg et s'établir à Londres. Léopold s'opposa à ce projet : il craignait pour lui-même le bruit des enfants ; pour Wolfgang, il redoutait la rigueur des lois anglaises à l'égard des débiteurs récalcitrants.

Mozart continua donc sa vie médiocre à Vienne. « Ah, que vous êtes heureux ! dit-il au pianiste Girowetz. Vous partez pour l'Italie. Moi, je donne des leçons pour vivre. »

Son âme élevée plane au-dessus du flot montant des soucis. Sa santé délicate le gêne. Et voilà que celle du robuste Léopold périclité. Les consolations que Wolfgang envoie à son père témoignent d'un étrange détachement pour un homme de trente ans :


« Comme la mort (à la considérer sérieusement) est le vrai but final de notre vie, je me suis depuis quelques années tellement familiarisé avec cette vraie et meilleure amie de l'homme, que son image n'a plus rien d'effrayant pour moi, et même elle m'apparaît comme quelque chose de calmant et de consolant. Et je remercie mon Dieu de m'avoir accordé le bonheur et procuré l'occasion (vous me comprenez) d'apprendre à la connaître comme la clef de notre félicité. Je ne me mets jamais au lit sans penser (si jeune que je sois) que le lendemain, peut-être, je ne serai plus ; et pourtant, aucun de ceux qui me connaissent ne pourra dire que je suis d'un commerce maussade ou triste. Je rends grâces chaque jour à mon Créateur de cette félicité — et je la souhaite de tout mon cœur à mes prochains. »

Léopold meurt. On l'enterre dans le cimetière de Saint-Pierre à Salzbourg, sorte de *Campo-Santo* alpestre, où le sapin remplace le cyprès. Le foyer de Salzbourg disparaît, et avec lui disparaissent les

souvenirs d'enfance de Wolfgang et son dernier refuge dans l'adversité.

La mort des pères vieillit les enfants. Mozart se sent brusquement avancé en âge. Il redouble de bienveillance pour les jeunes. Rien ne le réjouit autant que de prendre un débutant par la main et de le présenter au public en prononçant quelques paroles affables.

Un jour de printemps, en 1787, il reçut la visite d'un jeune homme de courte taille, au teint basané ; une broussaille de cheveux noirs soulevait la perruque couvrant sa grosse tête. L'étranger se recommandait de Ferdinand Waldstein, chevalier teutonique établi à Bonn et neveu de Wilhelmine Thun. Ce nom suffit pour impressionner favorablement le maître. Il pria son visiteur de se mettre au clavecin et d'improviser des variations sur une fugue. Quand les derniers échos du piano s'évanouirent, Mozart s'écria : « Ce jeune homme fera encore parler de lui dans le monde ! »

L'inconnu s'appelait Louis Van Beethoven. 

Rien d'étonnant que Waldstein ait conseillé au musicien de Bonn d'aller se former auprès de l'auteur du *Mariage de Figaro* : tout ce qui touchait aux Thun professait la plus vive admiration pour Mozart. Cependant Beethoven ne fit pas long feu à Vienne. La mort de sa mère l'obligeait à rentrer dans sa ville natale. Mais il n'oublia jamais l'insigne compositeur qu'il n'avait entrevu qu'une seule fois ; toute sa jeunesse sera remplie de Mozart.

Entre temps, la troupe de Bondini avait donné *Figaro* à Prague et avait remporté un éclatant succès. Ses amis Duschek appelaient Wolfgang. Le comte Jean-Joseph Thun l'invitait à descendre dans son hôtel. Il partit donc en compagnie de Constance pour Prague.

L'Elbe blanche de glace étincelait sous les arcades noires des ponts le jour de janvier où la chaise de poste des Mozart gravit la pente abrupte qui mène au Hradsin, le vieux quartier de Prague. L'aspect des façades vétustes rappelait au musicien ses randonnées à travers Milan et Bologne, sauf qu'ici les géants de pierre soutenant les balcons des demeures patriciennes étaient couverts de givre, et qu'à l'intérieur de ces palais italiens transplantés dans le Nord, l'accueillant feu de bois crépitait dans les poêles ventrus.

Leur douce chaleur, la cordialité de la réception et l'amour de la musique qui se manifestait chez ses hôtes enchantaient Mozart. Les seigneurs de Bohême se montraient des dilettantes fort avertis. Nobles et bourgeois rivalisaient de mélomanie. Elle pénétrait également les classes populaires. Les traditions, l'enseignement, les dons innés de cette nation qui fournit aux orchestres d'Europe tant d'excellents symphonistes faisaient du peuple de Prague un auditoire des plus compréhensifs. Il s'y ajoutait l'amour-propre local. On n'ignorait pas le sort qu'avait eu *Figaro* à Vienne, et on s'enorgueillissait dans la petite capitale de surpasser en entendement musical la métropole.

« Ici, on ne parle rien d'autre que de *Figaro*, — écrivait Wolfgang à son ami Jacquin — on ne joue, ne sonne, ne chante, ne siffle rien que *Figaro*, *Figaro* et éternellement *Figaro*. »

Quand le compositeur parut au théâtre, on l'applaudit comme un prince. L'audition qu'il organisa lui rapportait mille florins. Bondini le chargea de fournir pour sa troupe un nouvel opéra.

Au retour, Mozart trouva les Viennois entichés de Dittersdorf. La crème couronnant leur café n'était pas plus sucrée et légère que la musique

de l'auteur de *L'amour dans la maison des fous* et du *Docteur et Apothicaire*. C'était du Mozart délayé et attifé des grelots d'une amusante bouffonnerie. La foule l'adorait, l'empereur le distinguait. Personne ne se souciait de Wolfgang.

Pour remplir ses engagements vis-à-vis de Bondini, Mozart s'adressa à nouveau à da Ponte. Le Vénitien ne manquait pas de besogne. Une bouteille de *tokay* à portée de sa main, la jolie fille de son hôtesse penchée sur son épaule, l'abbé travaillait simultanément à trois livrets. En juin, le manuscrit de *Don Giovanni* était achevé.

Depuis des siècles, la légende du séducteur puni figurait sur les tréteaux des foires. Molière en tira le *Festin de Pierre*, Gluck, un ballet, Goldoni, une farce, Gazzaniga, un livret. Da Ponte puisa à toutes ces sources. Sa compilation est loin de constituer un chef-d'œuvre. Heureusement que les qualités de la partition allaient faire oublier les lacunes du poème. N'en est-il pas ainsi pour la plupart des livrets d'opéra ? Le compositeur les accepte parce qu'ils lui suggèrent une vision. Le génie du musicien élève et annoblit les élucubrations du librettiste.

Mozart passa l'été à enfanter la musique de Don Juan. Il s'agissait de l'écrire. En automne, il retournait à Prague. Dans la vigne Bertramka, appartenant à son ami Duschek, entouré de pampres pourprés, les coudes sur une table de pierre, il ajouta au plat poème de l'abbé la plus pure des musiques.

Le vingt-neuf octobre 1788, l'Opéra italien de Prague donnait *Il dissoluto punito ossia il Don Giovanni*. Mozart dirigeait. L'archiduchesse Marie-Thérèse, sœur de l'empereur, et son fiancé, Antoine de Saxe occupaient la loge royale. Dans un fauteuil du parterre, on apercevait un vieillard aux sourcils

touffus : Giacomo Casanova, bibliothécaire du comte Waldstein au château de Dux.

L'auditoire éclatait en applaudissements frénétiques. Le compositeur devint du jour au lendemain l'homme le plus populaire de Prague. Il passa quelques semaines radieuses dans la capitale de la Bohême, fit entendre une messe à l'Eglise Saint-Nicolas, composa quelques mélodies pour Joseph Duschek, et vécut heureux dans cette atmosphère de sympathie admirative dont il avait tant besoin et qu'il rencontrait si rarement. La nuit, quand Wolfgang quittait la ville pour rentrer au pavillon de la Bertramka, il frappait à la fenêtre du café à la mode. Steinitz, le « patron » qui le guettait remontait le rideau de fer pour lui passer une tasse de café très fort. Le petit homme en habit bleu barbeau, en culotte de nankin, avalait d'un trait le breuvage réconfortant et disparaissait dans les ténèbres.

Vers la mi-novembre, il rentrait à Vienne. Les échos de son triomphe en Bohême étaient parvenus jusqu'au château. L'empereur lui accordait une place de compositeur de la Chambre avec huit cents florins de traitement.

Dittersdorf et Salieri restaient les idoles du public viennois. Mozart dut attendre patiemment son tour au Théâtre Impérial. En mai, *Don Giovanni* vit enfin le feu de la rampe. Un silence glacial accueillit cette grande œuvre. La critique ne daigna pas s'en occuper. Haydn seul eut le courage de déclarer son auteur le premier compositeur de la terre.

Prague demandait un opéra à Haydn. « Il est difficile, répondait celui-ci, de se présenter à côté du grand Mozart. Si je pouvais graver dans les âmes des amis de la musique les travaux de l'incomparable Mozart aussi profondément que je les sens, toutes les nations rivaliseraient pour posséder un

tel trésor dans leurs murs. Prague devrait retenir le cher homme et le récompenser... Je suis fâché que Mozart ne soit pas encore engagé auprès d'une cour impériale ou royale. Excusez-moi, si je sors de mon assiette : j'aime trop cet homme. »

Tandis que le noble vieillard traçait ces généreuses paroles, en Autriche aussi bien qu'en Allemagne, la critique patentée faisait assaut d'incompétence. « Quelle chose insupportable que ce Don Juan ! mandait Jacobi à Herder. Et la *Musikalische Zeitung* de Berlin (1) allait reprocher à Mozart « le manque de culture supérieure et peu ou pas du tout de goût scientifique. »

L'insuccès de *Don Giovanni* transformait la gêne financière de Mozart en vraie détresse. On a conservé deux billets adressés à son ami Puchberg, datés de juillet 1788 ; dans le premier, le musicien sollicite le prêt de mille ou de deux mille florins ; dans le second, il supplie son frère de loge de lui avancer au moins une petite somme sur deux reconnaissances du Mont-de-Piété.

Etonnante puissance d'isolement de la vocation passionnée : c'est au milieu de tant d'embarras humiliants que la production de Mozart apparaît la plus abondante et la plus profonde. Trois grandioses symphonies (en *mi bémol*, en *sol mineur*, en *do majeur*, dite *Jupiter*) dans le courant de cet été, d'exquis trios, une série de sonates pour violon et pour piano, de nombreux *lieds*, une cantate guerrière perdue, voilà le bilan de la production de l'homme pourchassé par ses créanciers, condamné au métier de quémandeur par l'indifférence du monde, son insouciance générosité, enfin le gaspillage de sa femme.

(1) 1793, p. 127.

En sa qualité de compositeur de la Chambre, il était tenu à livrer des danses pour la « Redoute », bals publics organisés dans une salle du Palais que l'empereur et sa suite honoraient souvent de leur présence. Cette année là, il donne quatre contredanses, douze allemandes, douze menuets, pleins de chant, d'une tendre gaieté et d'extraordinaires trouvailles d'orchestration. Sa verve paraît inépuisable. Et cette profusion ne nuit pas à la qualité de ses œuvres. Le grand poète des sons a atteint la maturité. Il se concentre et se hâte comme s'il craignait que le souffle ne vint à lui manquer. Une petite chapelle l'admire. Le public lui témoigne une respectueuse indifférence.

Cette année là, Léonard Posch, sculpteur d'origine tyrolienne qui connaissait Wolfgang, de Salzbourg, se plut à mouler sa médaille. La mode revenait à l'antique. Posch présente donc Mozart de profil, les cheveux ouverts. Il paraît bien plus avancé en âge qu'il ne l'était en réalité, les joues boursoufflées, le menton rondelet, une étrange expression de fixité dans l'œil largement ouvert qui trahit un inlassable effort !

Mozart fit monter en boucle de ceinture un exemplaire en écume de mer du relief de Posch pour l'offrir à Constance. La jeune femme aussi avait changé de coiffure : elle portait les cheveux coupés courts « à la Titus ». Il semble pourtant que Mozart ne se soit accommodé de cette tenue à l'antique que dans l'atelier du sculpteur. Un second médaillon taillé dans le buis (1), représente le musicien dans sa mise coutumière : habit à jabot, coiffure à la catogan. Seul le regard n'a pas varié sous les arcades des sourcils, minces, comme dessinés au pinceau ; c'est

(1) Au Mozarteum.

le regard du visionnaire absorbé par l'accomplissement de son œuvre immense.

Van Swieten venait de le charger de la réinstrumentation du *Messie* de Haendel. Sa pensée va vers les grands maîtres de l'Allemagne du Nord. Il se décide d'aller tenter lui-même sa chance dans leur pays. Il emprunte les fonds nécessaires à ses amis ; le prince Lichnowsky, gendre de Wilhelmine Thun, lui offre une place dans sa voiture. Le huit avril 1789, le postillon sonne au départ. Mozart s'arrête à Prague, à Dresde, à Leipzig. Dans cette ville, il va faire un pèlerinage à l'église de Saint-Thomas et s'installe auprès de l'orgue qu'illustra Sébastien Bach. Parmi ses auditeurs se trouvait l'un des derniers survivants des élèves de Bach et ce vieillard croyait son maître ressuscité en entendant Mozart. Celui-ci se fit remettre les copies des motets de Bach et muni de ce trésor, il repartit pour Berlin.

Dans cette capitale friande des choses de l'art et de l'esprit, la musique tenait une large place. Le roi Frédéric-Guillaume II, lui-même excellent violoniste et amateur éclairé, faisait grand cas des quatuors de Mozart. Le souverain reçut fort bien le compositeur, le convia presque chaque jour au château et lui demanda six nouveaux quatuors. Les dilettantes de Berlin l'appréciaient infiniment. Ses confrères ne déguisaient pas leur jalousie.

Au retour, il organisa une audition à Leipzig, sans réussir à remplir la salle de concert. A Dresde, il passa une soirée chez le conseiller Koerner, amateur de lettres, marié à la fille du graveur Stock. Pendant que Mozart improvisait au piano, la belle-sœur de son hôtesse, Doris Stock, dessina le musicien à la pointe d'argent (1). Le visage a épaissi, le men-

(1) A la bibliothèque musicale Peters, à Leipzig.

ton s'est arrondi ; mais la pâleur presque diaphane, la bouche serrée, les yeux dilatés donnent une impression de tension malade. C'est le dernier portrait de Mozart.

Convié à la cour, il joua dans le salon de la reine. Elle lui envoya un cachet de cent ducats. Mozart s'empessa de remettre une partie de cette somme à un ami qui se trouvait gêné.

Le résultat matériel de cette tournée était bien mince. Aussi écrivait-il à Constance qu'elle aurait à se contenter de revoir son mari sans s'attendre à voir des écus.

En échange de ses quatuors, le roi de Prusse lui fit tenir une gratification de cent Frédéric's d'or dans une boîte précieuse. Mais le ménage du musicien était un gouffre. Le mari généreux et insouciant, la femme frivole et dépensière, se montraient incapables de ménager leurs modestes ressources. Constance tient avant tout à ses séjours à Baden. Après sa jeunesse indigente, le luxe et la liberté de la ville d'eaux lui semblent être le Paradis. Plutôt que d'y renoncer, elle préfère exposer son époux aux pires humiliations. Les Mozart sont dans les griffes des usuriers. Au printemps de 1780, leur dénuement est tel qu'il y a des jours où ils ne savent pas comment se nourrir.

A cette lamentable étape, le musicien affilié « A l'espoir couronné » devait regarder avec une certaine ironie l'enseigne qui correspondait si peu aux réalités de sa vie. Par scrupules de délicatesse ou par amour-propre, il cachait sa situation à Wilhelmine Thun. Van Swieten souffrait d'une avarice incurable. Seul Michel Puchberg n'abandonnait pas Mozart. Ce frère de loge restait son unique soutien.

« Vous aurez sans doute appris par vos gens, écrit-il à Puchberg le dix-sept mai que je suis allé

hier chez vous et que je voulais dîner chez vous sans être invité (comme vous m'y aviez autorisé). — Vous connaissez ma situation ; bref je suis contraint, ne trouvant pas un seul ami véritable, d'emprunter de l'argent aux usuriers ; mais comme il faut du temps pour chercher et découvrir les plus chrétiens parmi cette classe de gens qui le sont si peu, je suis, pour le moment, dans un tel dénuement que je me vois contraint, bien cher ami, de vous prier, pour tout au monde, de m'aider de ce dont vous pouvez vous passer... Si vous saviez quel tourment et quelle préoccupation tout cela me cause ! »

Au milieu de ces difficultés, il obtient une nouvelle commande pour le Théâtre Impérial. Ce fut encore l'abbé da Ponte qui fournit le poème :

« *Così fan tutte ossia la scuola degli amanti.* »

Le caractère invraisemblable des situations, l'histoire de deux jeunes filles mises à l'épreuve par leurs fiancés, rappelait le genre suranné de la *Finta Giardiniera*. Mais le compositeur dut s'incliner. N'avait-il pas demandé une avance à Puchberg sur les deux cents ducats que devait lui rapporter son opéra ? La première eut lieu en janvier 1790. La beauté de la musique ne put compenser l'ennui du texte ; « Ainsi le font toutes, ou l'école des amants » n'eut que peu de représentations.

En février 1790, l'empereur fermait les yeux. Son frère Léopold lui succédait. Mozart entreprit des démarches pour obtenir la charge de deuxième chef d'orchestre et de maître de piano des princes. On lui opposa une fin de non recevoir. Il n'avait aucune commande pour les solennités de la cour. On le tenait à l'écart. L'empereur d'Autriche avait oublié l'enthousiasme de l'archiduc de Toscane.

A mesure que sa situation décroît, Mozart se dégage de ses relations mondaines. Fierté ? ressen-

timents ? ou besoin de sympathie ? — toujours est-il que le musicien ne recherche que le commerce des humbles. Il prend en amitié un élève compositeur, François-Xavier Sussmayer qui lui sert de secrétaire bénévole. Il voit souvent Ignace Leitgeb. Le fromage ne nourrit pas son homme. Leitgeb redescend donc dans la fosse de l'orchestre. Mozart compose une série de concerts pour cor à l'usage du fromager amateur. Tout en le protégeant et l'aidant il n'épargne pas ses brocards au grand diable de Salzbourgeois qu'il traite de *Carino*, *Asinino* ! (cher petit âne).

Haydn, le seul musicien qu'il considérait comme son égal et qu'il vénérât pour sa bonté et sa hauteur d'âme, avait accepté un engagement à Londres. Wolfgang se demandait avec angoisse comment le septuagénaire supporterait les fatigues de ce long voyage ? L'homme à la fleur de l'âge embrassa le vieillard avec le pressentiment d'un suprême adieu, sans se douter que ce serait lui qui disparaîtrait le premier.

Tieck, qui le rencontra en 1789 à Berlin, le dit petit, rapide, agile, « aux yeux idiots ».

Le rêve voilait son regard. Il se réfugiait dans la musique comme un fumeur d'opium penché sur sa pipe.

XI

LE MONT-DE-PIÉTÉ

Mozart avait pour toutes ressources soixante-six florins de pension mensuelle qu'il touchait à titre de compositeur de la Chambre et des modestes cachets que lui versaient deux élèves. Constance retournait en villégiature à Baden. A chaque nouvelle demande de fonds de la femme, le mari allait frapper à la porte du Mont-de-Piété. Tous les objets de valeur du ménage y passèrent. Les reconnaissances mêmes furent vendues.

Dans sa détresse, il s'adresse au Conseil Municipal de Vienne afin d'obtenir la direction de la maîtrise de Saint-Etienne. Pendant près d'un demi-siècle, Carl Reutter avait administré cette grande école vocale de Vienne. D'un âge déjà fort avancé et ne marchant qu'avec peine, il dirigea en présence de Marie-Thérèse une messe de sa composition, dans laquelle le *Dona nobis* était écrit dans un mouvement qui imitait le piétinement des chevaux. L'impératrice comprit l'allusion. Le lendemain, un carrosse attelé de deux chevaux blancs attendait devant la porte de l'ingénieux vieillard.

Mozart ne convoitait pas un carrosse ; il ne souhai-

taît que le pain quotidien. Sa requête, adressée aux magistrats de Vienne, paraît bien modeste : il sollicite la place de coadjuteur auprès du vieux maître de chapelle Hofmann. Les autorités municipales agréent sa demande ; il pourra assister Hofmann à titre gracieux et lui succéder le jour où la place deviendrait vacante.

Au milieu de sa vie mouvementée, Mozart n'avait jamais abandonné les compositions religieuses.

Ses fonctions à Saint-Etienne, le remettaient dans l'atmosphère de sa pieuse enfance, où il s'imaginait le Bon Dieu comme un vieillard à barbe blanche, assis sur les nuages, battant la mesure à l'Univers. L'élan vers le pathétique, le besoin du sublime, qui le poussaient dans sa jeunesse vers l'*opera seria*, s'étaient épanchés dans sa musique religieuse. Sous la nef de la cathédrale aussi bien que dans la loge maçonnique, Mozart reste un mystique. Son imagination ne cesse de se préoccuper de ce qui ne meurt pas. L'artiste, d'apparence si insouciant, a des envolées vers l'au-delà.

Le ciel l'attire, la terre le tient. Il peine pour gagner sa subsistance. L'homme des quarante-neuf symphonies, des magistrales sonates, des incomparables quatuors, s'accommode de n'importe quelle besogne pour obtenir quelques écus.

Il écrit trois *lieds* pour un journal à l'usage des enfants et accepte la commande d'un morceau pour boîte à musique, de la part de M. Muller, propriétaire de l'*Hôtel des Arts*, près de la Tour-Rouge. Ce curieux personnage méritait lui-même de paraître dans une galerie d'originaux. M. Muller, en effet, n'était autre que le fameux comte Joseph Deym qui, au cours d'un duel, avait tué son adversaire et se vit contraint à s'expatrier. Dans l'exil, il apprit à modeler la cire. A son retour, il exposa les effigies

en cire des souverains contemporains et les reproductions de nombreux antiques. Sa galerie jouissait d'une grande vogue. Les jolies Viennoises y admiraient la Vénus de Médicis, enveloppée de tissus transparents et écoutaient le gazouillis d'une boîte à musique, sans se douter que le compositeur de *Don Giovanni* était réduit pour vivre à de pareilles tâches !

A Francfort, on se préparait à couronner l'empereur François. Cette foire princière apparaît au musicien besoinneux comme une planche de salut. Il engage les derniers restes de son argenterie, va frapper à la porte des usuriers, emprunte — Dieu sait à quel taux — les frais du voyage, et pour la dernière fois, il reprend sa course à travers le Continent. Son beau-frère Hofer l'accompagne.

Comme toujours, il écrit des lettres pleines d'affection à Constance :

« Chère, bonne petite femme de mon cœur ! Le voyage a été fort agréable. Ma voiture — je voudrais l'embrasser — était excellente. Je me réjouis de tout cœur de te revoir bientôt — quelle vie admirable nous mènerons ! Je veux travailler, mais travailler ! — afin de ne plus retomber, par suite de circonstances imprévues, dans une situation aussi fatale. »

Les auberges de Francfort étaient bondées. Les deux beaux-frères se logèrent dans les combles d'une maison bourgeoise. L'arrivée du musicien viennois ne passa pas inaperçue ; quelques personnes de marque, comme la comtesse Hatzfeld et l'échevin Schweizer, l'accueillirent avec bienveillance. Le quinze octobre, à onze heures du matin, il donne son « Académie » au Théâtre Municipal. Le choix du jour n'était pas heureux : un déjeuner d'apparat chez un prince et la revue militaire occupaient le public mondain.

Riche d'une nouvelle déception, le voyageur reprend le chemin de Vienne. Il s'arrête à Mannheim et va passer l'après-midi dans le parc de Schwetzingen.

Mélancolie poignante des souvenirs ! Tenant sa sœur par la main, il avait erré autrefois sous ces grands tilleuls. Alors, la vie lui semblait pleine d'attraits et de promesses, pareille à ces labyrinthes de verdure où chaque tournant apportait une nouvelle surprise. A présent, il était allé jusqu'au bout, il connaissait le mur d'amertume et d'indifférence fermant le beau jardin du rêve.

L'homme qui, en public, cachait ses peines sous des saillies de gavroche, redevenait grave et pensif quand il se sentait seul. Dans le silence de cette journée d'octobre, tourna-t-il un regard voilé de tristesse vers le passé ? Ce recueillement douloureux ne dut pas le retenir longtemps. Ne possédait-il pas le don dionysiaque de s'oublier soi-même, de rapporter tout à son art ?

Le promeneur solitaire s'arrête devant le temple d'Apollon. Les colonnes ioniques se détachent très blanches sur le fond sombre des sapins. Les soleils dorés de la grille brillent doucement dans la pâle lumière de l'automne. Lui-même, il eut si peu de soleil dans sa vie ! Une rapide vision d'artiste, des éclairs d'idées sur la justice humaine, sur son propre sort... les majestueuses harmonies qui envelopperont le Temple du Soleil ont germé dans sa pensée.

Après ce pèlerinage dans son passé, il repart sur les routes qui ont cahoté l'enfant prodige et l'amant chimérique d'Aloysie. A Munich, ses anciens amis le reçoivent avec allégresse. Au début de l'hiver, il rentre à Vienne où il retrouve une épouse jalouse et des créanciers inquiets.

O'Reilly, le directeur de l'Opéra italien à Londres,

l'invite à s'installer dans la capitale anglaise et à composer pour chaque saison deux opéras moyennant trois cents livres sterling d'honoraires. Mozart ne crut pas devoir donner suite à cette proposition.

Sa femme était enceinte et passait l'été à Baden avec son fils Charles-Léopold. Wolfgang battait le pavé en quête d'une leçon ou d'un prêt de quelques ducats. Il avait congédié l'unique domestique de la maison et prenait ses repas tantôt chez des amis, tantôt à *La Couronne de Hongrie*, son auberge de prédilection. Il y retrouvait Sussmayer et Schikaneder.

Ce dernier, franc bohème, avait le génie de la mise en scène : il montait des parades de foire ou des pièces historiques, animées de centaines de figurants, gagnait de grosses sommes et les dilapidait en un tour de main. Familier de la faillite, fécond en ressources, les comédiens, ses « enfants » l'adoraient. Ses bonnes fortunes ne se comptaient pas. Mais quand il prit femme, ce virtuose de l'adultère fut puni par là où il avait péché. Son épouse l'abandonna pour un obscur acteur nommé Friedel. Mme Schikaneder et son amant exploitaient le théâtre de l'hôtel Stahremberg, dans le quartier de Wieden. La mort de Friedel permit à Schikaneder de se réconcilier avec l'infidèle et de prendre en main la gestion de son théâtre. Les Viennois raffolaient de bouffonnerie sentimentale, de bas comique, mais avant tout du merveilleux. L'habile directeur se conformait au goût populaire.

Un concurrent redoutable se dressait cependant en face de Schikaneder : l'Italien Marinelli qui dirigeait la scène de Léopoldstadt. En 1786, celui-ci obtenait d'abondantes recettes avec *Le talisman ou l'autre de Trofonius*, de Salieri.

Les deux rivaux cherchaient à frapper un grand

coup pour triompher de l'adversaire. Par une étrange coïncidence ils eurent l'un et l'autre la même idée. Professant pour le bien d'autrui une égale indifférence, ils pillèrent les mêmes auteurs. *Dschinnistan ou contes de fées et d'esprits* (1), de Wieland, constituait une carrière pour les paroliers. Un écrivain à la solde de Marinelli, Joachim Parinet, en tira *Gaspar le basson ou la cithare merveilleuse*. Cette fantaisie fut donnée en juin. Pour la saison d'automne, Marinelli faisait représenter *La Fête du soleil des brahmanes*, d'après un roman de l'abbé Terrasson : *Sélhos, histoire ou vie tirée des monumens, anecdotes de l'ancienne Egypte, traduite d'un manuscrit grec* (2).

Schikaneder puisa aux mêmes sources que son rival : les contes de Wieland et les mystères égyptiens. Un « nègre » l'aidait dans cette besogne. Il s'appelait Ludwig Giesecke. Fils d'un tailleur d'Augsbourg, relégué de l'Université, il s'engagea dans la troupe de Schikaneder. Par la suite, il allait faire un voyage minéralogique en Islande et finir ses jours comme professeur à la Faculté de Dublin. Cet aventureux personnage qui ne manquait pas d'expérience scénique, rédigea la trame de la *Flûte Enchantée*. La part du frère Schikaneder consistait dans le symbolisme maçonnique : les scènes des épreuves solennelles, l'idée de la lutte entre l'obscurité et la lumière. Il ajouta quelques charges voilées contre l'empereur, ennemi des sociétés secrètes, prudentes satires qui ne manquent jamais leur effet dans les monarchies absolues. Enfin, par un trait de génie, Schikaneder demanda à Mozart la musique de cette féerie bouffonne aux prétentions philosophiques.

Endurci à l'indigence, le compositeur pratiquait un ingénieux système financier ; il s'évertuait à décou-

(1) Winterthur, 1786-89, 3 v.

(2) Paris, 1731.

vrir de nouveaux créanciers afin de désintéresser les anciens et d'obtenir d'eux un renouvellement de crédit. Ce subtil jeu de bascule eut un brusque arrêt. Wolfgang, entièrement à sec, ne savait où prendre les deux mille florins qu'il devait verser à son principal bailleur de fonds, Michel Puchberg.

A ce redoutable tournant, la proposition de Schikaneder semblait à Mozart une chance de salut. Pour obtenir un travail rapide du compositeur, le directeur de théâtre mit à sa disposition le pavillon rustique qui se trouvait au milieu de la vaste cour entourant la salle de spectacle. Le jour, il s'appliquait à noircir le papier à musique, sous la tonnelle. Le soir, Schikaneder l'invitait à sa table ; la chère était abondante ; de jolies filles et de gais compagnons vidaient à l'envi les coupes de champagne.

Une grande inquiétude s'était emparée de Mozart. Tantôt, il recherchait la solitude, caressant du regard les arbres et les plantes, comme s'il avait le pressentiment qu'il voyait pour la dernière fois la terre se couronner de fleurs. Tantôt, une fringale de plaisir le prenait. Ce n'était pas le tumulte du cœur de jadis, mais le besoin d'une jouissance brusque, immédiate.

Constance passait l'été à Baden. Une ronde de belles comédiennes peu farouches papillonnait autour de Schikaneder et de son commensal.

Etait-ce la frénésie de sensualité propre aux phtisiques qui agissait sur Mozart ? Ou cherchait-il dans ces débordements l'oubli des tristes réalités de son existence ? Toujours est-il que le petit blondin au teint diaphane s'adonne à la joyeuse vie de bohème ou du moins en affiche les apparences, qu'il exagère avec son exubérance de pitre. « Voici le musicien dissolu » — chuchotent sur son passage les bons bourgeois du quartier.

De plus en plus noctambule, il fuit son intérieur morne et vide. Parfois, il dort dans la maisonnette du faubourg qui abrite le marchand de fromage Leitgeb.

Le six juin, Wolfgang — peut-être revient-il à ses projets de Paris — s'adresse à Constance en français :

« Ma très chère Epouse !

J'écris cette lettre dans la petite Chambre au Jardin chez Leitgeb où j'ai couché cette nuit, excellemment, et j'espère que ma chère Epouse aura passée cette nuit aussi bien que moi, j'y passerai cette nuit aussi, puisque j'ai congédié Léonore, et je serais tout seul à la maison, ce qui n'est pas agréable.

J'attends avec beaucoup d'impatience une lettre qui m'apprendra comme vous avés passée le jour d'hier ; — je tremble que je pense au bain de Saint-Antoine (1) ; car je crains toujours le risque de tomber sur l'escalier, en sortant — et je me trouve entre l'espérance et la crainte — une situation bien désagréable ! si vous n'étiez pas grosse, je craignerais moins — mais abandonnons cette idée triste !... Le Ciel aura eu certainement soin de ma chère Stanzi-Marini » (2).

Six semaines après, elle accouchait d'un fils qui reçut les prénoms de François-Xavier-Wolfgang. La jeune mère mit en nourrice le nouveau-né ainsi que le petit Charles-Léopold. Son mari était appelé à Prague et elle tenait à l'accompagner.

Les Etats de Bohême demandaient à Mozart un opéra pour le couronnement de l'empereur Léopold. Le livret imposé était une tragédie vieillotte de Metastase : *La Clemenza di Tito*. Cette pièce de circonstance du poète qu'il avait tant admiré dans son enfance

(1) Source sulfureuse à Baden.

(2) Diminutif de Constance.

ne pouvait guère inspirer le compositeur. Il élabora la partition dans la chaise de poste et la transcrivit le soir sur la table des hôtelleries. L'invention, la copie et la mise en scène ne prirent que dix-huit jours.

Léopold fut couronné, la *Clemence de Titus* représentée avec des décors magnifiques. « Porcheria Tedesca » — cochonnerie allemande — murmura l'impératrice. Mozart toucha deux cents ducats de gratification. Sa santé s'altérait. Il serra la main de ses amis de Prague les larmes aux yeux.

De retour à Vienne, entre deux visites au Mont-de-Piété, il termina la partition de la *Flûte enchantée*.

Jusque-là, il avait écrit presque tous ses opéras sur des livrets italiens. Ce n'était pas seulement les paroles qui étaient italiennes ; la musique elle-même contenait une large part d'éléments latins. Les querelles musicales du dix-huitième siècle : la « guerre des Bouffons » à Paris, la compétition entre la troupe *welche* et la compagnie allemande à Vienne n'étaient que des affaires de coteries, des questions d'apparences. Chacun arborait l'un ou l'autre étendard selon ses dispositions ou ses intérêts. Pourtant, dans ce siècle cosmopolite, les nations restaient mêlées, les goûts confondus. Wolfgang lui-même flotte entre l'Italie et l'Allemagne. Jadis, en parlant à son père de son désir d'écrire un opéra allemand, ne lui confiait-il pas qu'il avait choisi comme scénario la comédie de Goldoni : *Il servitore di due padroni* (Le serviteur de deux maîtres ?). Mozart voulait donc composer un opéra allemand sur les paroles du Vénitien. Le scénario de l'*Enlèvement au Sérail* a beau être allemand, cette pièce, désignée sur l'affiche du terme de *Singspiel* appartient au genre international qui occupe alors toutes les scènes de l'Europe.

Cette fois — comment ne pas admirer l'étendue et la variété de son talent — sans résolution formelle, sans parti pris, mais instinctivement, porté par le feu de l'inspiration, Mozart créa quelque chose d'insolite et d'entièrement nouveau : un opéra d'essence germanique. Avec la *Flûte Enchantée*, il jette les fondements de la musique dramatique allemande. De Weber à Wagner, tout le dix-neuvième siècle s'en nourrit.

Un amuseur public, un acteur frotté d'érudition, et le plus pur artiste qui ait jamais affronté la rampe collaborèrent pour mettre sur pieds cet opéra-féerie. L'histoire du prince Tamino et de Pamina, fille de la reine de la Nuit, du méchant noir Monostatos, du bois sacré où les prêtres du soleil célèbrent leurs mystères, apparaît comme un mélange incohérent de contes exotiques, de déclamations humanitaires et de farce populaire. Le petit homme blond en fit le *Songe d'une nuit d'été* de la musique.

La première représentation eut lieu le trente septembre 1791. Mozart lui-même dirigeait. Au début, le public se montra assez froid. A la fin du deuxième acte, le vent tourna : on demandait l'auteur à grands cris. Le succès continua à s'affirmer. Quelques jours après, Wolfgang pouvait écrire à Constance qui était retournée à Baden :

« J'arrive de l'Opéra, aussi plein que toujours. Le duo *Homme et femme*, ainsi que le jeu de cloches au premier acte ont été bissés comme d'habitude, de même, au second acte, le trio des enfants — mais ce qui me réjouit le plus, ce sont les approbations silencieuses ! — on voit comme cet opéra monte de jour en jour.

Maintenant ma vie : — tout de suite après ton départ, j'ai fait deux parties de billard avec M.

Mozart (celui qui a écrit l'opéra chez Schikaneder) — Après quoi j'ai vendu pour quatorze ducats ma rossinante (1). Ensuite, j'ai fait chercher du café noir et j'ai savouré une excellente pipe de tabac. »

Avant son départ pour Prague, un mystérieux visiteur s'était présenté chez Mozart ; un immense gaillard habillé de gris, porteur d'un billet fort bien tourné, mais dépourvu de signature. L'épistolier anonyme demandait au musicien d'écrire une Messe des Morts. Wolfgang accepta la commande. Le messager s'inclina, disparut et revint peu après pour lui remettre un rouleau de cinquante ducats.

Mozart ne sut jamais le nom de son étrange correspondant. La postérité a été moins discrète. Voici le mot de l'énigme : le comte François Walsegg était un mélomane bizarre. Il pratiquait la musique et ne se contentait pas d'en exécuter dans son palais. Il achetait des manuscrits à des compositeurs réputés, les faisait recopier sans nom d'auteur, et répondait aux questions des auditeurs par un sourire discret. Grâce à ce stratagème, ses hôtes et ses gens pouvaient apprécier à la fois sa modestie et son talent. La comtesse Walsegg vint à mourir. Peu après, le comte envoya en secret son intendant chez Mozart ; le veuf vaniteux s'adressait au musicien avec le dessein d'éblouir ses amis par l'expression sublime de son chagrin conjugal.

Les cinquante ducats de l'inconnu furent vite dépensés. Pour comble d'ironie, quelque belle admiratrice avait offert au musicien un portefeuille en soie, orné de délicates broderies. Mais le riche portefeuille restait vide. Les ressources du musicien étaient modiques, sa femme, désordonnée, lui-même, d'une générosité de nabab. L'argent fondait dans

(1) Sans doute allusion à la vente d'un manuscrit.

ses mains. Il ne pouvait voir un pauvre sans vider son gousset. A un vieil accordeur qui lui demandait quelques sous, il donna une poignée d'or. Des amis indiscrets abusaient de sa libéralité. Le clarinettiste Stadler, son homme de confiance pour les affaires du Mont-de-Piété, le volait. Gilowsky, son ami d'enfance qui avait servi de témoin à son mariage, lui empruntait des sommes importantes qu'il ne devait jamais restituer.

Depuis son mariage, Mozart avait changé six fois de domicile. A ce moment, il habitait une paisible maison de la Rauhensteingasse. Une Vierge en pierre, abritée sous un dais doré, surmontait l'ample porte cochère. Quatre pièces composaient l'appartement occupé par le ménage Mozart. Le salon, pièce d'angle éclairée par trois fenêtres, était vaste, mais sommairement meublée : quelques sièges, une table, en face du piano, une console surmontée d'un vase toujours rempli de fleurs, et, accrochée au mur, la petite volière des serins qu'affectionnait le maître.

Il vivait là, leste et mobile, entre son écritoire et son clavecin. Souvent, le coiffeur commençait à tresser son catogan lorsque tout à coup son client se levait et courait au piano, suivi par le perruquier ahuri qui ne lâchait pas le bout du ruban.

Petit, maigre, pâle, il n'était pas exempt de coquetterie. Il cachait ses oreilles, d'une forme étrange et sans lobes, sous sa chevelure soigneusement poudrée. Il méditait longuement le choix d'un costume. A la tête de l'orchestre, il se présentait le plus souvent en habit rouge à boutons de nacre.

Le jeu de boules ou une partie de billard entre deux verres de punch constituaient ses passe-temps préférés. Il nourrissait aussi un péché mignon :

les billets de loterie. Jusqu'à la fin de ses jours, il escompta le coup de fortune qui allait le délivrer de ses soucis d'argent.

Il avait une délicate voix de ténor, le parler rapide, le goût de la gaminerie et des saillies comiques. Fort impressionnable, sa sensibilité aiguë toujours en éveil était atténuée par une brusque faculté d'oubli.

Sa frêle constitution ne sut résister au surmenage constant, aux quotidiennes préoccupations matérielles, au travail nocturne de la composition. En pleine maturité, il apparaissait usé.

A trente-six ans, il avait atteint les cimes. Il dominait pleinement et brillamment son métier. Il possédait une immense érudition musicale. Un jour, à Prague, il confia au chef d'orchestre Kucharz qu'il avait étudié avec application et parcouru à plusieurs reprises l'œuvre de tous les anciens maîtres. Il ne connaissait pas moins les vivants, ayant frayé avec tous les virtuoses contemporains, écouté tous les orchestres de son temps. Aucun instrument ne gardait de secret pour lui. Au piano, il était parvenu à une rare perfection. L'aisance et la facilité de son jeu ne nuisaient en rien à l'intensité du sentiment. « Cela allait au cœur » — disait Haydn.

Il jouait de préférence la nuit, se mettant au clavier vers neuf heures et ne l'abandonnant guère avant minuit. De six heures du matin jusqu'à dix heures, il composait dans son lit.

Ses idées musicales bouillonnaient. Sa main les fixait sur le papier avec prestesse et précision. Ce créateur, doublé d'un ouvrier extraordinaire, ne composait jamais au piano ; il écrivait des notes comme des lettres et n'essayait une phrase qu'après l'avoir terminée.

Sa fécondité est exceptionnelle : il laissera plus

de six cents morceaux complets et presque deux cents ébauches. Dans cette œuvre, on rencontre peu de déchet. A part quelques ouvrages de commande, l'édifice harmonique n'a rien perdu avec le recul du temps. Personne n'a égalé la sûreté et la pureté de son style. « C'est le plus grand, — disait Rossini à Mme Viardot en feuilletant le manuscrit de *Don Juan*, — c'est le maître de tous, c'est l'unique qui avait autant de savoir que de génie et autant de génie que de savoir. »

Sa vaste science, son inlassable labeur n'altéraient pas sa spontanéité. L'homme qui sait tout garde la fraîcheur d'un ingénu. Son inspiration est intarissable. C'est une voix d'onde; elle en a la continuité, le frémissement, la grâce enveloppante.

Ce talent si largement épanoui garde à l'âge d'homme toujours quelque chose du chérubin : un recueillement tendre, une douceur dorée et chantante qui rappelle que le terme de mélodie vient du *melos* des Grecs, qui signifie miel.

« Rameau me fatigue à force de science », — disait le Président de Brosses. Mozart a la pudeur de la sienne. Le caractère de l'homme montre la même réserve

Il cachait les émotions de son être intime sous une gaieté mutine. Ses transports, ses chagrins, il ne les confiait à personne, si ce n'est aux cordes et aux cuivres. Dans tout, il mit du rêve qu'il transfigurait en chant.

Par la qualité de son art autant que par sa personnalité, il fait penser à Watteau. Caylus, en parlant de lui, souligne la délicatesse de son tempérament et son instabilité naturelle. Peintre et musicien furent emportés par le même mal et subirent également l'empreinte qu'il exerce sur le moral. D'une grande inconstance dans la volonté, tous deux

gardaient un ton d'enjouement dans la souffrance, une amène courtoisie dans la gêne. Incompris de la foule, connus seulement d'un groupe restreint d'amateurs, l'un et l'autre n'eurent de la vie que sa part de songe.

Dans ce temps là, le public ne pouvait faire vivre un compositeur. Il fallait un prince. Mozart avait vu succéder à l'exubérance du rococo l'ordre classique de Louis XVI, au régime austère de Marie-Thérèse l'ère d'innovations de l'empereur Joseph. Le musicien avait parcouru l'Europe, approché tous les souverains de son époque. Il ne s'en rencontra aucun pour discerner sa valeur. Il connut deux périodes de succès : d'abord, ceux de l'enfant prodige ; ensuite, à trente ans, d'éphémères triomphes de virtuose. A l'heure où il atteint le sommet, l'indifférence se reforme autour de lui comme une nappe d'eau sur une fleur.

Avec Goethe, c'est le génie le plus limpide de sa nation. Cet homme de pure souche germanique, descendant d'artisans bavarois et de montagnards des Alpes autrichiennes, avait ajouté à ses dons naturels la grâce italienne et la clarté française. Il brille parmi les plus grands de cette lumineuse époque qui donna tant d'admirables esprits, tant d'insignes artistes au Monde. Mozart est le comble de la civilisation.

Il subit la loi commune de tous ceux qui dépassent leurs contemporains, dédaignent le faux, le vain, la voie battue qui conduit au succès immédiat, ignorent les compromis, heurtent la médiocrité et attendent dans l'isolement et dans l'indigence la justice des siècles.

Il avait connu toutes les mélancolies. Celle du déclin allait lui être épargnée.

En octobre, Constance était retournée à Baden.

Wolfgang continuait avec une hâte fébrile le *Requiem*, renonçant à donner des leçons pour se vouer entièrement à cette œuvre.

La maladie et la misère n'avaient pas porté atteinte à son fond d'inaltérable allégresse.

« Quand je pense à Dieu, — avait-il dit un jour à Carpani, mon cœur déborde de joie et les notes courent comme le fil du dévidoir. Puisque Dieu m'a donné un cœur joyeux, il me pardonnera sûrement si je le sers en joie. »

Ce *Requiem* en *ré mineur* pour quatre voix et orchestre est composé par un homme qui voit venir sa fin. Le valétudinaire, exténué par la souffrance, de sombres pressentiments, des crises de larmes, conserve toute sa puissance d'isolement. A l'heure où il écrit sa propre Messe de mort, au seuil de l'au-delà, Mozart garde la mesure, étouffe le sanglot et le voile d'un sourire. L'âme se détache des choses d'ici-bas et s'élève dans les régions de béatitude. La hauteur du sentiment, la majesté de l'ordonnance, la beauté religieuse de l'expression, la sérénité dans la résignation donnent à cette œuvre suprême un rayonnement angélique.

Il ne nourrissait aucune illusion sur son sort. Au début de septembre, il écrivait à Londres une lettre en italien adressée sans doute à l'abbé da Ponte :

« Je sens que l'heure sonne ; je suis tout près d'expirer ; j'ai fini avant d'avoir joui de mon talent. Pourtant la vie était si belle, la carrière s'ouvrait sous de si heureux auspices, mais on ne peut changer son destin. Nul n'est assuré de ses propres jours, il faut se résigner, advienne ce que la Providence décidera ! Je termine à présent mon chant funèbre : je ne dois pas le laisser inachevé. »

Le *Requiem* et le *Kyrie* étaient à peine transcrits

que ses maux redoublèrent de violence. Sa femme accourut de Baden et fit venir le docteur Closset. Ce praticien conseilla un repos absolu. En novembre, l'état de Mozart s'améliora. Il put diriger lui-même sa cantate maçonnique : *L'Eloge de l'amitié* et se remettre au *Requiem*.

Hélas, ce ne fut qu'une trêve passagère.

Son élévation et sa lucidité cédèrent devant les progrès du mal. D'affreux cauchemars le bouleversaient. Constance avait quitté Baden. Elle essaya d'arracher son mari au travail et l'entraîna dans les allées du *Prater*. Là, à l'ombre des marronniers jaunissants, il lui parla de sa mort imminente, du *Requiem* qui serait son chant du cygne. Enfin, dans un moment de transport cérébral, il confia à sa femme qu'il se mourait du poison que lui avait fait verser Salieri.

XII

LA FOSSE COMMUNE

Cette année de 1791, l'hiver vint de bonne heure. Dès novembre, il gelait à pierre fendre. Un matin, Mozart s'achemina vers le *Serpent d'Argent*, dans la Kaerntnerstrasse. D'habitude, il faisait acheter son bois par le traiteur, Joseph Deiner.

Le musicien traversa la grande salle remplie de bruyants consommateurs et s'assit dans une petite pièce déserte. Il commanda du vin pour se réchauffer, mais demeura immobile en face de la bouteille, sans y toucher. Deiner fut frappé par sa pâleur, le désordre de ses cheveux poudrés, la négligence avec laquelle était noué le ruban de son catogan.

Soudain, il leva les yeux et reconnut son hôte :

— Eh bien, Joseph, comment cela va-t-il ?

— C'est à moi de vous le demander, répondit le patron, car vous paraissez malade et vous avez mauvaise mine, Monsieur le *Kapellmeister* ! J'ai ouï dire que vous aviez été à Prague et que l'air de la Bohême ne vous avait pas fait de bien. Cela se voit. Vous buvez du vin maintenant, c'est ce qu'il faut. Vous avez sans doute bu tant de bière en Bohême que vous vous êtes détraqué l'estomac. Cela se répare, Monsieur le *Kapellmeister*.

— Mon estomac est meilleur que tu ne le crois, répartit Mozart. Il y a longtemps que j'ai appris à tout digérer !

— Quel bonheur, dit Deiner. Toutes les maladies viennent de l'estomac. C'était là l'opinion du maréchal Laudon lorsque nous campions devant Belgrade, et que l'archiduc François n'allait pas bien. Mais je ne vous raconterai rien aujourd'hui de cette musique turque qui vous a si souvent fait rire.

— Oui, fit Mozart, je sens que ce sera bientôt fini de faire de la musique. Je suis saisi d'un froid que je ne puis m'expliquer. Deiner, buvez mon vin, prenez ce Siebzechner (1) et venez chez moi demain matin. Voilà l'hiver et nous avons besoin de bois. Ma femme ira en acheter avec vous. Je me ferai allumer du feu aujourd'hui même.

Le bon Deiner se souvint d'une journée de fin d'automne, l'année précédente, où il surprit Mozart et sa femme dansant dans le cabinet du maître.

— Vous enseignez donc la danse à Madame ? demanda-t-il.

Mozart avait répondu, en riant :

— Nous nous réchauffons, parce que nous avons froid et que nous ne pouvons pas acheter du bois.

Deiner s'empressa d'en fournir de ses propres provisions. Cette fois, Mozart avait de quoi payer son bois. Pourtant, les belles bûches montées par le soin du traiteur ne purent réchauffer le malade.

Le lendemain matin, Deiner alla frapper à sa porte. Il trouva le musicien alité. « Joseph, murmura celui-ci, aujourd'hui, il n'y a rien à faire, nous avons à nous occuper du docteur et des apothicaires ».

Ses mains, ses jambes s'enflèrent. Mais il gardait

(1) Pièce d'argent autrichienne.

toute sa tête. Son entourage ne se rendait pas compte de la gravité du mal. Sa belle-sœur Sophie lui cousait une nouvelle robe de chambre pour sa convalescence. Comme si la Providence elle-même n'eût voulu croire à la disparition de ce charmant génie, les bonnes nouvelles arrivaient de tout côté : des nobles de Hongrie avaient réuni par souscription mille florins par an pour le compositeur ; la Hollande aussi, par la voie d'une association musicale, lui apportait la promesse d'une annuité importante.

La *Flûte Enchantée* faisait des salles combles. Le soir Mozart regardait sa montre et s'écriait : « Maintenant, c'est le premier acte... maintenant, on chante : A toi, grande reine de la nuit. »

Le *Requiem* demeurerait son souci essentiel. Ses souffrances ne pouvaient l'empêcher de continuer son travail. Il avait achevé les deux premiers morceaux, écrit la partie vocale, ébauché l'instrumentation du reste. Le quatre décembre, à deux heures, il se fit apporter la partition, se souleva sur ses coussins et assis dans son lit, se mit à chanter le contralto ; son beau-frère Hofer attaquait le ténor, deux autres amis le soprano et la partie de basse. Arrivé au *Lacrymosa*, Mozart éclata en sanglots.

Dans l'après-midi, il fit signe à Susmayer et murmura : « Ne vous ai-je pas dit que j'écrivais le *Requiem* pour moi-même ! »

Un peu plus tard, il se tourna vers sa femme : « Je désire qu'Albrechtsberger soit le premier à être prévenu de ma mort, car devant Dieu et le monde, c'est à lui que revient ma place à Saint-Etienne. »

De temps en temps, il ouvrait la bouche, et d'une voix faible, il donnait des instructions à Susmayer pour terminer le *Lacrymosa*.

Constance engagea sa sœur à aller à Saint-Pierre et de prier un prêtre de passer à la maison « comme

s'il venait par hasard. » Sophie ne fut pas bien reçue à la paroisse. Était-ce à cause de la renommée de franc-maçon de Mozart ? Ou bien en raison des contes répandus au sujet de sa vie dissolue ? Toujours est-il que la jeune femme eut beaucoup de peine à décider un prêtre à se rendre au chevet du moribond.

Le soir, il entra en agonie. On fit chercher son médecin. Le docteur Closset était au théâtre ; il promit de venir après la représentation, mais engagea Susmayer à mettre des compresses froides sur le front du malade.

Il délirait. Il gonflait ses joues, comme s'il voulait imiter le cor. Jusqu'à son dernier souffle, il vécut dans le monde des sons.

Vers l'aube, il se tournait contre le mur et s'endormait pour toujours. C'était le cinq décembre 1791.

Deiner fut réveillé par un violent coup de sonnette. Elise, la servante de Mozart, se tenait devant la porte. Elle sanglotait. « Monsieur Deiner, dit-elle, voudriez-vous venir habiller notre maître. Il est mort, il y a une heure. »

Le bon Deiner procéda à la dernière toilette de son ami. Peu après, le comte Deym vint faire un moulage du masque mortuaire.

Le corps fut exposé près du clavecin. Le petit page d'autrefois, au costume couleur de feu, avait fini son existence terrestre. Il gisait, les mains croisées, le visage exsangue. Quelques rares amis se penchaient vers son front pâle. Toute sa vie, il avait chanté et meurtri ses ailes contre les barreaux du monde inexorable. Les princes ne furent pas plus cléments pour lui que la foule. Il mourait au milieu d'une grande solitude. Son nom n'était connu que d'une poignée d'hommes. Le public qui lisait les affiches des théâtres sans se soucier du compositeur

jetaient un regard distrait sur la gazette annonçant son décès en quelques lignes indifférentes.

Son mariage l'avait séparé des siens. Sa triste épouse se crut obligée d'étaler son chagrin d'une manière théâtrale. Elle poussait des cris perçants et déclarait vouloir s'étendre sur le lit où son mari avait fermé les yeux afin de succomber du même mal que lui.

Elle abandonna son rôle de veuve de Malabar, quand M. Van Swieten se présenta. Le baron n'avait rien perdu de son imposante prestance de Lord viennois. Il n'ignorait pas la détresse du ménage d'artistes, toutefois sa générosité ne se manifesta que dans des conseils de parcimonie. Il engagea la veuve à épargner ses rares deniers et à se contenter d'un enterrement de troisième classe. Constance suivit docilement ses recommandations. Le devis qu'elle accepta pour le service funèbre était de huit florins trente-six sous, et de trois florins pour le char qui devait transporter le cercueil à l'église.

Le lendemain à trois heures, dans un des bas-côtés de la cathédrale Saint-Etienne, les souffles d'un courant d'air glacial agitaient les cierges de la chapelle ardente. L'absoute courba cinq ou six têtes. Ces rares amis suivaient le brancard que deux croque-morts portaient sur leurs épaules à travers de furieuses rafales de neige.

Devant la noire façade du *Stubenthor*, les fidèles se séparèrent en silence. Les deux croque-morts franchirent la porte, ployés sous leur fardeau. Arrivés au dépôt mortuaire du cimetière de Saint-Marx, ils laissèrent choir leur charge entre les bières renfermant les dépouilles de quelques pauvres clochards ou de vieilles servantes trépassées loin du village.

Quand le matin blafard de décembre éclaira les

tombes, on jeta toute cette chair inerte dans la fosse commune. L'hiver scella le tertre de son sceau de glace. Personne ne pensa à marquer d'une humble croix l'endroit où reposait Mozart.

Le public n'avait pas remarqué sa disparition. Seuls quelques rares amis le pleuraient. Les symphonistes du Théâtre National de Prague firent imprimer un faire-part « en témoignage de leur estime et admiration sans bornes ». Par les soins de ces honnêtes gens, il y eut un service funèbre dans l'église Saint-Nicolas. Mme Duschek chantait d'une voix légèrement voilée par l'émotion.

Mozart mourut sans tester. L'inventaire fut dressé en présence de sa veuve. Soixante florins d'argent comptant et cent trente florins d'arriéré d'appointements formaient l'actif. Il s'y ajoutaient huit cents florins de « crédits perdus » — les reconnaissances de dettes de MM. Gilowsky et Stadler.

L'argenterie consistait en trois cuillères. La garde-robe était assez bien fournie : on sait que le compositeur soignait sa mise. Il laissait des habits de différentes couleurs dont un de drap rouge et un autre en taffetas brun, un manteau « couleur souris », une pelisse en drap bleu.

Quarante et un volumes composaient la librairie. On y trouvait, dépareillé, le *Metastase* que lui avait offert autrefois le gouverneur Firmian ; un guide de Venise, le *Forestiere Illuminato*, provenant également du tour d'Italie ; des recueils d'anecdotes ; quelques ouvrages d'histoire et de voyages ; plusieurs almanachs ; l'*Obéron* de Wieland ; le *Phädon* de Mendelsohn, — mince provision de livres rassemblés au hasard par un homme faisant peu de cas de la lecture.

La pauvreté de la bibliothèque musicale semble plus surprenante : en tout, trente et un numéros,

dont six seulement contenant ses œuvres personnelles. Mozart ne prenait pas la peine de recueillir ses propres compositions gravées. Il se souciait encore moins de ses manuscrits qui traînaient sur le piano, à la portée des mains indiscrètes. Les autres morceaux figurant dans l'inventaire sont évidemment des souvenirs offerts par ses amis : les deux Haydn, Albrechtsberger, Duschek et Gluck. Il paraît probable que la gêne des dernières années l'avait obligé à se défaire d'une grande partie de ses manuscrits de musique.

Le pauvre mobilier était celui d'un homme peu soucieux de son intérieur, vivant au dehors (1).

Quelque temps après cette lugubre liquidation de tout ce qui restait de la vie matérielle de Mozart, sa veuve allait remettre une supplique à l'empereur Léopold. Elle exposait au souverain que son mari l'avait laissée avec deux fils mineurs, sans ressources. Le défunt aurait pu faire fortune à l'étranger, cependant il préféra l'honneur de servir la cour d'Autriche. Il disparut à l'heure où ses succès lui promettaient un meilleur avenir, où la noblesse de Hongrie lui proposait une souscription de mille florins par an, où des amateurs hollandais lui offraient une annuité importante en échange d'un nombre restreint de compositions. Elle et ses deux enfants faisaient appel à la charité du monarque.

En effet, plus d'un an après, le successeur de Léopold, l'empereur François, accordait à la veuve, à titre de secours, un quart du traitement de Mozart.

Elle entreprit des tournées de chant. A Prague elle se présenta devant le public en compagnie de son fils Wolfgang. L'enfant âgé de cinq ans chantait le « Galant Oiseleur ».

(1) *Sper-Relation des verstorbenen Herrn W. A. Mozart*. Archives du Tribunal de Vienne, publié dans *Jahresbericht der Internationalen Stiftung Mozarteum*, Salzbourg, 1894.

Comme au temps de Mme Weber, elle se mit à prendre des pensionnaires. Au milieu des tracasseries du ménage, par un mouvement malencontreux, elle laissa échapper de ses mains le masque mortuaire de son mari. Sans prendre la peine de ramasser et de recoller les débris, elle les jeta dans la boîte aux ordures.

Un beau jour, elle eût la chance de loger un diplomate danois, M. Nicolas de Nissen, attaché à la Légation de Danemark à Vienne. Cette fois, elle ne pensa pas à faire signer des engagements écrits avant d'ouvrir ses bras. Elle fut une concubine modèle. Sa soumission eut sa récompense : en 1809, Nissen l'épousait.

Le diplomate danois témoignait une vive admiration pour Mozart. Grâce à cet homme distingué, Constance apprit qu'elle avait été mariée en premières noces à un musicien de génie. Sur le tard, elle adopta à l'égard du défunt le vocabulaire de son successeur.

Nissen préparait la biographie de Mozart. Il eut dans les mains tous les papiers que détenait sa veuve, bien que Constance eut soin d'éliminer les passages pouvant lui nuire aux yeux de la postérité. Aussi peut-on juger quel fut son embarras lorsque le diplomate la consulta sur les circonstances de l'enterrement du grand homme !

Elle lui donna sans doute la réponse qu'elle allait faire plus tard au roi Louis de Bavière. Quand ce prince, au cours d'une visite chez Mme Mozart, lui demanda comment elle n'avait pas songé à marquer d'une pierre tombale le lieu de la sépulture du compositeur, elle répondit : « Je pensais que la paroisse où l'enterrement avait lieu était tenue à planter une croix. »

Mais comment reconnaître cette tombe anonyme ?

Dix-sept ans s'étaient écoulés depuis la mort du musicien quand sa veuve s'avisa de se rendre pour la première fois au cimetière de Saint-Marx, accompagnée par son fils Wolfgang et un fervent du maître défunt, le chanteur Fuchs. Ils demandèrent après le fossoyeur. Hélas, celui-ci avait subi le sort de ses c'ients : à son tour il était descendu dans le charnier.

Les habitants de la fosse commune n'avaient que sept années de bail. Après ce laps de temps, on enfouissait leurs ossements en tas pour faire place aux corps d'autres déshérités.

Les tardifs efforts pour découvrir la dépouille de Mozart restaient vains (1). Mais le peuple racontait qu'un saule pleureur avait poussé au-dessus de l'enclos où avait reposé Mozart et qu'une inconnue, une petite vieille qui n'était pas Mme Mozart, venait prier sous l'arbre.

Tandis que le chant et la gloire de Mozart se répandaient à travers le globe, les personnages qui avaient été mêlés à sa vie continuaient leur existence obscure.

Grimm survécut à Mme d'Epinay et à cette société de l'Ancien Régime qui l'avait si généreusement accueilli. Il mourut oublié à quatre vingt quatre ans en Allemagne, murmurant : « J'ai manqué le moment de me faire enterrer. »

Maria-Thekla, la cousine d'Augsbourg avait mis au monde, en 1793, une fille naturelle qui fut mariée par la suite à un Tyrolien, François Fidèle Pumpel, relieur et garde de nuit à Feldkirch. *Baese* trouva pourtant un époux, nommé Streuter, directeur des postes à Bayreuth. Elle mourut octogénaire en 1841.

Charles-Thomas-Léopold et François-Xavier Wolf-

(1) Gräffer, *Kleine Wiener Memoiren*, Munchen, 1922. I. 131. 11. 120.

gang, les deux fils de Mozart, furent des hommes fort insignifiants. Le cadet choisit la carrière de pianiste et trépassait en 1844 à Carlsbad. L'aîné se voua au service de l'Etat, et parvint au grade de vérificateur des douanes à Milan. Les droits d'auteur que lui versa le Théâtre Lyrique de Paris pour le *Mariage de Figaro* permirent au fonctionnaire de se retirer dans une villa en Lombardie. Ce fut dans ce riant séjour que la lignée des Mozart s'éteignit avec lui en 1858.

Nannerl perdit son mari et se réinstalla à Salzbourg, où elle se mit courageusement à donner des leçons de piano. La mort oublia longtemps la sœur de Mozart qui trottnait, voûtée, à travers les rues tortueuses de la ville archiépiscopale. Elle finit ses jours dans la cécité, sans perdre sa bonne humeur et ce goût des boutades qu'elle avait en commun avec son illustre frère.

Constance vécut vieille. « Madame la Conseillère d'Etat » faisait imprimer des cartes de visite sur lesquelles son nom de jeune fille était affublé d'une particule imaginaire. Elle poussait la distinction jusqu'à tenir un journal. Voici les dernières lignes de ce manuscrit :

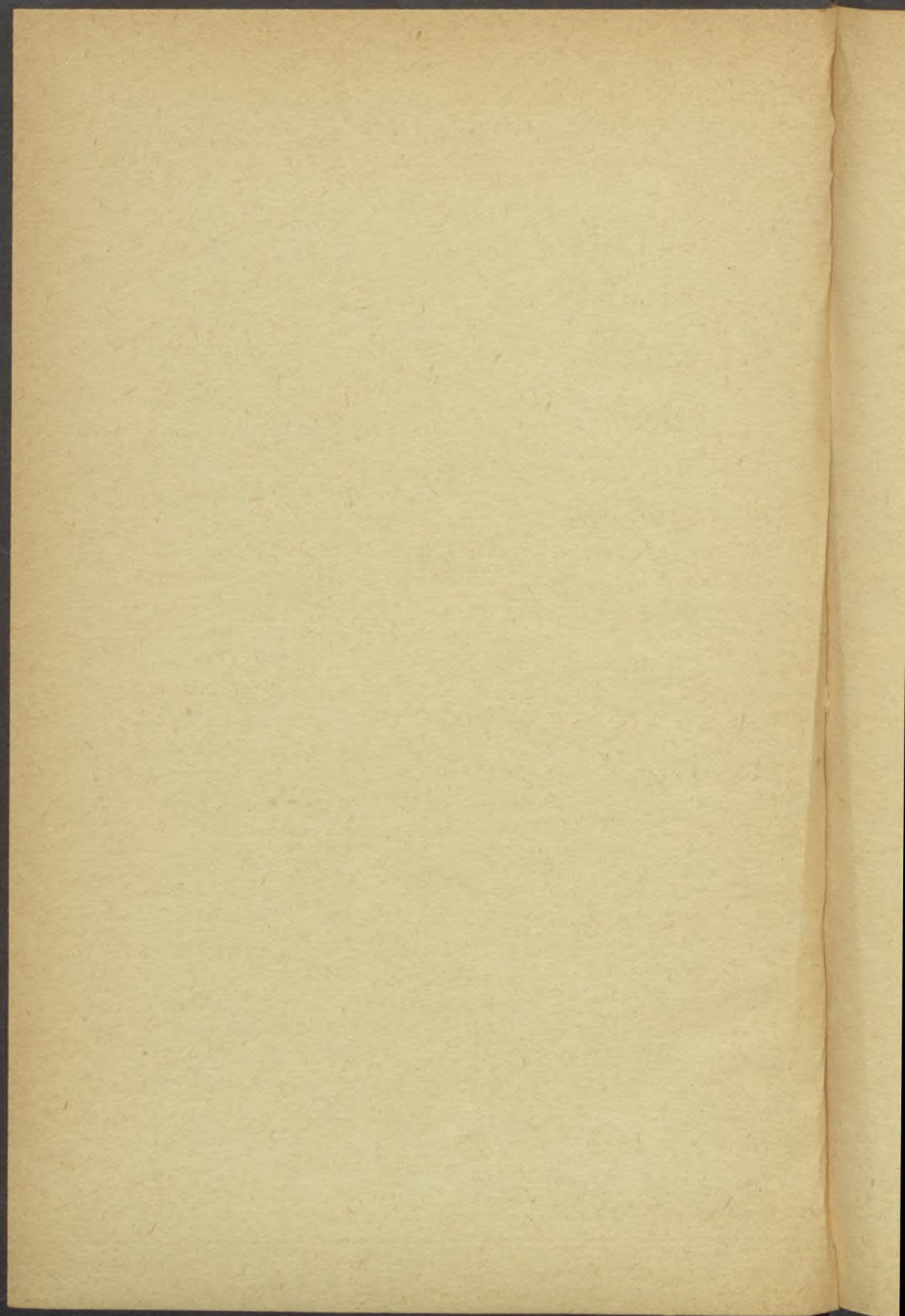
« 38328 est le numéro de mon billet de la loterie Rothschild qui malheureusement n'est pas sorti jusqu'ici. C'est la volonté de Dieu ; je l'accepte avec humilité et un cœur reconnaissant pour la bonté du Créateur ; qu'il soit loué et béni. Amen. » (1)

Passons sur cette triste famille. Le véritable héritier était plus loin. A Bonn sur le Rhin, un an après la disparition de Mozart, Ferdinand Waldstein se penchait sur l'album du jeune Beethoven qui se préparait à retourner à Vienne pour continuer ses

(1) Mozarteum Mittheilungen, 1920 Mai.

études auprès de Haydn. Waldstein inscrivait dans le livre des souvenirs de son protégé : « Vous prendrez le génie de Mozart des mains de Haydn. »

Lignes prophétiques ! En effet, l'âme virile de Beethoven allait recueillir la succession du petit homme blond aux yeux bleus. Un jour où quelqu'un prononça ce nom devant Beethoven, lui, si sévère dans ses jugements, si réservé dans l'admiration, eut ce cri du cœur : « O Mozart ! ».



ICONOGRAPHIE DE MOZART

Mozart débuta comme un phénomène. Il attirait la curiosité des peintres, et Léopold, qui soignait la publicité, faisait volontiers poser son fils.

Le premier portrait de Mozart fut exécuté à Vienne, en 1762. Il montre l'enfant prodigue attifé du vêtement de cour que lui avait offert l'impératrice Marie-Thérèse. Cette toile, léguée par les descendants du musicien au Mozarteum, est l'œuvre d'un peintre secondaire qui possédait le don de la sincérité.

Quand les Mozart eurent traversé la Manche, un peintre anglais peignit l'enfant, tenant dans sa main gauche un nid d'alouettes. Ce n'était certainement pas Zoffany, excellent artiste originaire de la Ratisbonne, établi à Londres, mais l'un de ses confrères assez médiocres. Il nous montre un enfant surmené, exténué, malade.

Certains ouvrages sur Mozart rapportent qu'en Hollande, le petit musicien aurait posé pour Greuze. En effet, vers 1909, M. A. S. R... marchand de tableaux à Paris, proposait au Mozarteum un portrait du musicien, soi-disant de la main de Greuze, peint à l'huile, mesurant quarante-cinq sur trente-quatre centimètres (1).

I. E. Engl, secrétaire du Mozarteum, accepta cette attribution. Selon lui, Léopold Mozart aurait inscrit en 1766 dans son carnet de voyage à Amsterdam le nom de « Kreusser », ce qui ne pouvait être qu'une corruption du nom de Greuze.

(1) Publ. Schurig, *Mozart*. Leipzig, 1913. II.

Un coup d'œil sur le journal en question détruit l'échafaudage élevé pas l'expert complaisant : « 2 Kreuser » — marque Léopold sur une page de son calepin. Il s'agit, évidemment des frères Adam et Georges Kreusser, musiciens réputés d'Amsterdam.

Ce tableau ne représente donc pas Mozart et n'a rien à voir avec Greuze. Il faut ranger cette œuvre parmi les supercheries dues à la collaboration d'un marchand rêveur et d'un érudit maniant avec désinvolture la clef des songes.

L'instantané de Carmontelle, aquarelle mesurant trente-six sur vingt-trois centimètres, est une page fraîche et franche. On en connaît deux exemplaires : l'un à Chantilly, l'autre à la National Gallery à Londres.

Le Thé dans le salon des Quatre Glaces, d'Ollivier, apparaît comme une composition exécutée sans doute grâce à des croquis pris sur le vif. Ce morceau d'une belle facture a le mérite de fixer une tranche de vie, de ressusciter l'atmosphère du milieu qui accueillit Wolfgang à Paris. Une copie, appartenant au roi Louis-Philippe, se trouvait, jusqu'en 1848, au château de Neuilly. Cette toile était munie du nom des personnages représentés.

En 1768, à Salzbourg, un peintre local, Helbling, brosse le portrait du précoce compositeur installé à son piano, vêtu d'un habit mauve et de culottes gris-argent.

A peine, eut-il franchi les Alpes, le percepateur Luggiati commande le portrait du jeune étranger à Cignaroli. Sa renommée était grande. L'empereur Joseph n'écrivit-il pas de Vérone : « J'ai vu deux miracles : l'amphithéâtre et le plus grand peintre de l'Europe, Cignaroli. » Le portrait que celui-ci fit de Wolfgang ne justifie pas cet enthousiasme. Il repré-

sente le virtuose installé à son clavecin, vêtu d'un habit rouge et d'un gilet blanc. Les mains sont peintes avec un soin particulier. Cette toile, autrefois à la Società Filarmonica à Vérone, se trouve aujourd'hui dans la collection de M. Alfred Cortot.

Le portrait conventionnel du peintre mondain Pompes Battoni, exécuté en 1770 à Rome, a passé du château de la famille Mackintosh en Ecosse dans le Mozarteum.

Celui de Iohann-Heinrich Tischbein lui est bien supérieur. En dépit de sa tendance à idéaliser son modèle, le peintre allemand a créé une œuvre charmante, Wolfgang transformé en personnage de conte de fées. Ce tableau appartient à S. M. le Roi de Roumanie.

Nous revenons sur le terrain de la réalité avec la miniature peinte à Salzbourg vers 1773, l'effigie d'un adolescent vif et délicat serré dans un bel habit bleu, cravaté de noir. Cette miniature appartenait à sa sœur ; de nos jours, on la conserve au Mozarteum.

En 1777, avant de quitter sa ville natale, Wolfgang expédie son portrait en chevalier de l'Eperon d'or au P. Martini. L'original se trouve au *Lyceo Musicale* à Bologne, une copie au Mozarteum. La toile du peintre terre-à-terre n'est pas dépourvue d'intérêt ; elle montre un adolescent à l'âge ingrat, inquiet et chagrin. Un autre portrait, sans doute également de la main d'un peintre local, présente le jeune Mozart dans les meilleures dispositions d'esprit, à l'heure où il se préparait à partir pour le grand voyage. Ce morceau se trouvait autrefois dans la collection Donnebauer, à Prague.

Nous ne possédons malheureusement aucun portrait du compositeur du temps de son second séjour à Paris, sauf un dessin ayant appartenu à M. R. P. Goldschmidt à Berlin, d'une qualité qui ne justifie

pas son attribution à Augustin de Saint-Aubin, autant que l'on peut en juger d'après la photographie.

Au moment de son retour à Salzbourg l'honnête Tyrolien Delle Croce représente Wolfgang au milieu de l'intérieur familial. Voici le frère et la sœur installés auprès du clavecin. Léopold s'apprête à les accompagner au violon : le portrait de la bonne Mme Mozart semble présider à cette petite fête de famille en divinité tutélaire.

En 1782, Joseph Lange portraiture Mozart. Le beau-frère du musicien avait débuté à l'Académie de Vienne, mais abandonna les arts plastiques pour le théâtre. Pourtant, nous devons à cet amateur le plus émouvant portrait de Mozart. Cette esquisse, mesurant vingt sur quinze centimètres, a été agrandie. Elle montre un homme accablé, au front vaste, au grand nez, aux lèvres très rouges. On dirait un captif qui médite son évasion. Personne n'a rendu avec tant de vérité le tragique destin de Mozart. (Au Mozarteum).

Un pastel, représentant le compositeur de profil, autrefois au sculpteur Tilgner, l'auteur du monument de Mozart à Vienne, fait partie de la collection de Mme Rose Chavanne, dans la même ville. Avons-nous là une œuvre de l'époque ? La photographie ne suffit pas pour en juger (1).

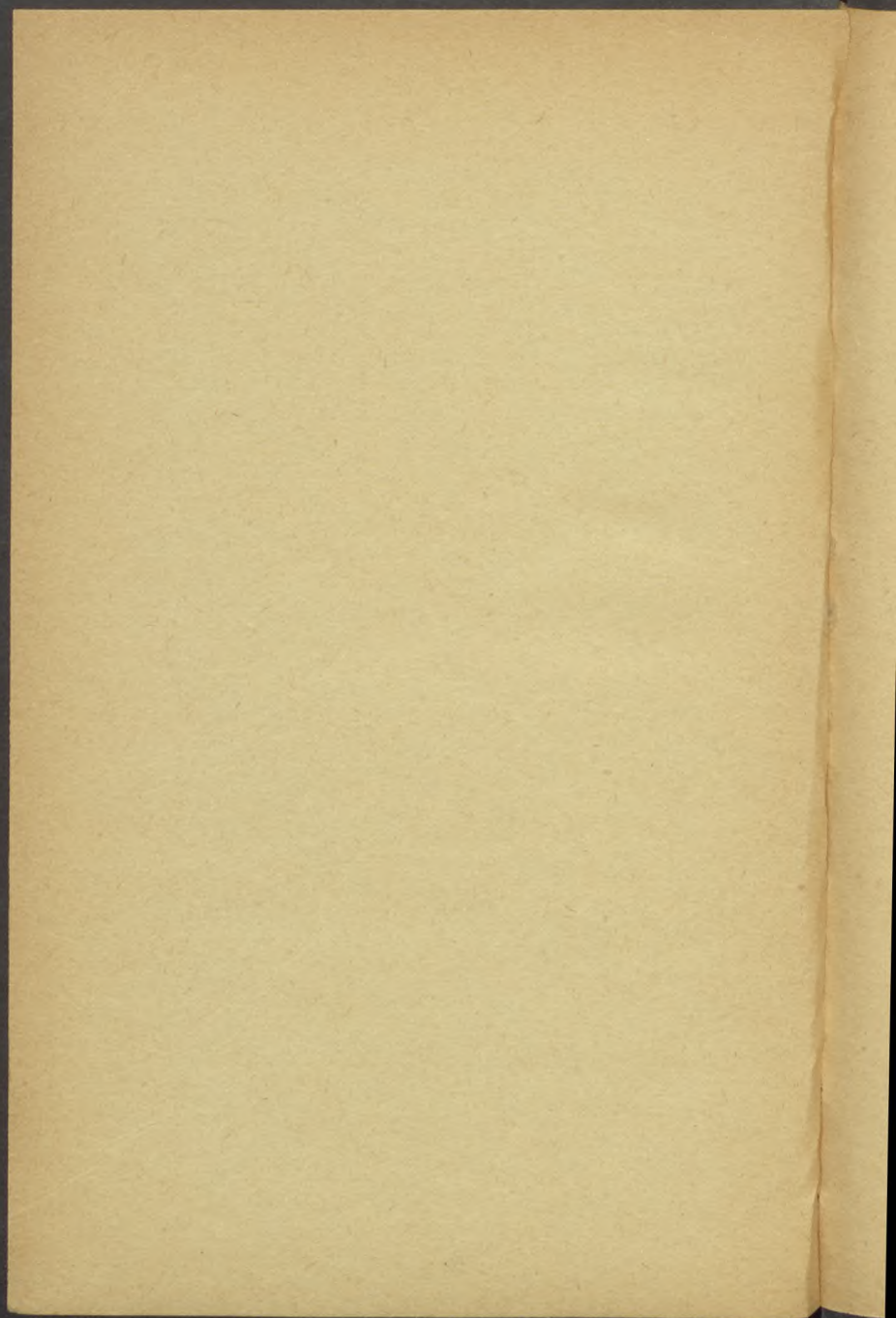
En 1788, le sculpteur Tyrolien Léonard Posch modela en cire le profil de Mozart. Posch travaillait pour la manufacture de porcelaines de Charlottenbourg. Par la suite, son Goethe et son Napoléon en « biscuit » allait atteindre une grande vogue. Pour ce qui est de Mozart, le Tyrolien se borna à tailler l'année suivante une médaille en buis.

(1) Repr. Marcia Davenport. *Mozart*. New-York, 1932.

Posch était lié avec la famille Mozart. Il fit monter en boucle de ceinture à l'usage de Constance un exemplaire en écume de mer du relief de Wolfgang. Plus tard, Charles Mozart l'offrait à la cantatrice milanaise Frassini. Ces deux médailles sont aujourd'hui au Mozarteum.

La pointe d'argent de Doris Stock que le jeune artiste jeta sur le papier pendant que le musicien improvisait au piano, date de 1789. Cet instantané montre un homme miné par le surmenage et la maladie. Le visage est bouffi, la bouche serrée, les yeux fixes.

Le masque mortuaire, modelé par le comte Joseph Deym, n'a pas passé à la postérité. Le seul exemplaire, dont on a connaissance, fut brisé dans la pension de famille de Constance Mozart.



BIBLIOGRAPHIE

La polygraphe Schlichtegroll a publié le premier livre sur Mozart : *Mozarts Leben*, Graz, 1794. Depuis, des centaines de volumes ont suivi. Leur catalogue a été dressé par H. de Curzon, *Essai de bibliographie mozartine*, Paris 1906. — O. W. Keller, *W. A. Mozart's Bibliographie und Ikonographie*, Berlin, 1927.

Les Mozart étaient de grands épistoliers. La correspondance de Wolfgang et des siens constitue la source la plus précieuse pour l'histoire du musicien. Ces lettres ont été publiées par L. Schiedermair : *Die Briefe W. A. Mozart's und seiner Familie*. München, 1914, 5 v. Le dernier volume contient l'iconographie de Mozart. — M. Julius Leisching, conservateur du musée de Salzbourg, a donné un travail sur ce sujet dans *Salzburger Museumblätter*, décembre 1926.

Une partie des lettres de Mozart a été traduite en français par H. de Curzon, Paris, 1888 et 1898, 2 v.

Le *Carnet de Voyage* de Léopold Mozart a été publié par le Dr. Arthur Schurig : *Léopold Mozart, Reise-Aufzeichnungen*, Dresden, 1920.

Les témoignages des contemporains ont été réunis par A. Leitzmann, *Mozarts Persönlichkeit : Urteile der Zeitgenossen*, Leipzig, 1914.

J. G. Prodhomme, Mozart raconté par ceux qui l'ont vu, Paris, 1928.

R. Tenschert, *Mozart, ein Künstlerleben in Bildern und Dokumenten*, Leipzig und Amsterdam, 1930.

Mozart. Numéro spécial de la *Revue Musicale*. Paris, décembre 1933.

Société des Études Mozartiennes, *Bulletin*, décembre 1933.

Récits biographiques :

G. N. Von Nissen, *Biographie W. A. Mozarts*, Leipzig, 1818.

Otto Jahn, *W. A. Mozart*, Leipzig, 1856. Cet ouvrage eut de nombreuses éditions ; la dernière, complétée par Abert, est de 1921.

Arthur Schurig, *Mozart*. — Adaptation française par J. G. Prod'homme, Paris, 1925.

A. Schurig, *W. A. Mozart*, Leipzig, 1913.

Bernhard Paumgartner, *Mozart*, Berlin, 1927.

Emanuel Buenzod, *Mozart*, Paris, 1930.

Henri Ghéon, *Promenades avec Mozart*, Paris, 1932.

Robert Haas, *W. A. Mozart*, Potsdam, 1933.

On trouve de belles pages sur Mozart dans Adolphe Boschot, *La lumière de Mozart*, Paris, 1925.

Le catalogue chronologique de l'œuvre de Mozart a été dressé par le Chevalier Louis de Koechel, *Chronologisch thematisches Verzeichniss saemmtlicher Torwerke W. A. Mozart's*, Leipzig, 1862. Une deuxième édition, complétée par le comte Waldersee, a paru en 1905.

V. sur l'évolution musicale de Mozart. MM. Wyzewa et de Saint-Foix, *W. A. Mozart*, Paris, 1912, 2 v. Malheureusement ce travail s'arrête à la date de 1777. — V. aussi l'excellent ouvrage de G. de Saint-Foix, *Les Symphonies de Mozart*, Paris, 1930.

Mozart par le Disque

1772

Quatuor en sol. K. (1) 80

Columbia L. 1729-1730.

Quatuor en ré. K. 136

Columbia R. F. 105.

Quatuor en ut. K. 157

Columbia D. 15110-13.

Motet en fa, pour soprano. K. 165

I Exsultate, jubilate

II Alleluia

Polydor 66923.

Sonate en si bémol pour basson. K. 291

Columbia 1824.

Le Roi Pasteur. Air d'Aminta. K. 208

Gramophone D. B. 1011.

Polydor 66841 N° 30.

Divertissement en fa pour instruments à vent. K. 213

Polydor 95167.

Concerto pour violon en la. K. 219

Parlophone 59041-44.

1773

Quatuor en ré mineur. K. 173

Columbia R. 1695-97.

1776

Divertissement en si bémol pour instruments à vent.
K. 240

Polydor 95166.

Sérénade pour treize instruments à vent, dite pour
Haffner. K. 250

Parlophone 57.071-72.

Missa Brevis. Benedictus.

K. 259

Musica Sacra 42.

1777

Symphonie en ré dite parisienne.

K. 297

Gramophone D. B. 1735-1738.

Columbia L. 1783-85.

(1) Catalogue de Koechel.

Divertissement en mi bémol pour instruments à vent. K. 289.

Polydor 95168.

Concerto en mi bémol. K. 271

Columbia L. F. X. 203.

Quatuor, flûte et cordes. K. 285,

National Gramophonic Society, 112-119.

1778

Concerto en ré majeur pour flûte avec orchestre. K. 314

Gramophone L. 835-36.

Concerto en ut pour flûte et harpe.

K. 299.

Gramophone L. 876-878.

Les Petits Riens. Ballet.

K. Supplément 1. 10.

Ultraphone E. 251.

Gramophone D. B. 1676.

Andante, pour flûte

K. 315

Columbia 9653.

1779

Sonate en si bémol pour piano et violon.

K. 378.

Gramophone.

Messe du couronnement en ut.

K. 317.

Benedictus

Musica Sacra B. 4524.

1780

Symphonie en ut. K. 338.

Columbia L. 220-22.

His Master's Voice E. J. 607-608.

1781

Idoménée. K. 366.

Ouverture

Polydor 66729.

Columbia D. 15231.

Gramophone L. 899-900.

Gavotte

Columbia 9653.

Sérénade pour treize instruments à vent. K. 351.

Parlophone 57671-72.

Sonate K. 378

His master's voice C. 1247-48.

1782

L'Enlèvement au Sérail. K. 387.

Ouverture

Polydor 19817.

Parlophone 57030.

His Master's Voice D. 2050.

Columbia 9892.

Odéon 165701.

Chant

Ultraphone E. 396.

Symphonie n° 35, en ré majeur, dite pour Haffner.
K. 385.

Columbia 1383-85.
Gramophone W. 1192-1194.

Fantaisie pour piano. K. 397.

Polydor 95132.

Quatuor à cordes. K. 387.

Columbia L. X. 24-27.

1783

Concerto de cor en mi bémol. K. 417.

Bell X. 508-509.

Grande Messe inachevée en ut mineur

K. 427.

Et incarnatus est

Polydor 66923.

Quatuor à cordes. K. 421.

Columbia L. X. 24-27.

His master's voice D. B. 1357-58.

Quatuor à cordes en ré mineur. K. 428.

Polydor 66568.

1784

Quintette en mi bémol pour instruments à vent et
piano. K. 452.

N. Gramophonic Society L. 121-23.

Gramophone W. 1143-5

Concerto de piano en sol. K. 453.

Columbia L. 2215-18.

Sonate pour piano et violon. K. 454.

Gramophone D. B. 1429-31.

Concerto de piano en fa majeur. K. 459.

Columbia L. 2215-18.

Odéon 17115-117.

Quatuor. K. 458

His master's voice D. 1387-89.

1785

Davidde penitente. Cantate

Bei Dir, o Quell des Lebens.

K. 469

Musica Sacra 48

Quatuor à cordes en ut. K. 455.

Columbia D. 15110-13.

Symphonie funèbre maçonnique en ut mineur. K. 477.

Gramophone D. 2050.

Concerto en la majeur. K. 488.

Gramophone D. B. 1491-93.

Rondo pour piano en fa. K. 494.

Polydor 66641.

Trio en mi bémol. K. 498.

N. Gramophonic Society 161-62.

Les Noces de Figaro. K. 492.
Ouverture

His Master's Voice C. 2194 et B. 815.
Columbia L. 1975.
Ultraphone E. 396.
Gramophone W. 884.
Pathé X. 96 134.
Parlophone 57137.
Polydor 19825.

Duo de la lettre

Gramophone P. 864.

Air de Chérubin

Columbia D. 15077.

Voï che sapete

His Master's Voice D. B. 1832.

Mon cœur soupire

Polydor 56603 N. 30.
Columbia D. 15077.
Pathé X. 7193.
Gramophone P. 968.
Odéon 1886-44.

Air des roses

Polydor 590003 B. 25.

Air de Suzanne

Polydor 66884 N. 30.

Bel enfant

Polydor 566110 N. 30.
Parlophone 29520.

A deux genoux

Odéon 188672. D. B. 1011.

Deh vieni, non tardar

Gramophone D. B. 1011.

Non so piu

Gramophone D. A. 844.

L'heure avance

Parlophone 59527.

1786

Fantaisie pour piano. K. 575.

Polydor 95131-132.

Le directeur de théâtre

His master's voice. D. 1362.
Ultraphone E. P. 502.

La Violette. Lied. K. 476.

Columbia L. 951.

Trio. K. 502.

Polydor 95230.

Concerto en la majeur K. 488

Gramophone D. B. 1491-93.

1787

Quintette à cordes. K. 515.

Columbia L. X. 61-64.

Symphonie en ré majeur, dite de Prague. K. 504.

His master's voice C. 1686-88.

Impression du soir. Lied. K. 523.

Parlophone 10-90.

A Chloé. Lied. K. 424.

Columbia L. 951.

Petite musique de nuit. K. 555.

Columbia L. 1729-30.

Polydor 66669-70 N. 30.

Parlophone 57111-112.

His master's voice D. A. 944.

1788

Concerto de piano en ré. K. 537.

Decca 141-44.

Trio en mi majeur. K. 542.

Columbia L. F. 148-49.

Symphonie en mi bémol n° 39. K. 543.

Columbia 9450-52.

Odéon 6735-6737.

His master's voice D. 1448-1450.

Symphonie n° 40 en sol mineur. K. 550.

Columbia D. X. 31-33.

His master's voice C. 1347-1349.

Gramophone D. B. 1573-75.

Polydor 69869-72 N° 30.

Symphonie n° 41 en ut majeur dite Jupiter. K. 551.

Columbia L. 1938-41.

Gramophone W. 885-88.

His master's voice D. 1359-1361.

Trio. K. 564.

N. Gramophonic Society 159-60.

Polydor 69845-48 V1 30.

Don Juan. K. 527.

Ouverture

Parlophone 57131.

Gramophone P. 746.

His master's voice D. 5488.

Pathé X. 3493.

Vedrai carino

Gramophone D. A. 845.

Menuet

Gramophone D. A. 977.

Sérénade

His master's voice D. A. 944.

- Air de Leporello
 Battì, battì o bel Masetto' Parlophone 2925. En italien : 59021.
 Madamina Gramophone D. E. 946.
 Nella bionda egli ha l'usanza Gramophone D. A. 994.
 Viens, je possède un doux remède Gramophone D. A. 811.
 1789 Gramophone D. B. 4878.
 Quatuor. K. 575
 Sonate pour piano en ré. K. 576. His master's voice D. A. 7020-22.
 Quintette pour clarinette et cordes en la. K. 581. N. Gramophonic Society.
 Così Fan Tutte. K. 588. Columbia L. 2252-55.
 Ouverture Polydor 27066 V. 30.
 La brise amoureuse Gramophone W. 884.
 1790 Odéon 123639.
 Adagio en si bémol pour deux clarinettes et trois cors de basset. K. 411.
 1791 Polydor 95168.
 Danses allemandes. K. 600
 La Flûte Enchantée. K. 620. Ultraphone E. P. 352.
 Ouverture Parlophone R. 1561-1562.
 His master's voice D. 1624.
 Polydor 66729-30.
 Chant Parlophone 9829.
 Pathé X. 5526.
 Columbia 12549.
 Odéon 17-082.
 Gramophone P. 745.
 Air de Pamina Gramophone P. 729.
 His master's voice E. 401.
 Odéon 123624.
 Gramophone P. 864.
 Polydor 566062 N. 30.

Air du grand prêtre

Polydor 95248 B. 30.

Air de la Reine de la Nuit

Odéon 188644.

C'est l'amour d'une belle

Columbia D. 14221.

Chanson de l'oiseleur

Columbia D. 13092.

C'en est fait

Columbia L. F. X. 60.

Gli angui d'inferno

Columbia L. 2045.

Jamais dans mon rêve

Columbia D. 14221.

Pageno. Papagena

Columbia L. F. 52.

Ave Verum Corpus. K. 618

Columbia 66534 N. 30.

His master's voice B. 2892.

Parlophone X. 30.

Requiem. K. 626.

Gramophone D. 1147-49.

Odéon 123-596.

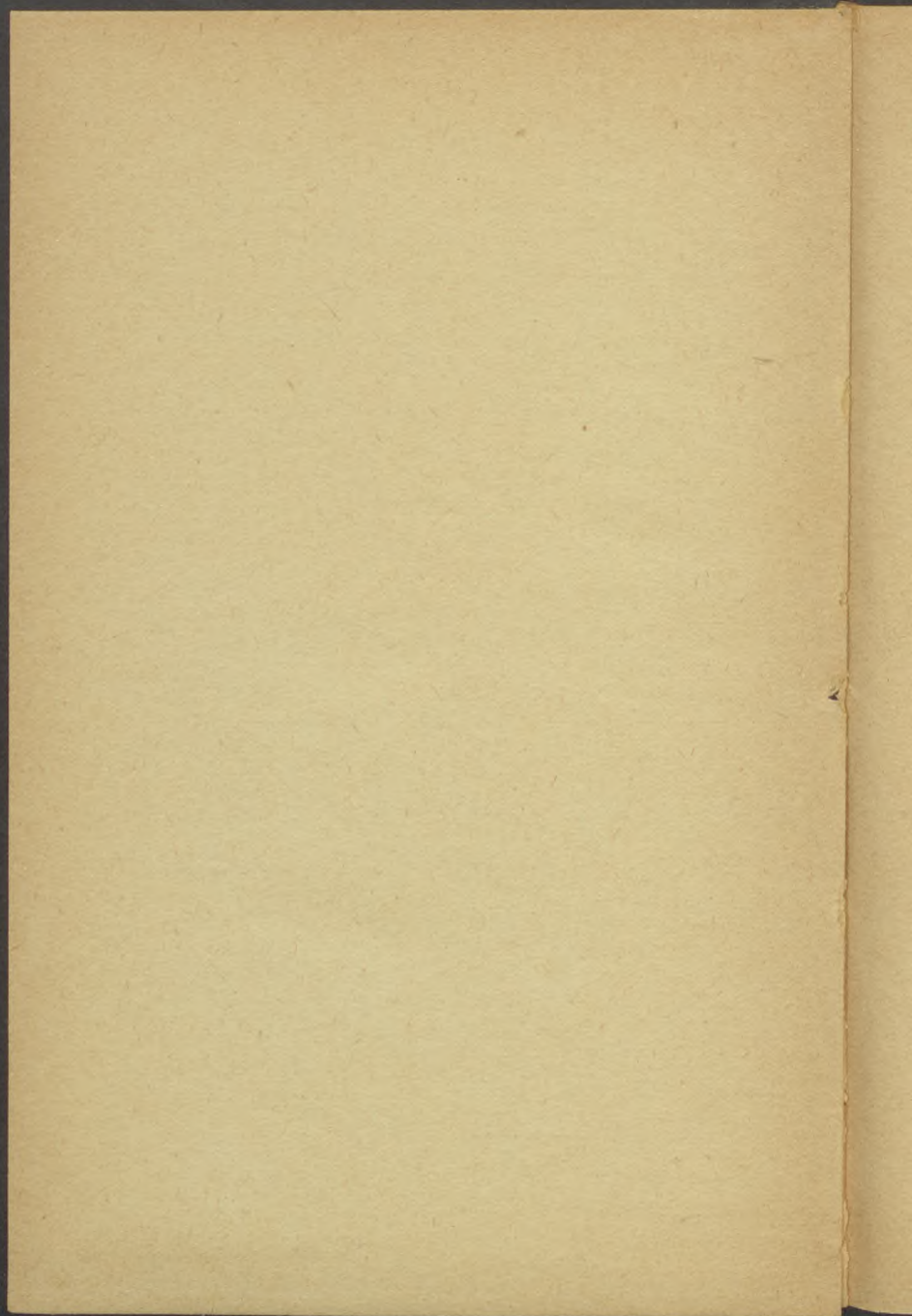
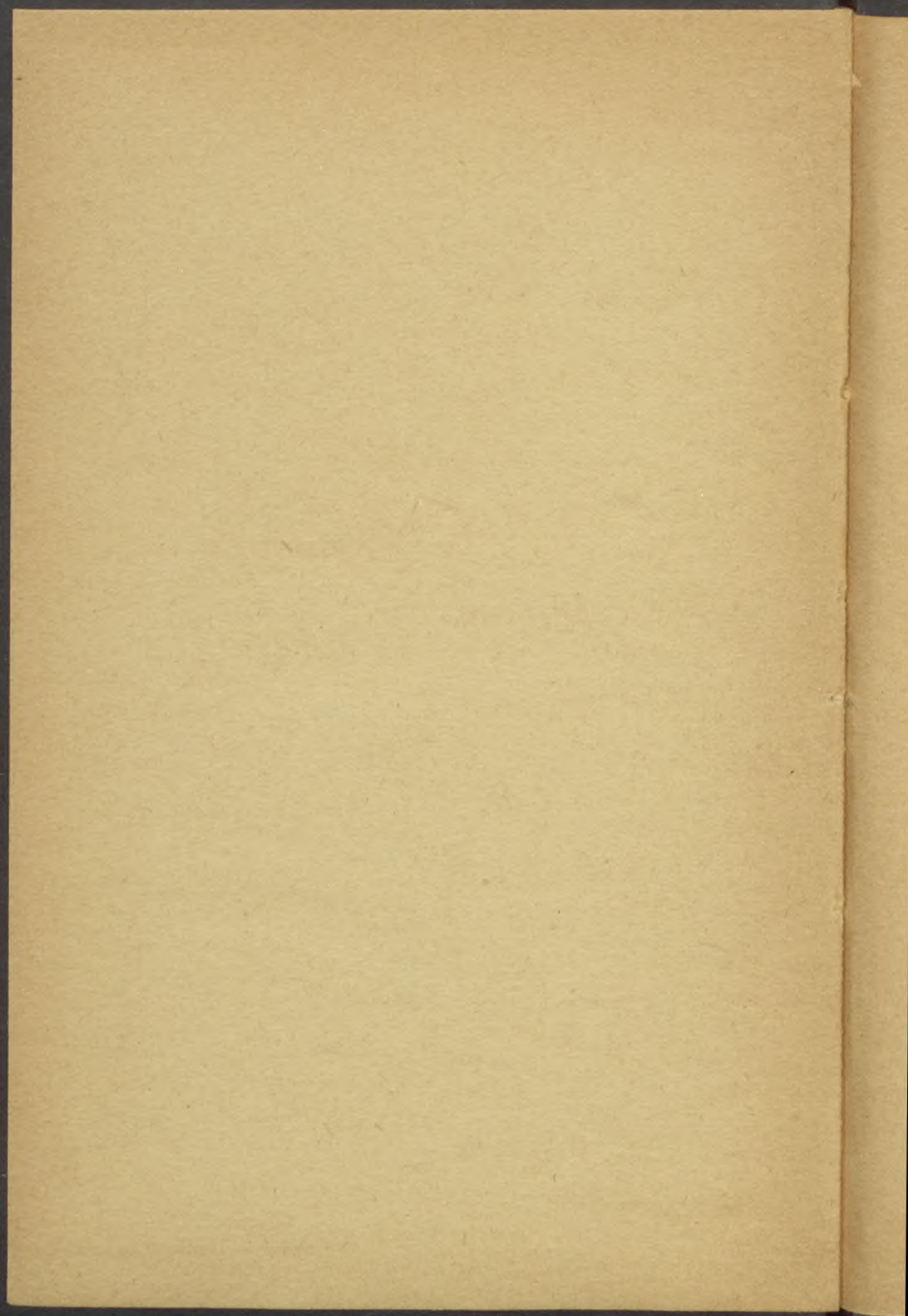


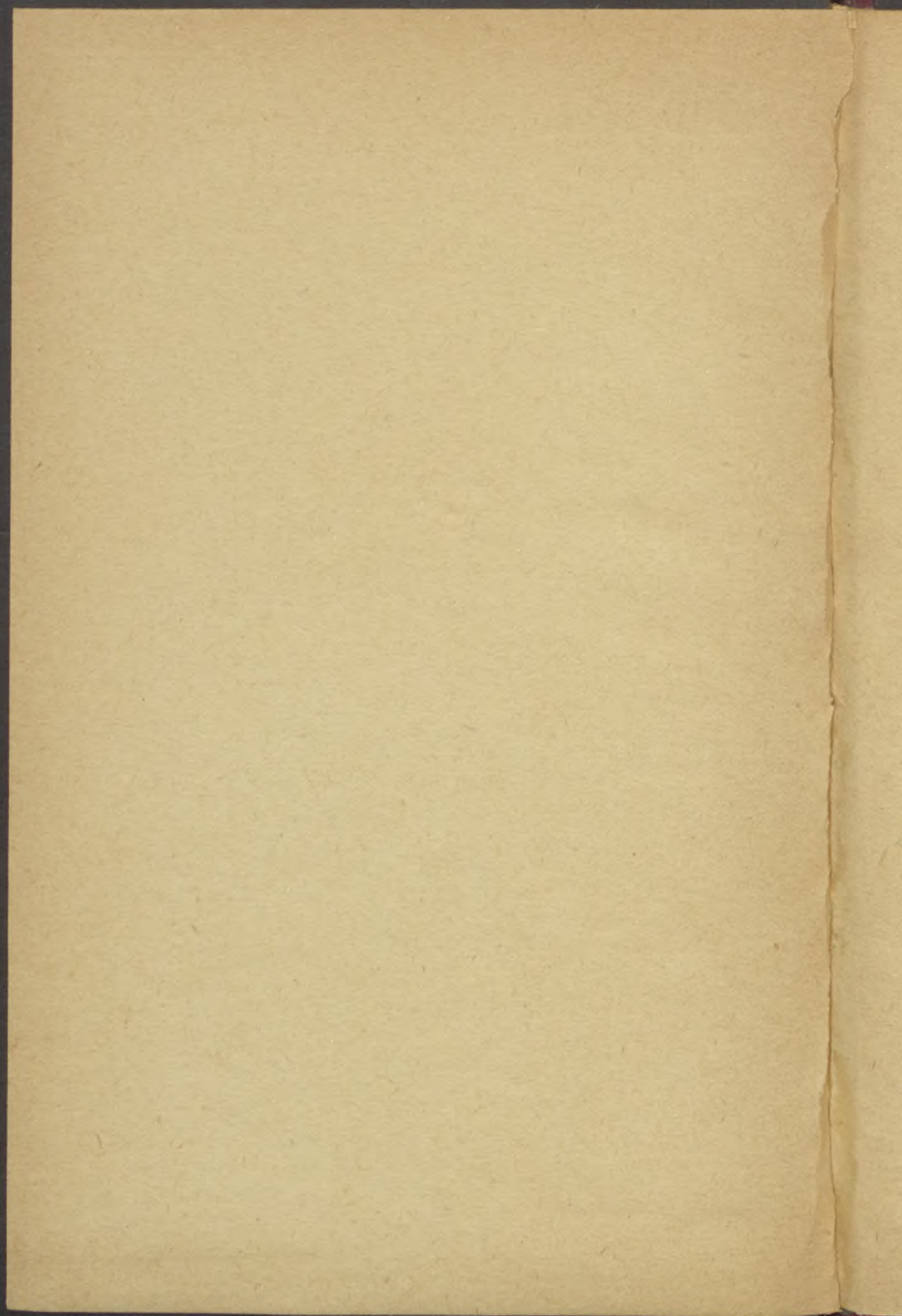
TABLE DES MATIÈRES

	Pages
CH. I. L'Enfant Prodige	7
CH. II. Paris.	24
CH. III. Vienne.	53
CH. IV. L'Italie Musicale.	63
CH. V. Années d'impatience.	87
CH. VI. La Famille Weber	106
CH. VII. Dernier séjour à Paris	127
CH. VIII. La Rupture	155
CH. IX. La Pension : A l'Œil de Dieu.	169
CH. X. A l'Espoir Couronné	187
CH. XI. Le Mont-de-Piété	206
CH. XII. La Fosse Commune	223
Iconographie de Mozart	235
Bibliographie	241
Mozart par le Disque	243



ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
29 JANVIER 1934 PAR
LES PRESSES ARTISTIQUES
ET COMMERCIALES
186, FAUB. SAINT-MARTIN
P A R I S - X^e

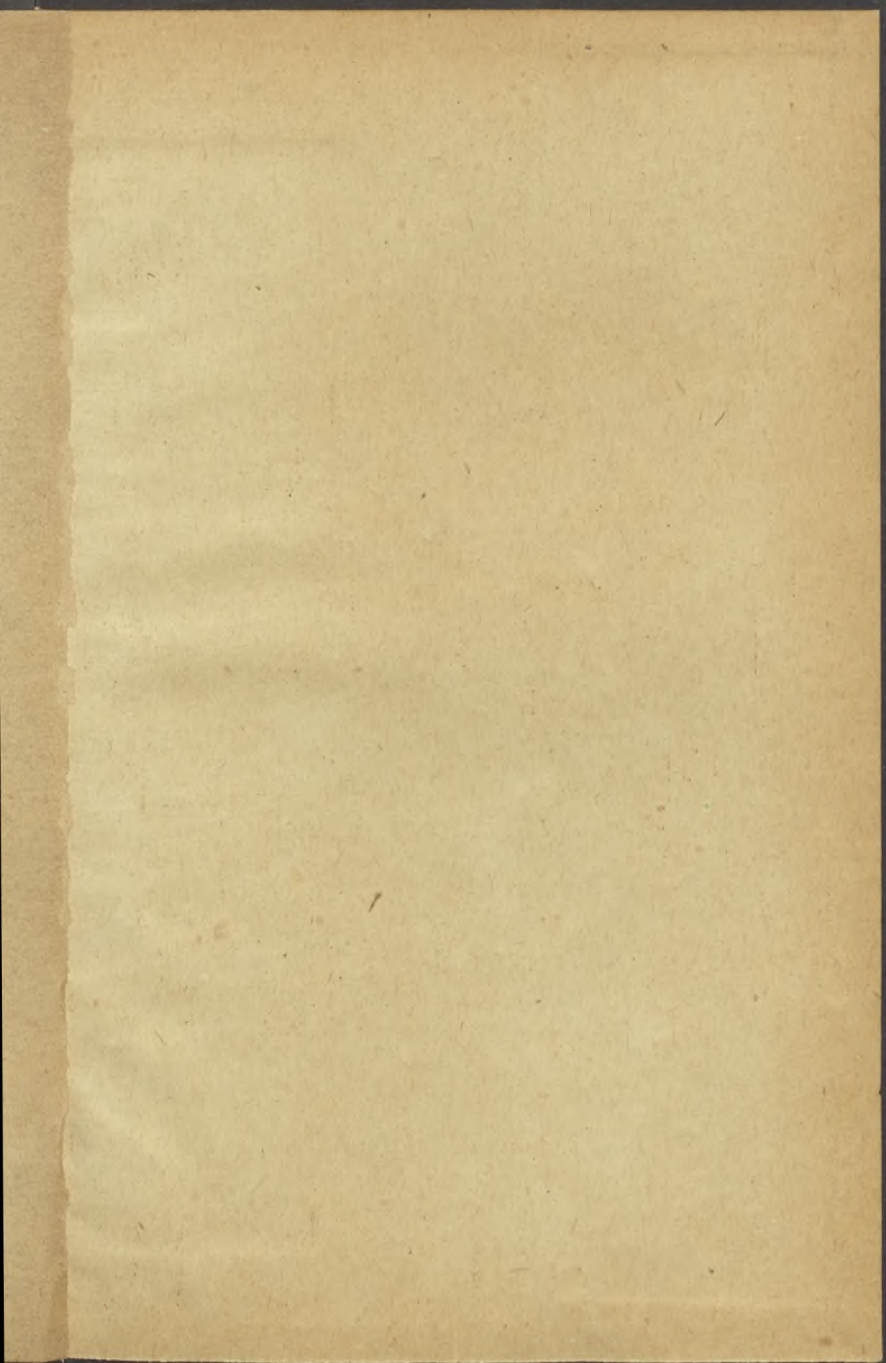


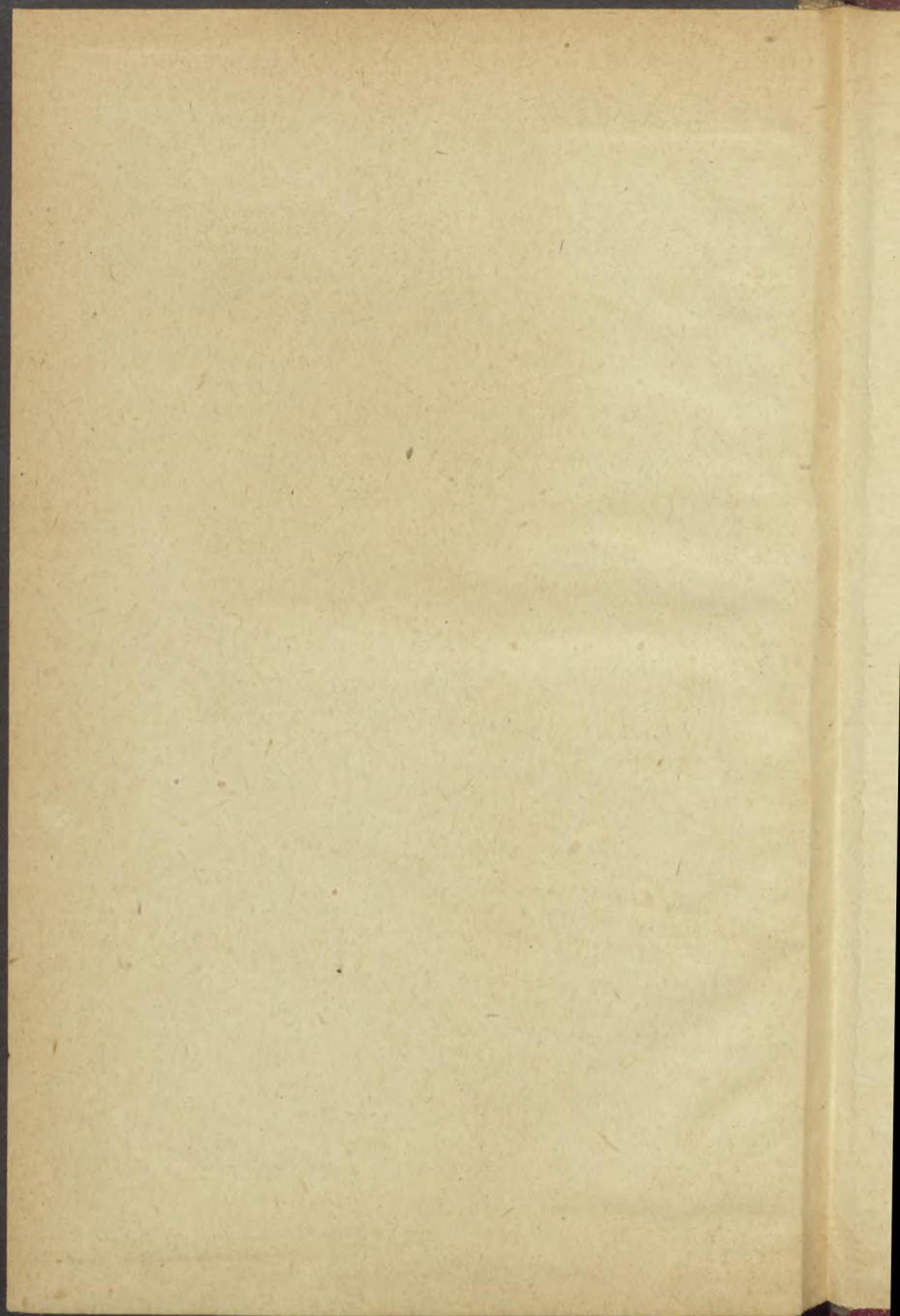


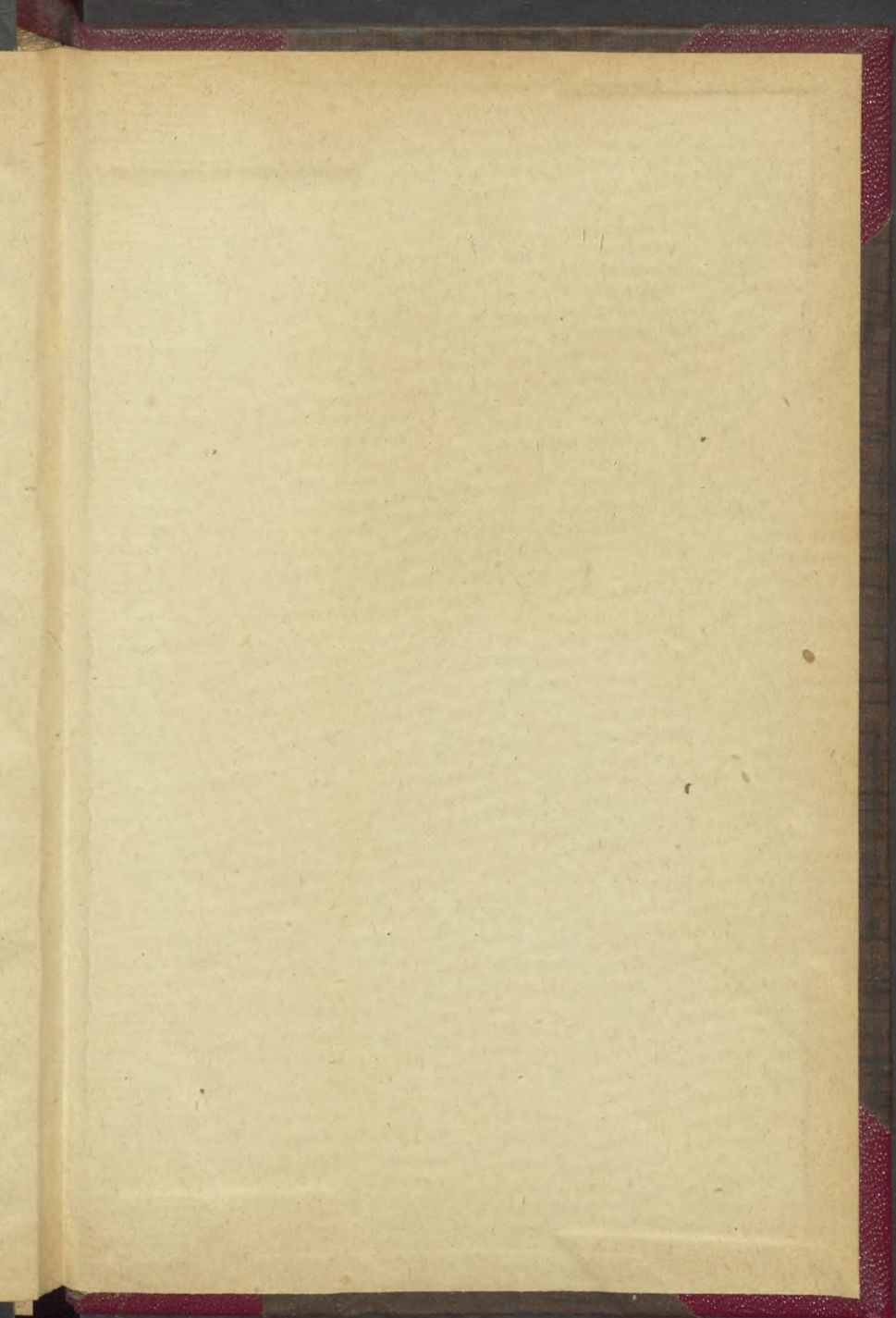


10

19







LETTERS OF WOLFGANG AMADEUS MOZART

